N° 9 — LE YARD

Publication policière mensuelle

Carl BUCHANAN

LE 3e CAVALIER ACCUSE

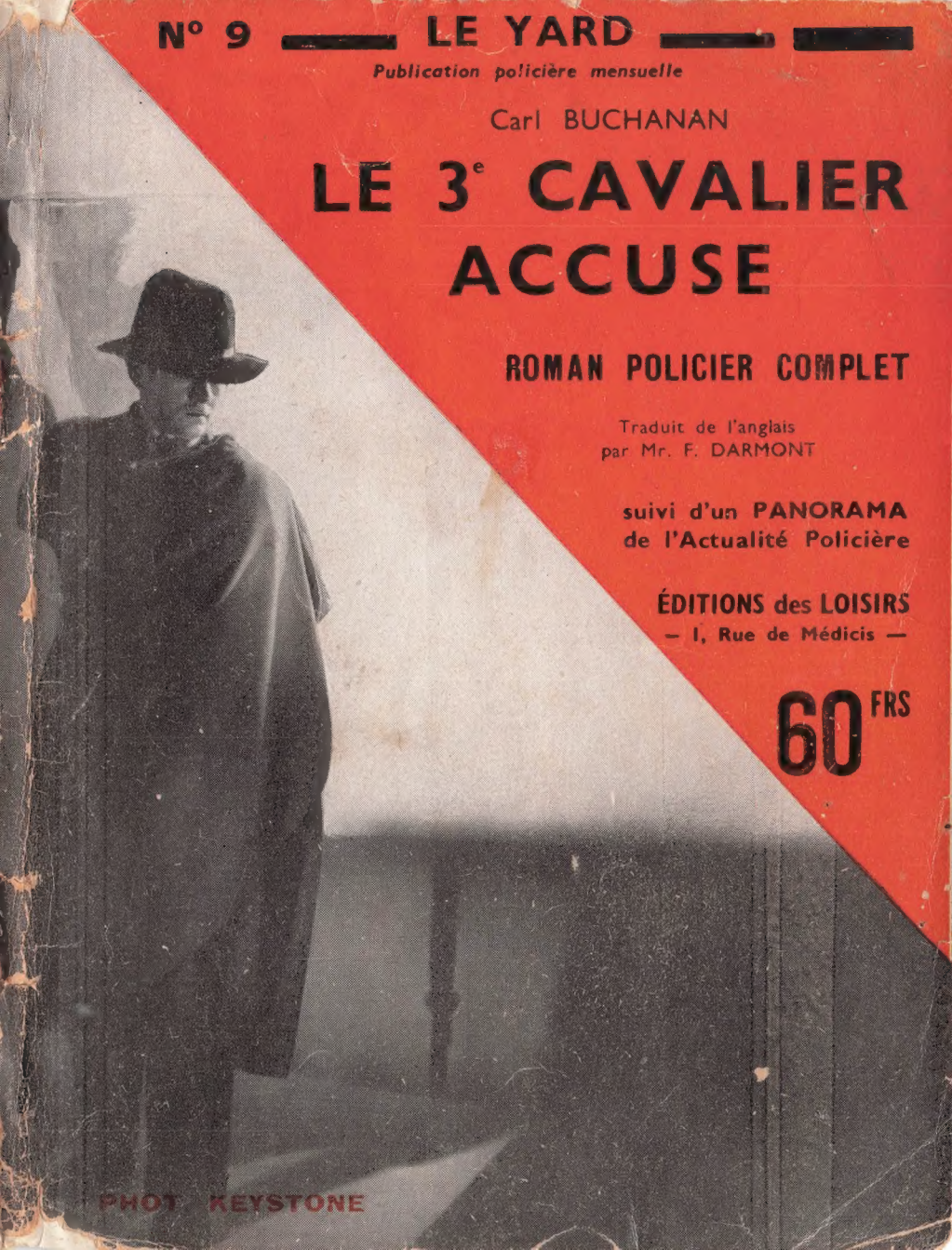
ROMAN POLICIER COMPLET

Traduit de l'anglais
par Mr. F. DARMONT

suivi d'un **PANORAMA**
de l'Actualité Policière

ÉDITIONS des LOISIRS
— 1, Rue de Médicis —

60 FRS



PHOT KEYSTONE

LE TROISIÈME CAVALIER ACCUSE...

par Carl BUCHANAN

Traduit de l'anglais par Melchior d'ALBÈNE.

Personnages du « 3e CAVALIER ACCUSE... »

Joë MURFF, escroc de petite envergure, et infirmier.

KARL GREIG, en traitement à l'hôpital de Linton, puis l'hôte du Dr RENTNER.

Dr Joseph RENTNER.

David BARKSDALE, Détective privé.

FRANCES COLBY, nièce du Dr RENTNER et fiancée à BARKSDALE.

Dr Gustave VIDAL, hôte du Dr RENTNER.

Dr Springer, familier du Dr RENTNER.

Capitaine GRAHAM de la police de Linton.

MEEKS, maître d'hôtel du Dr RENTNER.

BRECK HUDDESTON, journaliste.

GAN LANCKEWISCZ, blessé de guerre soigné par RENTNER, VIDAL et GREIG.

JACOB MORRIS, Directeur d'une agence de police privée.

La scène se passe à MAHANNOCK; maison du Dr RENTNER, située à quelques milles de LINTON (CAROLINE) et à LINTON.

Le titre de l'ouvrage en langue anglaise est : *The Black Clooks Murders.*

CHAPITRE PREMIER

Cette nuit-là, Joë Murff parvint à surprendre le secret du malade couché dans la salle n° 12.

On savait peu de chose de l'homme grand et barbu aux grands yeux angoissés, allongé sur son lit dans une salle commune de l'hôpital. Les médecins supposaient qu'il s'appelait Karl Greig. Ce qui était certain c'est que c'était une des victimes de l'accident de chemin de fer survenu à vingt milles au nord de la cité de Richmond, en Virginie, dans la nuit du 21 décembre.

On savait qu'il avait pris un billet et loué une couchette dans un Pulmann à Chicago, où il avait donné ce nom de Karl Greig. De l'avis des hommes de la police qui l'avaient examiné, il devait y avoir longtemps qu'il portait cette grande barbe noire qui lui arrivait jusqu'aux yeux.

Aux questions qu'on lui posait, il répondait qu'il lui était impossible de se rien rappeler de son existence ni de ce qu'il avait été avant la terrible catastrophe où son wagon avait été broyé. Parfois même, il ne pouvait se rappeler les événements de la veille ou de l'avant-veille quoique, par moments, la scène du tragique accident lui revînt brusquement à l'esprit.

Amnésie, disaient certains. Lacune partielle causée par une légère contusion, prétendaient les autres.

Quoi qu'il en fut, ni les détectives, malgré l'aide de la presse, ni les médecins et les psychiâtres intéressés par son cas, ne réussissaient à percer l'énigme de l'homme qui se disait Karl Greig.

On avait reconnu qu'il parlait deux langues : le français, avec un accent belge, et l'anglais sans accent, et qu'il avait une connaissance partielle de l'allemand scolaire. Mais, de sa vie passée, de ses occupations, de ses activités sociales, et de sa nationalité, on ne pouvait, pour ainsi dire, rien savoir.

Il s'était prêté patiemment, volontiers même, à tous les examens. Il paraissait aussi anxieux que les plus zélés de ceux qui l'interrogeaient, de soulever le rideau qui le séparait du reste de son existence. Ses réponses révélaient une connaissance approfondie du vocabulaire chimique, ce qui avait conduit à penser qu'il s'agissait d'un savant et que la chimie avait dû jouer un rôle important dans son passé.

Toutes ses paroles avaient été soigneusement passées au crible par les psychiâtres. Rien de ce qu'il avait dit de lui-même, aucun mot, tant soit peu significatif, qu'il avait pu proférer n'avait

échappé à l'examen attentif de ceux qui se penchaient sur ce mystère.

Et pourtant, deux paroles prononcées dans son sommeil, avaient été ignorées de tout le monde sauf de ce voyou de Joë Murff qui s'en empara et les garda soigneusement au fond de son esprit.

Joë Murff était, au moral, un piètre individu. Le fond de son caractère était d'une bassesse naturelle que la vie s'était chargée d'accentuer. Joseph Marvin Murff avait descendu tous les degrés de la déchéance, au cours de ses trente-huit années d'existence. Il avait semé en route, ses prénoms et, dans le gang de St-Louis dont il avait fait partie depuis l'enfance, il n'était connu que comme Murff, une espèce de petit pantin à l'énorme nez de travers et aux yeux bleu pâle sans expression, qui donnaient l'impression d'être ternis.

Il avait été employé dans divers hôpitaux pénitentiaires, dans des hôpitaux de fous et, maintenant, à trente-huit ans, il soignait des malades indigents à l'hôpital de Richmond sans autre rémunération que son entretien, ses cigarettes et ce qu'il pouvait voler. C'était toujours le petit Murff, à l'allure basse et aux yeux inexpressifs.

Murff vivait avec l'obsédant espoir que, quelque jour, un grand crime le rendrait riche. Il espérait fermement que ses doigts, exercés à fouiller les poches, lui ouvriraient, un jour ou l'autre, la porte de quelque coffre-fort ou que le destin le mettrait sur la voie d'un crime fructueux. Comme tous les petits voleurs de bas étage, il se croyait fort intelligent; aussi, nuit et jour, rêvait-il de plans savamment calculés pour réaliser une grande fortune par des moyens obliques.

Le destin, suivant ses espoirs, lui avait amené Karl Greig, dans les poches duquel on n'avait pas trouvé assez d'argent pour louer une chambre particulière à l'hôpital. Greig avait été hospitalisé dans la salle de Murff et, une nuit, dans le délire, il prononça deux mots qui éveillèrent immédiatement un écho dans l'esprit tortueux de Murff.

Ces deux mots étaient : trésor caché...

Murff avait lu tout ce qu'avaient publié les journaux sur le cas de Greig. Il savait qu'il n'avait jamais été question d'argent. Et c'était autre chose qu'il espérait voler à Greig durant ces nuits où celui-ci s'agitait fiévreusement sur sa couche, articulant des mots que les psychiâtres n'avaient jamais entendus et n'entendraient jamais, de même qu'il volait, au dispensaire de l'hôpital, des doses de morphine de plus en plus fortes.

Il y avait vingt lits dans la salle, mais celui de Greig était isolé. Certaine nuit, dix jours après l'entrée de ce dernier à l'hôpital, Murff entra dans la salle et referma soigneusement la porte derrière lui.

La veilleuse projetait une lumière ambrée sur la blancheur des murs. Murff avançait doucement entre les lits. Le malade n° 6 était nerveux et la figure douloureuse de Greig allait et venait sur son oreiller. Les autres malades étaient plongés dans un profond sommeil.

Murff s'agenouilla furtivement à côté du patient, écoutant les mots gutturaux et entrecoupés qui s'échappaient de ses lèvres.

— Après quatorze ans... R... onze... E... qu'ai-je besoin d'autre chose? Et je crois que je l'ai perdu... Mais je me rappellerai où...

Greig ouvrit soudain les yeux, jetant un regard troublé sur la petite figure pâle de Murff. Celui-ci cligna nerveusement les yeux. Ses paupières s'abaissèrent. Il se dressa sur ses pieds.

— Pouvez-vous me donner de l'eau, Murff? demanda Greig d'une voix ferme et sonore.

Quand Murff fut de retour avec un verre d'eau, Greig s'en saisit avidement, remercia et croisa ses fortes mains musclées derrière sa tête. Il s'absorba, pendant longtemps sans mot dire, dans la contemplation du plafond. Murff, le verre à la main, attendait patiemment.

— Voulez-vous autre chose, monsieur? demanda-t-il.

— Rien, dit Greig. Puis, après un rapide coup d'œil vers Murff. A moins que vous ne puissiez me dire quel genre d'homme était Karl Greig.

Les yeux du malade brillaient d'impatience et d'étonnement.

— Du diable si je puis vous le dire, s'écria Murff.

— Vous comprenez, reprit l'autre, c'est une sensation atroce. Pensez à tous les portraits de moi qu'ont publié les journaux, comme des figures de panneaux-réclames. Comment se fait-il que personne ne soit venu dire : « Je connais Karl Greig. » Il me semble que si quelqu'un venait me dire : « Je vous ai connu, Karl, lorsque... »

Greig s'arrêta, hésitant, fixant sur Murff un regard angoissé et continua :

— Vous ne pouvez comprendre quel supplice est cette solitude. Je cherche en vain à me rappeler le ton d'une voix amie. Certainement, j'ai dû avoir des amis; depuis que je suis ici, certaines voix m'ont donné l'impression que j'entendais, de nouveau, un ancien ami, oui, un ami mort; parce que tout, oui, tout, amis, famille, si j'en ai une, tout cela est mort, au moins pour moi. Ne rien savoir, ne rien connaître, en dehors de ce sentiment désespéré d'une vie antérieure dont tout souvenir s'est effacé dans cet accident, il y a de quoi me rendre fou.

— Allons, allons, ce n'est pas si grave, dit Murff. J'ai vu d'autres gens dans votre cas et la mémoire leur revenait tôt ou tard. Tout d'un coup, votre passé entier vous apparaîtra.

Greig secoua doucement la tête entre ses mains.

— Non, pas tout d'un coup, j'espère. J'ai peur que, si tout ce que j'ai connu, aimé, touché, tout ce que j'ai été, si tout cela me revenait ensemble à l'esprit, je perdais la raison.

Murff humecta ses lèvres et dit :

— Il y a quelque temps vous avez dit : « R... onze... E... » cela ne vous rappelle rien?

Greig ferma les yeux. Il remua les lèvres quelque temps sans parler avant d'ouvrir les yeux et de regarder Murff.

— J'ai peur de ce qu'évoquent ces lettres et ce nombre, murmura-t-il. Quelque chose d'étrange et de décevant. Je me demande si je n'ai pas été un criminel. Si je ne le suis pas encore.

— Vous n'en avez pas l'air.

— Cela a peut-être quelque chose à faire avec un rêve que j'ai fait cette nuit, continua Greig. Qui sait, peut-être bien n'était-ce pas du tout un rêve, mais quelque chose de mon existence antérieure, de cette existence morte qui me revenait comme un rêve.

— Et ce rêve? demanda promptement Murff.

— Il n'était pas clair du tout. Je pensais à un hôpital — en France et à un homme nommé Lanchewiscz — un Polonais, je suppose. Et quelque chose me revenait de sa reconnaissance envers moi et deux autres qui m'étaient associés ou paraissaient m'être associés dans cet hôpital. On m'a posé des questions sur la guerre mondiale. Je me souviens de cette guerre et que l'Amérique y est entrée en 1917. Je crois que je pourrais en faire un court résumé, mais, pour la part que j'y ai prise, je n'en sais rien.

Excepté, continua-t-il après un moment, que ce rêve de l'hôpital me revient. Je me rappelle des noms : Rentner, Vidal, Lanchewiscz et quelques autres. Et, lié à ces noms, il y a un morceau de papier déchiré — un message — en caractères indéchiffrables avec des lettres rouges et un nombre. Quelqu'un m'a donné un des morceaux de ce papier. Il y avait des lettres R et E et le n° 11. Je crois que ce bout de papier est important, je ne sais pas pourquoi, excepté que...

— Vous avez parlé d'argent enterré, de trésor caché, dit précipitamment Murff, se penchant, de plus près, vers le malade.

— Oui, il me semble.

— Revenons à vos noms, insista Murff. « Rentner, Vidal? »

— Oui. Rentner. Dr Joseph Rentner, Major Joseph Rentner, j'ai vu son nom sur des couvertures de livres? Croyez-vous que je finirai par me rappeler tout?

— Vous vous êtes déjà rappelé, cette nuit, beaucoup plus que vous n'en avez dit à la police. Essayez de retrouver tout ce que vous pourrez au sujet de Rentner.

— Docteur Joseph Rentner, dit Greig, faisant un grand effort. Il habite Linton, dans la Caroline. Comment se fait-il que je n'y ai pas encore pensé?

Murff sourit et pensa : « Et demain, vous ne vous rappellerez plus de ce que vous venez de me dire. »

Il laissa là le malade et quitta la salle. D'une armoire, il retira son manteau et son chapeau. Il ôta sa veste blanche d'infirmier et, en civil, descendit l'escalier. A l'aide d'un passe-partout, il ouvrit la porte du dispensaire. Il crocheta, ensuite, le petit coffre-fort où se trouvait la provision de narcotique de l'hôpital. Il s'empara de deux bouteilles étiquetées sulfate de morphine en guise de supplément à ses prélèvements des dernières semaines et quitta l'hôpital par une petite porte de côté.

Murff ne faisait pas une simple escapade. Il quitta Richmond

par le premier train en partance, convaincu qu'à la fin, le destin lui avait donné sa chance.

Murff — et cela il ne l'avait confié à âme qui vive — avait déjà volé un objet appartenant au malade n° 12, la nuit même où celui-ci avait été amené à l'hôpital. Il avait aidé à déshabiller Karl Greig et avait trouvé, attaché avec un bout de caoutchouc sur le haut de son bras droit, un bout de papier portant des mots écrits en langue étrangère et à l'encre rouge : R - 11 - E.

Ce bout de papier était, maintenant, en sûreté dans le portefeuille de Murff qui contenait, en outre, une somme suffisante pour payer son voyage à Linton (Caroline).

CHAPITRE II

Le Dr Joseph Rentner (ignorant que son butler accourait au bruit de la sonnette de la porte d'entrée de Mahannock) alla lui-même ouvrir. David Barksdale, son manteau sur le bras, entra dans la salle bien chauffée, se débarrassa de son manteau et de son chapeau, et tendit la main.

— Comment allez-vous, mon garçon, demanda aussitôt le Dr Rentner?

— Votre nièce, demanda Barksdale, est-elle, par miracle, prête à sortir? Oh! je vous demande pardon, je me conduis comme une brute. Et vous?

Le Dr Rentner chargea le butler de mettre le chapeau et le manteau de Barksdale sur le porte-manteau dans le petit vestibule près du massif escalier de pierre, au bas de la pièce de réception. Quand il se retourna vers Barksdale, sa figure aux traits finement modelés était sombre. Une ombre voilait ses yeux gris.

Le Dr Rentner était un homme de haute taille, à l'aspect sympathique et impeccable. Ses cheveux blonds, pas encore grisonnants, couronnaient un front large et bien modelé. Ayant à peine dépassé la cinquantaine, il avait gardé toutes les apparences de la jeunesse. Il avait le nez droit; une moustache blonde coupée court surmontait ses lèvres minces.

Le docteur s'était retiré de la médecine active six ans auparavant, après la mort de sa femme. Il consacrait depuis tout son temps à des travaux de science que se disputaient les meilleurs éditeurs d'ouvrages de médecine. L'achat de Mahannock, une maison de pierre située dans le coin le plus sauvage de la côte de

Caroline, lui avait fourni une retraite où il pouvait poursuivre en paix ses travaux.

A cinq milles de la ville de Linton, plus loin encore de la plage, la haute maison, patinée par plus d'un demi-siècle de brumes et de vent de mer, se dressait, comme une ancienne forteresse, arc-boutée au sommet de l'âpre falaise de pierre.

La maison munie, cependant, d'un équipement moderne, n'utilisait qu'un personnel réduit. Le Dr Rentner avait vécu seul jusqu'au moment où, quelques mois plus tôt, il avait persuadé sa nièce, Frances Colby, de prendre une place de reporter dans un journal, le *Linton Call* et de venir chez lui comme secrétaire. C'était cette nièce, orpheline dès l'enfance, qui attirait souvent le jeune David Barksdale à Mahannock et qui avait renforcé les liens d'amitié entre un homme tel que le docteur et le jeune détective.

Barksdale, détective privé, possédait le corps mince et musculeux d'un athlète. De haute taille, avec de larges et puissantes épaules, et des hanches étroites, il présentait le type achevé du parfait joueur de football. Né et élevé dans la Caroline, il avait terminé, depuis six ans, ses études à l'Université, d'où il était sorti dans les meilleurs rangs. Il avait, pendant quatre ans, hésité sur le choix d'une carrière. Il avait fait du journalisme à New-York, à la Nouvelle-Orléans et ailleurs, et, au cours de ces expériences, avait eu la fantaisie d'essayer du métier de détective.

Il avait réussi au delà de ses espérances. Pendant l'année précédente, il avait été le meilleur auxiliaire de l'Agence Morris à Linton. En s'occupant d'une affaire qui avait quelque rapport avec le journal de Frances Colby, il avait fait la connaissance de celle-ci.

Les choses en étaient venues entre la jeune fille et lui à ce point particulièrement agréable où les deux intéressés sentaient qu'une question va être immédiatement posée, laquelle ne comportait qu'une réponse. Ils formaient un couple parfait, brillant de jeunesse. Les personnes d'âge, les voyant ensemble dans les cafés, les théâtres et autres lieux d'amusement, suivaient, d'un regard bienveillant, ce jeune couple si parfaitement assorti.

Barksdale était brun, avec de profonds yeux noirs sous de courts sourcils. Son allure était alerte et réfléchie; il s'intéressait à toutes choses et à tout le monde autour de lui. Ses succès, dans sa profession, à en croire son patron, le subtil petit Jacob Morris, étaient largement dus au fait qu'il n'avait ni l'air ni la mentalité d'un détective.

Il était grand amateur de sports, mais pratiquait aussi les échecs — qui passent ordinairement pour la morose occupation des gens sédentaires — au point de mériter les éloges du Dr Rentner, un maître à ce jeu.

Les deux hommes — le jeune détective... qui ne paraissait pas l'être et le docteur dont les traits respiraient la dignité et l'intelligence — debout dans le salon de réception de Mahannock, se serrèrent cordialement les mains.

L'ombre, le fantôme inquiétant de la peur, disparut du regard

du Dr Rentner. Une porte, donnant sur la pièce voisine, s'ouvrit soudain. Barksdale, souriant, regarda vivement par-dessus l'épaule du docteur. Son sourire s'effaça à la vue de la figure de l'homme qui entrait.

Gustave Vidal était l'hôte de Mahannock depuis plusieurs semaines. Le Dr Rentner invitait peu de gens; c'est pourquoi Barksdale s'était intéressé à ce Français. Il y avait deux invités à la maison et Barksdale — malgré l'antipathie qu'il ressentait pour Vidal — le préférait au second.

Vidal était un homme de quarante à quarante-cinq ans. Son origine française se décelait clairement dans sa complexion et son allure. Grand, assez négligé dans sa tenue, il affectait cependant dans sa toilette un certain dandysme qui agaçait Barksdale.

Comme il avançait dans le salon, une main tendue, l'autre jouant avec la pointe de sa moustache noire, Barksdale ressentit encore cette inexplicable sensation d'hostilité. Il ne repoussa pas cependant la main qui lui était tendue, il avait appris du Dr Rentner que le Français était un chimiste d'une réputation plus que locale.

Vidal s'arrêta brusquement, joignit les talons à la façon militaire et dit :

— Mes respects, monsieur le détective!

— Comment allez-vous, monsieur Vidal? dit Barksdale.

— Nous discutions à dîner, dit Vidal, montrant une rangée de dents parfaites, sur le travail des détectives. J'ai consterné tout le monde en disant qu'à égalité d'intelligence, le criminel doit l'emporter sur le détective. Cela me paraît tout simple. Les actions du criminel sont déterminées par un mobile impérieux : amour du gain, désir de vengeance, etc.; et il a aussi l'avantage de l'obscurité. Il est caché.

— Et le détective? demanda Barksdale sans se troubler.

— Ah! le détective, dit Vidal, en élevant la voix, le détective moderne est un poids mort dans la société. Pas vous, non! Je vous accorde une bien plus grande perspicacité et beaucoup plus d'intelligence qu'il ne s'en trouve ordinairement dans votre profession, mais je maintiens, pourtant, que vous ne pouvez pas être poussé par cette sorte de force qui inspire tous les actes d'un criminel intelligent.

Le Dr Rentner fit un geste de dénégation :

— Vous ne connaissez pas Barksdale quand, par exemple, il a affaire à un beau meurtre. Avez-vous de beaux meurtres, en ce moment, Barksdale?

Barksdale sourit :

— Il y a encore des affaires de meurtre intéressantes. Et j'avoue à M. Vidal, que ce jeu est une chose passionnante. Un mystère à éclaircir : c'est, pour moi, comme une partie qu'on joue.

Tous trois s'assirent devant le feu.

— Oh! certainement, dit Vidal. Mais, pour notre criminel, il ne s'agit pas de jouer. Il me vient parfois à l'esprit que je pourrais m'amuser à défier un détective et à jouer le rôle du criminel. Le

meurtre n'est pas pire, mon Dieu! qu'aucune autre faute, la gloutonnerie par exemple qui est, en somme, un suicide lent et je sais qu'en Amérique, on a horreur du suicide autant que du meurtre.

Le Dr Rentner sourit au paradoxe un peu osé et fit passer des cigares. En baissant les yeux sur la boîte pour choisir un cigare, Barksdale rencontra le regard du docteur. De nouveau, l'expression d'inquiétude était revenue. Le butler, entrant discrètement, tendit son briquet à chacun des fumeurs.

Barksdale tira une bouffée et dit :

— Je pense, monsieur Vidal, que j'aimerais jouer une partie avec un vrai criminel qui s'intéresserait moins au succès de ses propres méfaits qu'au plaisir de déjouer mes efforts. Certainement, notre gibier habituel est composé de gens généralement sans intérêt et faciles à repérer. Mais il nous arrive, parfois, d'être mis en défaut et de laisser échapper le gros poisson.

Vidal se pencha sur sa chaise. La lumière tombait sur sa figure, faisant ressortir ses pommettes saillantes. Il regarda le Dr Rentner et jeta, ensuite, sur Barksdale un regard perçant.

— Peut-être, dit-il doucement, aurons-nous un mystère, ici à Mahannock, ces jours-ci. Peut-être existe-t-il déjà.

Barksdale le fixa un moment, puis, se retourna vers le Dr Rentner dont il surprit le regard fixé sur Vidal avec une colère contenue. Il paraissait prêt à lancer un ordre. Un bruit de pas vint dissiper l'atmosphère tendue.

Barksdale se retourna pour accueillir Frances Colby. La jeune fille descendait l'escalier et entrait dans la salle. Elle était de taille moyenne, et avait cette vivacité d'allure que les jeunes femmes doivent aux sports.

Elle passa devant Barksdale, lui tendit la main d'un geste affectueux puis, alla s'installer devant la cheminée en se drapant dans son manteau.

— Asseyez-vous donc tous! dit-elle.

Sa voix était agréable. Ses cheveux qui débordaient de chaque côté d'un haut chapeau sombre en forme de heaume, étaient d'une belle couleur fauve où la lumière plaquait, par endroits, de brillantes touches. Sa figure était d'un ovale délicat, ses lèvres nettement dessinées. Une expression de santé émanait de ses yeux noirs, éclairait ses joues veloutées.

— Nous allons en ville, mon oncle, dit-elle. Par ce temps, n'est-ce pas terrible?

— Je crois que le temps est exécrable, dit le Dr Rentner. Mais David, probablement, ne doit pas trouver désagréable d'aller en ville.

— Nous allons danser chez Antonio jusqu'à neuf heures. Si vous avez besoin de moi pour quelque chose...

— J'ai toujours besoin de vous, déclara son oncle d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant. J'ai besoin de vous pour transcrire les notes que j'ai prises ce matin. Il est malheureux, vraiment, d'avoir sa propre nièce pour secrétaire.

— Je puis rester si vous avez besoin de moi, dit vivement la jeune fille.

— Non, répondit aussitôt le Dr Rentner. Allez, et emmenez avec vous, mon partenaire aux échecs. Mais j'éviterai de passer ma soirée seul en faisant appel à mon bon ami, le Dr Springer. Il viendra jouer avec moi.

— Ne faites pas attention, Dave, dit la jeune fille en riant. Il y a cinq ans que le Dr Springer joue aux échecs avec mon oncle tous les mardis!

Le Dr Rentner, souriant, pressa sur un bouton électrique; Gustave Vidal s'empressa d'aider la jeune fille à remettre son manteau. Frances échangea un coup d'œil d'intelligence avec Barksdale qui pensa : « Il lui fait la cour. »

— Et moi, dit Vidal, pendant que la jeunesse va faire les fous chez Antonio, je me livrerai au grand sport américain : écouter la radio!

— Vous avez l'appareil dans votre chambre, n'est-ce pas? dit Frances en boutonnant ses gants.

— C'est mon seul vice, chère amie, dit Vidal. Et, cette nuit, dans — il consulta son bracelet-montre — dans vingt minutes exactemnt, je ferai une partie de bridge solitaire, avec la radio à l'écoute, pour me signaler mes fautes.

Frances sourit au Français d'une façon qui ne plut pas à Barksdale :

— Vous êtes plus fort à ce jeu qu'Ely Culbertson lui-même, dit-elle.

Vidal sourit à son tour, s'inclina et allait prendre la parole quand Meeks, le butler, entra venant du cabinet du Dr Rentner qui ouvrait sur la grande pièce du côté de l'est. Il attendait les ordres, fixant sur son maître, un regard solennel qu'embuait un rhume chronique.

— Oh! oui, Meeks, dit le docteur, téléphonez donc au Dr Springer à son appartement et dites-lui que nous l'attendons, ce soir, pour les échecs, vers huit heures et demie.

Le butler se retira tout de suite, pour exécuter cet ordre. Barksdale alla reprendre son manteau et son chapeau dans le vestibule et resta à attendre, impatient, pendant que la conversation se prolongeait entre le Dr Vidal et Frances.

Mais le silence tomba soudain sur le groupe tandis qu'un bruit de pas se faisait entendre dans l'escalier. Tous les regards se tournèrent vers la porte pour voir rentrer un homme de grande taille, barbu, aux épaules larges et massives, aux yeux impressionnants et impatients. Barksdale retint sa respiraion et son regard se fit plus aigu.

Le second hôte de Mahannock.

Une personnalité silencieuse, énigmatique. Un homme qui, d'après Frances, dînait le plus souvent seul dans sa chambre; qui évitait tout contact avec les autres personnes de la maison, avec une indifférence qui semblait étudiée; un homme qui paraissait toujours lointain et inaccessible.

Cet homme se dirigea pesamment vers une petite table près de la porte d'entrée. Il s'arrêta là avec une sorte de précision calculée et prit sur la table un petit paquet. Il le tourna et le retourna dans ses énormes mains, plongé dans sa contemplation, sans prêter aucune attention à l'impression que son entrée et ses actes avaient produits sur les autres.

A la fin, il leva les yeux et son regard parcourut les personnes présentes puis, se fixa avec une expression provocante sur le Dr Rentner.

— Ce livre, dit-il en le soulevant légèrement, si personne ne tient à le lire, j'aimerais l'avoir cette nuit.

— Mais, certainement, vous pouvez le prendre, Karl, dit le docteur. Il est arrivé par la poste à six heures. Je n'ai aucune idée de ce que c'est.

— Ce que c'est, dit l'homme barbu d'une voix sourde et profonde, importe peu.

Il revint alors sur ses pas et franchit de nouveau la porte donnant sur l'escalier. Durant les quelques instants où il était resté dans la pièce, il n'avait pas eu l'air de s'apercevoir de la présence d'autres personnes que le Dr Rentner.

Frances Colby s'avança vers Barksdale et glissa son bras sous le sien. Elle se tourna et observa la démarche de l'homme barbu qui remontait l'escalier lentement et avec précaution. Le Dr Rentner et Vidal, immobiles, le regardaient aussi et écoutaient mourir le bruit de ses pas sur les marches.

Meeks entra silencieusement. Il articula discrètement :

— Le Dr Springer dit qu'il sera ici à huit heures et demie, monsieur.

Il y avait comme une note d'inquiétude dans la voix de Frances Colby quand, s'adressant à Barksdale, elle dit :

— Allons, Dave, partons.

Et Barksdale, en refermant la lourde porte de chêne, eut l'impression qu'il laissait derrière eux, quelque chose d'obscur, de menaçant et d'horrible entre les murailles sombres de Mahannock.

CHAPITRE III

L'homme savait que, dans dix minutes, la petite auto montrerait la lueur de ses phares sur la route de Linton. Il savait, aussi, que l'essence n'arrivant plus au carburateur, la voiture serait obli-

gée de s'arrêter exactement au point où il l'attendait, sur le chemin des sables sonduisant de Lintona Mahannock.

Le long manteau qu'il portait était plus noir que les ombres du marécage qui se trouvait derrière lui. C'était un vêtement volumineux, hors de mode comme le chapeau noir rabattu sur son front et dont les larges bords couvraient la moitié de sa figure. Manteau et chapeau dissimulaient entièrement sa personnalité. Ce n'était pas celle d'un être normal, mais d'un homme qui s'était senti, dès l'enfance, des instincts criminels. Pendant nombre d'années, son cœur avait été partagé entre l'attirance du crime et la terreur qu'il lui inspirait. Mais, maintenant, toute crainte bannie, il s'abandonnait sans réserve à son impulsion. La passion meurtrière avait pris corps sous la forme d'un plan froidement calculé. Ce projet hantait son esprit comme un être vivant et impérieux. Il avait été mûri pendant des semaines, mais cette nuit, seulement, s'était présentée l'occasion de commencer à mettre à exécution une série de crimes propres à révolter la conscience d'une nation, d'un monde...

L'homme, en cet instant où il attendait dans l'ombre noire l'apparition de l'auto, avait conscience d'inaugurer un règne de terreur qui, autant par l'atroce mépris de la vie humaine que par l'ingéniosité des moyens employés, deviendrait unique dans les annales du crime.

La nuit était froide. Le vent de mer murmurait à travers les herbes du marais solitaire et désolé qui s'étendait entre le chemin du rivage et la mer jusqu'à la falaise de Skull Cliff, située à un mille de Mahannock.

Il y avait bien un autre chemin pour se rendre à Mahannock, mais l'homme savait — comme il savait bien d'autres choses — que le chemin de l'est était celui par lequel devait passer la petite voiture du Dr Springer, et aussi que David Barksdale et Frances Colby étaient allés en ville quelques minutes plus tôt. Plus tard, quand la mort aurait fait son entrée à Mahannock, il serait établi — l'homme le savait — que Karl Greig, l'amnésique, était resté dans sa chambre, à lire, suivant son habitude... et que Gustave Vidal dirait à tous ceux qui l'interrogeraient qu'il avait passé cette heure à écouter, à la radio, des problèmes de bridge. Il présumait aussi que le docteur Rentner, le maître de Mahannock, s'était retiré dans son cabinet où il alignait les pièces sur l'échiquier.

Oui, c'était un homme qui connaissait beaucoup de secrets. Et, c'était bien la possession de tous ces secrets qui l'avait poussé à l'action, s'abandonnant sans réserve à la diabolique obsession qui allait tacher ses mains de sang.

Plus de crainte ni d'hésitation, chaque détail de son plan compliqué était arrêté. Son esprit astucieux n'y découvrait aucune imperfection que le détective Barksdale pût saisir.

Il leva légèrement la tête en entendant le bruit de l'auto qui se distinguait nettement de celui du vent. Ses mains blanches sortirent, comme deux pinces, des plis de son manteau noir. Il rabattit,

d'une main, le bord de son chapeau noir, tandis que, de l'autre, il saisissait, dans sa poche, un revolver.

Il tourna les yeux vers le sud où devaient apparaître, d'abord, les phares de l'auto. Le vent qui agitait comme des ailes, les plis de son manteau, répandait son âpre saveur marine sur le chemin à demi gelé en secouant les branches des arbres. Soudain, deux éclairs de lumière perçèrent la brume. Un jet de clarté s'avançait vers l'endroit où l'homme au manteau noir guettait.

Son pouls battit un peu plus fort à l'approche de la minute où il devait faire son premier pas dans la longue série de crimes dont son cerveau avait enfanté le plan : tous ses actes devaient être accomplis avec une précision mathématique. Il avait prévu, pensait-il, toutes les éventualités qui pouvaient vraisemblablement jouer contre lui. Une étude minutieuse des habitudes et des caractères de ceux qui seraient les acteurs du fantastique et horrible drame qu'il avait préparé, lui donnait la plus entière confiance et le sentiment d'une parfaite sécurité.

L'esprit tendu mais calme, il se pénétrait de l'idée que le moindre détail était important, qu'il ne fallait rien laisser au hasard. Dans la suite, à mesure que le drame se déroulerait, il lui faudrait faire la part du hasard, mais ce premier acte d'où tout dépendrait, devrait être joué sans aucune faute.

Il s'arrêta, sous l'ombre des arbres, au moment où les phares, de plus en plus visibles, illuminaient la route et les buissons voisins. Il raidit ses muscles et sentit une vague de force parcourir tout son être à la pensée que ses nerfs étaient calmes et prêts à l'action.

Sans même l'ombre d'un sentiment d'impatience, il attendit que la voiture fût obligée de s'arrêter — la voiture dont il connaissait le numéro et les caractéristiques comme les traits de sa propre figure.

Lorsque le bourdonnement régulier du moteur fut soudain interrompu par de bruyantes et irrégulières explosions, l'homme s'enfonça plus profondément dans l'ombre. Tous les bruits cessèrent excepté celui des roues patinant sur l asphalte et la voiture s'avança doucement.

Un changement dans la direction de la lumière des phares avertit l'homme que le conducteur obliquait vers le bord du chemin et qu'il allait s'arrêter à environ quinze pieds de l'arbre. La voiture laisserait de profondes marques sur le sol beaucoup plus que sur l'asphalte de la route. Cela aussi faisait partie du plan : il fallait que le lendemain, ou cette nuit peut-être, les détectives puissent reconnaître la marque des pneus du Dr Springer.

La voiture, avec ses glaces soigneusement fermées à cause du vent, stoppa doucement près de l'arbre. La portière s'ouvrit, un homme se dressa et leva le capot.

C'est alors que l'homme s'avança, son arme à la main. Le bruit de ses pas fut couvert par le bruit du capot. Il appuya son revolver dans le dos du conducteur.

— Ne regardez pas autour de vous. J'ai un revolver et je tirerai

si vous ne m'obéissez pas à la lettre. Avancez vers le bord du chemin et marchez aussi silencieusement que possible.

L'homme baissé se releva lentement. Il leva les bras en l'air et, sous la menace de l'arme, il commença à descendre la pente. Les deux hommes en atteignirent le fond sans qu'une parole ait été prononcée. Ils avançaient en s'enfonçant, jusqu'à la ceinture, dans les buissons. Celui qui était en tête tenait toujours les mains levées. L'arme menaçante pesait sur son dos à chaque pas. Ils s'avancèrent ainsi pendant cinquante yards.

— Halte! dit l'homme au manteau noir.

Il plongea alors la main droite dans sa poche, en sortit une corde terminée par un nœud coulant à un bout et passa ce nœud autour du cou de l'autre.

— Vous ne devriez pas faire pareille chose, commença l'homme en se voyant sur le point d'être étranglé.

— Silence ou je tire, répondit l'autre.

Sa voix était à peine un murmure mais l'accent était terriblement menaçant. Il serra, soudain, le nœud. Sa victime, protestant en vain, abaissa les mains pour tenter de se dégager. Mais le nœud coulant s'était déjà resserré. Un gargouillement horrible s'échappa de la bouche de l'homme. Il tomba sur les genoux dans la boue. L'homme se pencha sur sa victime en murmurant :

— Voilà qui a bien marché.

Celle-ci, la corde au cou, resta étendue de tout son long sur le sol. L'homme au manteau noir contempla un moment le corps. Puis, il s'en retourna, à travers les broussailles, jusqu'à la voiture dont les lumières clignotantes brillaient encore.

Il attendit, ensuite, un moment, épiant le bruit possible (bien que peu probable) d'une auto sur le chemin. Puis, il remit son revolver dans sa poche et sortit de son manteau une paire de gants en caoutchouc. Les ayant enfilés, il baissa le capot et le remit en place. Il monta, ensuite, dans la voiture, ses doigts palpèrent le réservoir d'essence, il trouva la clé et la tourna de droite à gauche. Son pied appuya alors sur l'accélérateur. Le moteur, à mesure que les gaz parvenaient dans le carburateur, faisait entendre une série d'explosions. Puis, sous la direction des mains gantées de l'homme, le petit roadster commença à se mouvoir dans la direction de Mahannock et de Skull Cliff, à un mille de là. Ce mille fut rapidement franchi. Le chemin s'incurvait légèrement au point que l'on pouvait distinguer les lumières allumées de la haute maison à travers un bouquet de pins. Le conducteur contourna avec dextérité le sommet de la falaise — un tournant dangereux — et se dirigea avec aisance vers la gauche de la maison.

Mais, avant d'y arriver, l'automobiliste stoppa à quelques centaines de yards. Il descendit, enleva son manteau et son chapeau et gagna l'abri d'un grand rocher près du chemin. Il se baissa et enleva ses souliers. De ses poches, il sortit une seconde paire qu'il enfila hâtivement. Le manteau noir, le chapeau et les souliers furent cachés dans une crevasse. L'homme au manteau noir (ainsi que l'appe-

lèrent, le lendemain, les journaux), remonta encore une fois dans la voiture et lui fit parcourir silencieusement le chemin en pente qui conduisait devant la porte de côté, donnant dans le cabinet du Dr Rentner.

L'homme entendait ne porter aucun déguisement quand il tuerait sa première victime. Il savait que les lourds rideaux de la fenêtre empêcheraient de voir ce qui se passerait dans l'intérieur. Il savait aussi qu'il ne serait dérangé par personne.

Il descendit tranquillement de sa voiture et attendit sous les colonnes de pierre formant péristyle. Il regarda les lumières qui brillaient aux fenêtres du premier étage, et, avec attention celles des deux chambre occupées par Karl Greig et Vidal. Il saisit même les sons de la radio qui s'échappaient de cette dernière.

L'homme sourit et s'avança. A un endroit se trouvait, il le savait, un petit espace entre les rideaux et la fenêtre qui lui permettrait de voir si le Dr Rentner était seul.

Son examen lui prouva que tout était bien comme il l'avait prévu. Rapidement, mais en silence, il alla à la porte d'entrée et frappa.

Quand la porte s'ouvrit, l'homme entra, son revolver à la main. Jetant un rapide coup d'œil sur la pièce, il ordonna :

— Fermez la porte du salon, docteur Rentner, et faites ce que je vous dis tout de suite.

Le Dr Rentner, tout pâle, obéit. L'homme entendit, avec une immense satisfaction, retomber le lourd loquet de bronze. Il sourit et ordonna au docteur de lui faire face.

CHAPITRE IV

David Barksdale conduisait son auto dans Centre-Street à travers le brouillard et les lumières à éclipse qui se reflétaient sur le pavé mouillé. Frances Colby appuya, tout d'un coup, sa main sur son bras et dit :

— N'allons pas chez Antonio pour le moment. Je veux vous parler sérieusement et ce sera plus commode pendant que nous roulons en ville. Voulez-vous?

— Volontiers, dit Barksdale. Il regarda la jeune fille en souriant. Mais celle-ci ne lui rendit pas son sourire. Elle continuait à regarder à travers la vitre, l'air profondément préoccupé.

— Oncle Joseph, commença-t-elle, est inquiet. Il a négligé son travail ces dernières semaines. Et le peu qu'il a fait ne valait pas grand-chose. Cela a commencé au moment de l'arrivée de Vidal et même un peu avant.

— Quels sont, au juste, ses liens d'amitié avec Vidal? demanda Barksdale.

— Je ne sais pas. Il a été, avec Oncle Joseph, en France, dans un hôpital près de Nancy. Vidal avait le grade de capitaine et mon oncle était le major commandant l'hôpital. Je ne crois pas que, depuis la guerre, il ait revu Vidal avant ces dernière semaines.

— Et vore oncle semblait inquiet avant l'arrivée de Vidal?

— Oui, dit la jeune fille. Une lettre est arrivée, il y a un mois. Elle avait été expédiée de Pologne il y a six ans.

Barksdale sursauta :

— Comment? Vous voulez dire?

— Que pendant six ans, cette lettre a été oubliée dans quelque bureau de poste ou bien qu'elle a couru après Oncle Joseph à des adresses différentes. J'étais avec lui quand il l'a ouverte. Il paraissait bouleversé. Peu après, il me dicta une lettre à Gustave Vidal aux soins de l'association *Frods,* à Saint-Louis, et Vidal arriva tout de suite.

— Et vous n'avez aucune idée du contenu de cette lettre?

— Non, pas du tout, dit la jeune fille. Oncle Joseph ne me l'a pas confié. Je l'ai entendu se disputer plusieurs fois avec Vidal.

— Je n'aime pas Vidal, dit Barksdale, en faisant passer habilement son auto entre un tombereau de balayeur et un gros camion, et je suppose qu'il le sait.

La figure de la jeune fille devint pâle sous la fourrure de son manteau et Barksdale comprit soudain : ses yeux et son attitude trahissaient une véritable terreur.

— Quelque chose de terrible se prépare à Mahannock, dit-elle. Surtout depuis que Karl Greig est arrivé.

— Il me fait l'effet, dit Barksdale tout en affectant volontairement un ton de légèreté, d'un homme qui ne sait pas quel jour il est, ni dans quelle compagnie il se trouve, ni où il en est.

Frances laissa échapper un léger soupir. Elle dit :

— C'est horrible de le voir circuler dans la maison, essayant de savoir qui il est, de se rappeler ce qu'il a été.

— Qu'est-ce à dire, Frances?

— Ne le savez-vous pas, Dave? demanda-t-elle. Je ne vous en ai parlé. Je vous croyais au courant. Ne vous rappelez-vous pas ce cas à Richmond, cet homme blessé dans une catastrophe qui ne pouvait pas se rappeler son nom.

— Oh! c'est vrai, dit Barksdale. Oui, je me souviens. Amnésie! Vous savez que je n'ai jamais vu un cas bien prouvé de ce genre. Beaucoup de médecins croient que cela n'existe pas. Un grand nombre de ces prétendues victimes d'amnésie prennent ce moyen d'échapper à leurs créanciers ou de planter là leur femme quand ils en ont assez, ou, tout bonnement, d'échapper à une existence qui leur déplaît.

Frances secoua la tête. Les reflets bleus et rouges d'une enseigne lumineuse tournante illuminaient au passage sa figure pâle.

— Non, déclara-t-elle. Le cas est réel. A moins qu'il ne soit le

meilleur acteur du monde. Peut-être n'est-ce pas de l'amnésie à proprement parler. L'oncle croit qu'il s'agit d'un léger choc cérébral. Voyez-vous, il lui arrive de se rappeler parfaitement ce qui lui est arrivé la veille et puis, il est incapable de dire ce qui s'est passé il y a une heure. Il dit que c'est comme s'il s'éveillait à une existence entièrement nouvelle, avec un passé entièrement aboli.

— Si c'est réellement son état, dit Barksdale, d'un ton compatissant, ce doit être terrible.

— Parfois, il ne se rappelle même pas avoir été à l'hôpital, ni tout le bruit que les journaux ont fait autour de lui. C'est comme cela que l'oncle est entré en rapport avec lui. Il vit son portrait et son nom dans un journal et reconnut le lieutenant Greig attaché à son hôpital où il était chargé des anesthésies. L'oncle alla à Richmond et obtint des médecins qu'ils lui laissent prendre Greig chez lui.

— Je commence à comprendre, dit Barksdale, que le docteur français désirât observer l'homme, prendre des notes, probablement pour un article sur l'amnésie.

— Non, il y a autre chose, et ce, indépendamment de sa sympathie pour son ancien camarade. Et c'est en rapport avec cette lettre de Pologne et aussi avec un petit morceau de papier que j'ai vu une fois et que oncle Joseph a placé dans son agenda et enfermé dans son coffre-fort.

Barksdale garda le silence. Il se rappelait que Vidal avait fait allusion à l'existence d'un mystère à Mahannock et que le Dr Rentner lui avait recommandé de n'en pas parler.

— Oh, Dave, dit Frances d'une voix tremblante, je voudrais vous dire qu'il y a à la maison un mystère qui m'effraie. Un malheur nous menace. Vous savez que je ne suis pas nerveuse. Mais il s'agit de quelque chose de réel, je le sens et j'en perds le sommeil.

— Vous ne m'avez pas encore tout dit, interrompit Barksdale. Ces discussions entre votre oncle et Vidal. Savez-vous de quoi il s'agissait?

— Non, je n'en sais rien. Je sais seulement que Vidal essayait de persuader l'oncle de faire une chose que celui-ci ne voulait pas faire. Mais il y a encore un fait qui m'a effrayée. Il y a trois semaines environ, un étrange visiteur est venu à Mahannock. C'était un petit homme de mauvaise mine, aux allures furtives. Il arriva, ici, la nuit et demanda à parler à l'oncle. Il me donna froid dans le dos rien qu'à le voir. Meeks était sur le point de le mettre à la porte sans cérémonie quand oncle Joseph apparut et fit entrer l'homme dans son cabinet.

Quelques minutes après, l'oncle Joseph le raccompagna à la porte. Il paraissait très contrarié et le petit homme avait l'air furieux. Ses yeux étaient étranges, d'un bleu pâle et inexpressifs, comme en porcelaine. Il avait des sourcils minces et irréguliers et un grand nez tout de travers, un teint jaunâtre et son regard avait, par moments, une expression d'hébétement. Je l'ai rencontré, depuis, une fois dans la rue; il porte un grand chapeau bariolé de blanc

et de noir. Une fois, tandis que j'étais dans l'appartement de Catherine, il s'arrêta en face, dans la rue, et j'ai eu comme une vague impression qu'il me guettait.

— Vous auriez dû le signaler à la police tout de suite, dit Barksdale.

Ils restèrent silencieux un moment. Barksdale se rappelait l'impression étrange qu'il avait eue en fermant la porte de Mahannock. Certainement, il régnait dans la grande maison de Skull Cliff, une atmosphère de peur et de danger qui n'existait pas quelques mois auparavant. Frances avait-elle raison? Y avait-il quelque terrible menace suspendue sur la maison et ses hôtes?

— Cette lettre qui avait mis si longtemps à atteindre l'oncle, dit Frances, l'étrange attitude de Greig, la visite du petit homme au nez tordu, tout cela est en rapport avec le petit bout de papier que l'oncle Joseph a copié, ou plutôt dessiné, sur son agenda.

— Vous m'en avez déjà parlé, dit Barksdale.

— Il est petit, pas plus de deux pouces, avec les bords déchirés. Je n'ai pu jeter qu'un coup d'œil sur l'original, mais, sur la copie, on voit quelques lignes d'écriture dans une langue dont je ne connais même pas les caractères. Le papier est épais et marbré et, en outre, sur l'original, comme sur la copie, il y a en bas une lettre rouge et un nombre. Le nombre est 9, la lettre est T. L'original se trouve entre les pages de l'agenda.

— Et quelque chose vous fait croire qu'il y a un rapport entre cette lettre de Pologne, les nouveaux hôtes de Mahannock et la visite du petit homme au nez tordu.

— J'en suis certaine, Dave, dit vivement la jeune fille. Depuis lors, oncle Joseph est devenu nerveux et irritable. Il dort mal... circule dans la maison à toutes les heures de la nuit... J'ai peur de quelque chose... de terrible.

Barksdale ralentit l'allure et s'approcha du trottoir. Vingt pieds plus loin, une petite lueur verte filtrait à travers une porte cochère obscure. Il arrêta le moteur, mit son bras sur l'épaule de la jeune fille et l'attira vers lui. Il sentit qu'elle tremblait.

— Je veux vous aider, Frances, dit-il. Je ferai tout ce que je pourrai. Je veux tout partager avec vous. Vous savez que je vous aime et que je veux que vous soyez ma femme.

Quelques rares passants emmitouflés circulaient dans la rue peu éclairée. La jeune fille serra davantage le bras de Barksdale et son étreinte répondit passionnément à la sienne.

— J'attendais, depuis longtemps, que vous me le disiez, murmura-t-elle. Je vous aime, Barksdale et je suis prête à devenir votre femme.

Il ne put que balbutier « chère petite ». Il avait trop à dire et il ne trouvait pas ses mots.

— Il... il a ajouté quelque chose à son testament, il y a huit jours, Dave, dit la jeune fille. J'en ai été terrifiée. Il demande que vous enquêtiez sur sa mort au cas où elle se produirait dans des circonstances extraordinaires.

L'annonce de cette enquête intervenant ainsi au moment même de leur première déclaration d'amour, frappa vivement Barksdale. Son pouls battit plus fortement, il serra davantage le bras de la jeune fille. Il sentit qu'il devait faire tous ses efforts pour écarter son esprit de la pensée des dangers planant sur Mahannock. Il se pencha sur son siège et regarda à travers la glace embuée.

— Antonio est tout proche, dit-il. Il y a là une table dans un petit coin qui nous attend. Ne voulez-vous pas venir?

Frances lui jeta un regard expressif et un sourire passa sur son visage.

— Je suis si heureuse de vous avoir entendu dire que nous nous aimions, Dave.

Antonio, avec sa figure brune, suave et obséquieuse se trouvait justement à la porte qui s'ouvrit dans une atmosphère chaude et gaie. C'était là, chez Antonio, le rendez-vous de la société choisie de Linton, parmi les journalistes, les artistes, les écrivains qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

— Soyez le bienvenu, Mr. Barksdale, dit Antonio. Et la jeune dame aussi. On vous a demandé tous les deux au téléphone, de Mahannock.

Toute la chaude atmosphère de gaîté se dissipa d'un coup. Barksdale eut le pressentiment glacial d'un désastre. Il avait conscience que les doigts de la jeune fille se crispaient sur son bras. Il essaya de la calmer d'un geste et dit d'un ton dégagé :

— Je prends la communication, Frances.

— Dave!...

Ce seul mot était chargé de désespoir. Le regard de la jeune fille était empreint d'une véritable terreur. Barksdale presssa vivement ses deux mains dans les siennes et lui jeta un long regard où il s'efforça de mettre toute l'assurance qu'il put gagner de prendre sur lui. Il se posait lui-même des questions qui restaient sans réponse.

Pourquoi à Mahannock quelqu'un avait-il jugé nécessaire de leur téléphoner? Pourquoi avait-il réagi si étrangement à l'annonce d'Antonio? Il essaya de secouer cette impression de désespoir qui l'avait saisi. Il prit le bras de la jeune fille en disant :

— Quelle enfant vous faites, Fran! Ce n'est rien. J'en ai pour deux minutes. Allez avec Antonio.

Mais elle secoua la tête avec obstination, disant :

— Je vais attendre ici.

Le téléphone se trouvait dans un petit corridor à droite. Barksdale se glissa dans la cabine, décrocha le récepteur et demanda un numéro.

La réponse fut immédiate :

— Ici, Gustave Vidal... Barksdale? demanda la voix.

— Oui, c'est moi. Qu'y-a-t-il?

— Il est arrivé quelque chose. Il faut que vous rentriez tout de suite, tous les deux.

— Mais qu'y a-t-il? Dites-le-moi!

La voix de Barksdale était haletante, exaspérée. Il sentait le battement de ses artères contre l'ébonite noire de l'appareil.

— Le Dr Rentner, dit Vidal, a été assassiné.

Barksdale ferma les yeux sous le choc, ébranlé jusqu'au fond de son être par la voix grave de Vidal. Il ne s'agissait pas seulement de la mort de son ami mais il savait ce que cette nouvelle allait être pour Frances. Celle qu'il aimait adorait son oncle par-dessus tout. Quel coup pour elle! Un meurtre! Joseph Rentner mort!

A la fin, il se domina, sa réaction professionnelle l'emporta. D'une voix raffermie, il demanda :

— Avez-vous prévenu la police?

— Non, dit Vidal. Meeks vient de découvrir le crime, il y a quelques minutes. Vers neuf heures, il nous a appelés Greig et moi. Nous attendions, d'abord, de vous avoir prévenus.

— Alors, n'appelez pas la police avant que je sois là, dit précipitamment Barksdale. J'arrive dans dix minutes.

Il raccrocha le récepteur, rentra dans le restaurant où il trouva Frances debout contre le mur. Il marcha vers elle et lui prit les mains.

— Du courage! dit-il. Il le faut absolument, vous le savez.

Un sanglot s'échappa de la gorge de la jeune fille, et ses yeux se remplirent de larmes. Elle pencha la tête, suffoquée par l'émotion. Barksdale sentit lui-même ses yeux se mouiller en voyant l'effort qu'elle faisait pour se dominer. D'une voix faible, elle demanda :

— Dites-moi...

Ses yeux restaient fermés comme pour écarter, encore un moment, la terrible réalité.

— Votre oncle est mort, ma chérie, dit Barksdale. Un assassinat. Je voudrais vous mener à l'appartement de Catherine, il vaudrait mieux...

— Je veux venir avec vous, Dave, dit Frances.

Barksdale entendit une voix l'appeler : en se retournant, il vit Breck Huddeston, reporter au « Call ». C'était un jeune homme aux cheveux blonds et bouclés qui avait connu Frances au journal. Barksdale lui dit :

— Nous apprenons à l'instant que le Dr Rentner vient de mourir.

— Oh! mon Dieu, dit le jeune homme en pâlissant. Il tendit la main à Frances.

— Vous savez ce que je voudrais vous dire, si je pouvais trouver mes mots. Oh! c'était une grande personnalité, un homme supérieur.

— Breck, interrompit Barksdale, venez à dix heures. N'en parlez à personne. A dix heures exactement. Vous serez à temps pour l'édition du matin.

La voiture menée à fond de train par David Barksdale parcourut comme un bolide le chemin de West Road jusqu'à Mahannock. L'essuie-vitre allait et venait devant les yeux fiévreux du jeune détective. Des enseignes lumineuses passaient comme des éclairs au

milieu de l'obscurité grandissante. Frances Colby était affaissée sur les coussins. Sa figure était une vivante incarnation de la douleur.

Ils marchaient à l'allure de soixante-cinq milles à l'heure. Il était 9 h. 20.

Les lumières de Mahannock surgirent du brouillard. Barksdale ralentit un peu. A ce moment, dans la lumière des phares, une ombre apparut et s'évanouit sur le chemin. Barksdale fit fonctionner le frein. Frances Colby se dressa précipitamment.

— C'était un homme sans chapeau, s'écria-t-elle; il avait peur.

Barksdale fit un signe d'assentiment tandis que la voiture stoppait. Lui aussi avait distingué l'expression de terreur sur les traits de l'homme couché sur le chemin. Quand il sauta à terre, sa main serrait la poignée de son revolver automatique. Il ôta le cran de sécurité, tout en recommandant à la jeune fille de se tenir tranquille sur le siège.

Barksdale, encore assourdi par le ronflement du moteur, s'arrêta au bord du chemin, tendant l'oreille. Il perçut un cri étouffé, puis une voix :

— Ne tirez pas, je vous en prie, je viens!

Dans le halo de lumière projeté par les phares de la voiture, apparut la figure d'un homme, les bras levés, ses cheveux jaunâtres pendant en désordre sur son front et les traits contractés dans une agonie de terreur.

— Ne baissez pas les mains, Meeks, commanda Barksdale.

Le butler du Dr Rentner s'avança les mains levées.

— Je ne suis pas armé, balbutia-t-il.

— Qu'est-ce que vous faites là?

— J'ai perdu la tête, gémit Meeks. Après avoir donné l'alarme à la maison, je me suis affolé. J'ai pensé que je pourrais m'enfuir. Mais je vois que non. Je n'ai pas la force.

Barksdale inspecta vivement l'homme, il n'avait pas d'arme.

— Contre qui craignez-vous d'avoir à témoigner? Pourquoi ne pouvez-vous pas fuir? C'est ce que vous étiez justement en train de faire, on le dirait bien.

Un frisson de terreur passa sur la grosse face ronde de l'homme. Il croisa les mains sur sa poitrine en tremblant et regarda Barksdale avec des yeux remplis de crainte.

— Vous ne comprendriez pas, monsieur, dit-il d'une voix faible.

— Vous aviez peur que je vous reconnaisse, dit sévèrement Barksdale. Vous pensiez que vous n'aviez pas besoin d'aller plus loin. Et contre qui aviez-vous peur d'être obligé de témoigner?

Le butler hésita quelques secondes et se mordant les lèvres.

— Le docteur, le docteur Springer, cria-t-il, c'est lui! C'est le docteur Springer qui l'a tué!

Barksdale resta bouche bée. Il se tourna vers la jeune fille qui contemplait Meeks avec stupéfaction. L'allégation était absurde.

Le Dr Springer était le meilleur ami du Dr Rentner et le meilleur praticien de la ville.

— Montez avec nous, Meeks, commanda Barksdale. Et n'essayez pas de vous échapper, n'est-ce pas. Je n'hésiterai pas à tirer.

CHAPITRE V

Ce fut Gustave Vidal, l'air moins arrogant que d'ordinaire qui ouvrit la porte. Barksdale soutenant la jeune fille obligea d'abord Meeks à entrer. Frances Colby se tourna tout de suite vers la porte fermée du cabinet de travail.

— Miss Colby, s'écria Vidal. Je vous en prie... Il ne faut pas entrer.

Elle s'arrêta et Barksdale dit promptement à Vidal :

— Chargez-vous de Meeks, je l'ai trouvé à un mille d'ici sur la route, Frances, restez ici.

Elle fit un signe d'acquiescement et laissa Vidal l'aider à se débarrasser de son manteau. Un grand nègre, qui remplissait à la fois les fonctions de chauffeur et de jardinier, s'en empara et alla le ranger dans la petite antichambre près de l'escalier puis, retourna auprès de sa femme, grosse négresse réjouie qui était préposée, depuis six ans, à la cuisine de Mahannock.

Vidal jeta un coup d'œil sur Frances qui s'était laissée tomber sur une chaise devant le feu puis, se tournant vers Barksdale.

— Je suis allé au cottage de Jim et je les ai alertés tout de suite après vous avoir téléphoné.

Barksdale approuva d'un signe. Jim Bodd et sa noire épouse étaient des serviteurs de confiance. Tous deux se tenaient, muets d'émotion, devant une porte qui donnait sur une pièce dans le vestibule. Leur petite maison était à une quinzaine de yards du bâtiment central.

Il y avait une autre personne dans la pièce l'homme à la grande barbe que Barskdale connaissait sous le nom de Karl Greig. Il était assis, sur une chaise droite, devant le grand feu de charbon qui brûlait dans la cheminée, ses fortes mains serraient étroitement un livre tandis qu'il contemplait fixement le feu.

Barksdale se dirigea vers la porte du cabinet. Vidal le suivit de près.

— La porte, dit le Français, était verrouillée d'après Meeks. Il raconte qu'il est entré par la porte, à l'est de la maison, quand il constata que le docteur Rentner ne lui répondait pas et qu'il a

ouvert la porte de l'intérieur. Il nous a appelés, Greig et moi, vers huit heures et demie. Il me semble...

Barksdale s'arrêta, la main sur le loquet. Il se retourna pour jeter un coup d'œil dans le salon. Meeks, les yeux béants, était debout près de l'escalier. Frances Colby, les bras croisés sur la poitrine, jeta un regard assuré et plein de confiance au jeune détective.

— Je veux voir, dit Barksdale — avec un regard de côté sur Vidal — ce qu'il y a là derrière. Nous aurons tous à témoigner quand la police arrivera. Entre temps, vous pourriez tenir Meeks à l'œil.

Vidal eut un mauvais regard. Barksdale, sans avoir l'air d'y prêter attention, tourna le bouton et entra refermant la porte derrière lui.

La pièce était éclairée par un plafonnier et les appliques de côtés. Dans le foyer, quelques braises achevaient de se consumer. Il y avait deux grandes fenêtres sur le devant, une autre fenêtre et une porte dans le mur de l'est qui donnait sur l'entrée.

Les autres murs étaient garnis de rayons chargés de livres; dans un petit coin, au nord, se trouvait un coffre-fort de dimension moyenne. Il était ouvert. Sur le plancher, des papiers étaient répandus en désordre et un livre relié en cuir gisait, ouvert.

Près de la grande fenêtre, se trouvait un bureau massif, bien en ordre avec des papiers empilés, des plumes et un buvard. A côté, sur une petite table, une machine à écrire revêtue de son enveloppe.

Une petite table en bois noir occupait exactement le milieu de la pièce. Un échiquier était posé dessus, sur lequel se trouvaient plusieurs pièces blanches et noires en ivoire. De chaque côté de la table, se trouvait une chaise. La lumière du plafonnier éclairait en plein l'échiquier et les pièces.

Une des chaises était vide mais, sur l'autre, garnie de perse, un corps était étendu.

La tête du Dr Rentner était penchée. Ses bras inertes reposaient sur les bras de la chaise. Ses yeux étaient grands ouverts. Sa face était affreusement congestionnée et rouge et la langue pendait hors de la bouche entr'ouverte. Autour du cou, était serrée une cordelette qui était entrée dans les chairs enflées et décolorées. Barksdale frissonna devant le corps de son ami, de la personne au monde que Frances Colby avait aimé le plus profondément et le plus sincèrement. Il n'arrivait pas à se convaincre que le Dr Rentner était mort et de la plus horrible, par strangulation.

Le détective se demanda, devant ce cadavre sinistrement déjeté, si Rentner s'était suicidé. Cela ne paraissait pas vraisemblable, surtout devant l'affirmation de Meeks que le Dr Springer était l'auteur du crime. Il semblait impossible, quand on connaissait le Dr Rentner, qu'il ait pu attenter à ses jours — et, surtout, qu'il ait employé un moyen aussi horrible — alors que, en sa qualité de médecin, il avait à sa disposition bien d'autres procédés moins cruels et plus décents.

L'absence de tout signe de lutte frappa Barksdale. Il était évident que la victime n'était pas assise sur la chaise quand elle avait été attaquée, autrement la petite table et l'échiquier ne seraient pas restés en ordre.

Son attention se porta sur la porte donnant sur l'allée. Il essaya le loquet qui tourna aisément. La porte s'ouvrit. Il la referma et retourna près du corps.

La corde serrée autour du cou du Dr Rentner était une corde ordinaire dont se servent couramment les fermiers pour tracer les sillons. Derrière le cou de la victime, elle formait deux petits nœuds enserrant un nœud coulant.

Barksdale allait retourner dans le salon, quand il s'arrêta tout à coup et revint au jeu d'échecs posé sur la table. Il examina la position des pièces. Il vit, tout de suite, qu'il s'agissait d'un problème de fin de partie.

— Les blancs jouent et gagnent en deux coups, se dit-il en lui-même. Non, c'est trop simple, en trois coups probablement : une pièce a été changée, mais laquelle?

Il regarda plus attentivement. Il y avait quelque chose de singulier qui le troublait. Concentrant son attention, il découvrit ce qui clochait.

Il y avait trois cavaliers noirs sur les cases! Il n'y avait donc pas de problème du tout. A moins d'enlever un des trois cavaliers. Il se mit à la recherche de la petite boîte qui contenait les autres pièces. Il la trouva dans le tiroir à demi-ouvert de la table, à côté de la chaise où gisait le cadavre.

Ses yeux tombèrent tout d'un coup sur un petit livre à couverture jaune, tombé par terre aux pieds de l'homme assassiné. Il se baissa pour l'examiner. C'était le problème de fin de partie de Melchior.

Barksdale vit, tout de suite, que la couverture était de nature à ne pas retenir d'empreintes digitales. Il prit le livre et, l'ayant ouvert, se mit à feuilleter les pages, l'œil fixé sur l'échiquier. A la fin il trouva le problème — en trois coups — que le Dr Rentner, ou, peut-être, son meurtrier avait laissé en suspens.

Il fronça le sourcil. Le meurtrier avait, probablement, surpris sa victime devant l'échiquier. Le problème, tel qu'il se présentait, maintenant, portait à faux à cause de la présence d'un cavalier noir supplémentaire que quelqu'un avait dû tirer de la boîte et placer sur une case.

Mais qui? Le meurtrier ou la victime? Et, en admettant que ce soit l'un ou l'autre, accidentellement ou non, dans quel but? Peut-être le meurtrier, en remettant précipitamment en ordre les pièces qui avaient été dérangées pendant la lutte, espérait-il se couvrir? Peut-être était-ce la victime qui avait voulu signifier quelque chose à ceux qui enquêteraient sur cette tragédie.

Barksdale replaça le livre sur le plancher. Il était trop tôt pour commencer à construire des hypothèses, pour se demander comment la mort était venue et par quelle main.

Quand il rentra dans le salon, tous les yeux se tournèrent vers

lui, excepté ceux de Greig qui contemplait toujours fixement le feu de la cheminée. L'homme à la barbe semblait étranger à ce qui l'entourait.

Et il semblait à Barksdale, en contemplant la désolation muette qui l'entourait, que le temps s'était tout d'un coup arrêté, laissant les hôtes de Mahannock suspendus à ce terrible moment et que le temps et le mouvement ne recommenceraient jamais.

Il alla vers la jeune fille. Elle se leva et appuya la tête contre son épaule en pleurant doucement. Carrie Dodd, la négresse s'avança, sa bonne figure toute bouleversée par la peine. Barksdale pressa la jeune fille de se rasseoir et, quand elle fut revenue sur sa chaise, la négresse passa derrtère elle et posa sa chaude main noire sur l'épaule de la jeune fille.

— M'amour! dit Carrie. Vous me fendez l'âme mais ça vous fait du bien. C'était le meilleur homme qui ait vécu.

Barksdale se tourna vers Vidal et lui dit :

— Voulez-vous appeler la police? Demandez Suller 6-705. C'est le numéro particulier de l'inspecteur Graham. Dites-lui que je vous ai demandé de l'appeler et pourquoi. Il faut qu'il amène toute son équipe.

Vidal fit un signe d'assentiment et quitta la pièce fermant la porte derrière lui. Le silence dans la pièce ne fut plus troublé que par le faible crépitement du feu et, parfois, par le bruit lointain des vagues venant doucement se briser au pied de la falaise. Quand Vidal fut de retour, Barksdale rompit le silence en posant une question au butler.

— Voulez-vous nous dire ce que vous savez, Meeks?

Meeks fit un visible effort pour se dominer et articula d'une voix tremblante.

— Je l'ai trouvé, après que j'eus essayé d'entrer dans le studio, par cette porte; j'avais frappé sans qu'il me réponde. J'ai été obligé de faire le tour par la porte d'entrée.

— Commencez, dit Barksdale, à partir du moment où vous êtes venu ici de l'autre pièce et où vous avez dit au Dr Rentner : « Le Dr Springer dit qu'il sera ici à huit heures et demie, monsieur. »

— Oui, monsieur! Une minute après votre départ avec Miss Colby, M. Vidal était remonté dans sa chambre et avait mis en train la radio. M. Greig était aussi remonté chez lui. Le Dr Rentner alla dans son cabinet et ferma la porte.

— Tout ceci vers huit heures? interrompit Barksdale.

— Oui, monsieur, dit Meeks, toujours de la même voix mal assurée, vers huit heures. Je me suis assis, là, près du feu. Un peu après vingt ou trente minutes environ, j'ai entendu le bruit d'une voiture dans l'avenue et une porte qui s'ouvrait et se refermait. Je ne pouvais pas entendre les voix mais je compris que le Dr Springer était arrivé.

— Comment le savez-vous?

— Eh bien — Meeks hésita. — J'ai vu l'auto dans l'allée, quand je suis arrivé devant le porche.

— Vous connaissez l'auto du Dr Springer?
— Oh! oui, monsieur.
— Bon. Continuez.
— Oui, monsieur. Tout de suite après que j'eus entendu fermer la porte, j'entendis comme le bruit d'un verrou. Je m'arrêtai, prêtant l'oreille, mais je ne saisis plus rien qu'un murmure de voix confus dans le studio. Je m'en retournai et m'assis mais j'avais l'idée qu'il se passait quelque chose d'anormal aussi je vins à la porte du studio et frappai. J'attendis et la porte s'ouvrit.
— Un instant, Meeks, dit Barksdale. Avez-vous entendu tirer le verrou avant que la porte s'ouvrît?
— Oui, monsieur, je l'ai entendu, ce n'était pas naturel, d'ailleurs, car le Dr Rentner ne fermait jamais la porte. Il l'ouvrit, mais de façon à ce que je ne puisse pas entrer ni rien voir de ce qui se passait à l'intérieur.
— Pouviez-vous voir la table où se trouvait l'échiquier?
— Non, monsieur! La figure du Dr Rentner était toute pâle. Il me dit : « Le Dr Springer est ici. Nous n'avons besoin de rien. Et vous n'avez pas besoin d'attendre Frances. »
Je laissai la porte et vins m'asseoir près du feu. Je me demandais pourquoi la porte avait été fermée. Je me levais et je sortis. C'est alors que je vis l'auto du Dr Springer, le petit roadster. Il était dans l'allée. Je me dis qu'il ne pouvait y avoir rien de fâcheux. Je rentrai. Un peu plus tard, j'entendis l'auto du Dr Springer qui démarrait.
— Continuez, Meeks.
Greig, à ce moment, se retourna et fixa le butler. Vidal, lui aussi, écoutait attentivement son récit.
— Oui, monsieur. J'avais beau faire, j'étais tout de même troublé et, finalement, je revins à la porte du studio et je frappai. Pas de réponse. Je fus très inquiet alors, croyant que le Dr Rentner avait eu une de ses crises cardiaques. Je fis donc le tour de la maison. La porte donnant sur la cour n'était pas fermée. J'entrai... J'entrai... et je... je le vis ...mort!
La voix de Meeks qui s'était graduellement affermie se brisa dans un cri déchirant qui glaça Barksdale.
— Et alors? interrogea Barksdale, qu'avez-vous fait?
— J'ai tiré le verrou, je suis passé par le salon et j'ai monté l'escalier. J'ai frappé à la porte de M. Greig et, comme il ne me répondait pas tout de suite, je suis allé trouver M. Vidal. Il m'a fallu frapper longtemps parce que la radio marchait et...
— Leurs chambres étaient-elles fermées? demanda Barksdale d'un ton impatient.
Vidal fronça le sourcil mais la figure de Greig, à demi recouverte par sa grande barbe resta pâle et inexpressive. Il regardait Barksdale fixement. Vidal se leva, il allait parler, mais Barksdale dit :
— Asseyez-vous!
Meeks, le regard toujours voilé, balbutia :

— Je... je ne sais pas, monsieur! J'étais si troublé que je ne crois pas avoir essayé d'ouvrir. Mais tous deux sont sortis et nous sommes descendus.

— Quelle heure était-il?

— A peu près... à peu près... commença Meeks.

Mais Vidal l'interrompit.

— Huit heures trente-cinq. L'heure du bridge à la radio venait de donner un avis pour retourner les cartes.

Dans le silence tendu qui suivit, Frances Colby dit :

— Personne ne me fera croire que le Dr Springer a tué oncle Joseph.

— A moi non plus, déclara Barksdale, Et, se tournant vers Vidal :

— Peut-être pouvez-vous me confirmer, en partie, le témoignage de Meeks. Meeks aura à donner des explications sur son étrange attitude de cette nuit. D'après ce que j'ai appris, il a essayé de me téléphoner puis, il a pris la fuite. Le Dr Rentner, d'après son témoignage, aurait été tué entre huit heures trente, moment où il lui parla à travers la porte entr'ouverte, et huit heures cinquante-cinq, quand Meeks quitta la maison. Certainement, quiconque avait un motif ou simplement la possibilité de commettre le meurtre, aura besoin d'un alibi quand la police enquêtera. Je me demande combien de personnes de cette maison peuvent avoir de tels alibis.

La face de Vidal s'assombrit; ses yeux noirs brillaient comme des charbons ardents.

— J'ai un alibi parfait, Barksdale, dit-il froidement. Il est même trop bon. La police et vous pourrez croire, si je suis un criminel et si j'ai tué mon hôte, que j'avais préparé cet alibi d'avance.

— La police pourra l'examiner, déclara Barksdale avec calme.

— Vous avez tort, monsieur le détective mon ami, dit Vidal d'un ton significatif. La police *doit* l'examiner.

Karl Greig s'agita sur sa chaise, tournant son regard solennel vers Barksdale. Il passa ses grands doigts noueux dans sa barbe noire.

— Moi aussi, j'ai un alibi, dit-il de sa voix profonde, je lisais ce livre pendant cette heure où le Dr Rentner est mort.

Il tendit le volume. « C'est la dernière dissertation parue sur les nouvelles découvertes chimiques. J'ai lu plus de cinquantes pages depuis huit heures. Voulez-vous me questionner sur ce que j'ai lu? »

Barksdale prit le livre qu'il lui tendait. Il regarda le titre : « Expériments in surface chemistry » par Anton Gelchy. Le livre, Barksdale le savait, venait de paraître. Si Greig pouvait soutenir un examen serré sur les cinquante premières pages, il avait évidemment un excellent alibi.

— Si l'on me suspecte, dit Greig, d'avoir quitté ma chambre après le départ du Dr Springer; si l'on me suspecte d'avoir tué mon hôte, alors je puis établir ce fait que je suis resté dans ma chambre de huit heures à huit heures cinquante-cinq. Cinquante-cinq minutes sont un temps trop court pour qu'un homme ait lu tant de pages et soit encore descendu pour commettre un meurtre et remonté.

— La police vous fera passer cet examen, monsieur Greig, dit Barksdale. En attendant, je retiens le livre.

Le silence retomba. Barksdale songeait au Dr Springer. Il lui semblait, connaissant la droiture de son caractère, que rien ne pouvait l'avoir amené à tuer son meilleur ami. Pourtant, s'il fallait en croire Meecks, et à moins que le Dr Springer pût trouver qu'il n'avait pas été à Mahannock...

Le regard de Barksdale allait de la figure militaire de Vidal à la large carrure de Greig. Ces deux hommes étaient impliqués dans une affaire mystérieuse. Ce qu'avait raconté Frances cette nuit lui revenait à l'esprit. Y avait-il, comme il le soupçonnait, une menace à long terme dans cette lettre de Pologne, dans ce petit morceau de papier que le Dr Rentner avait enfermé dans son coffre, dans ces discussions entre lui et Vidal?

Qu'était cet alibi sur lequel Vidal comptait si fermement? Pourquoi, cette nuit, le Dr Rentner avait-il fermé la porte du studio? Son meurtrier l'y avait-il forcé? Lui avait-il dicté les paroles qu'il avait adressées à Meeks? Et pourquoi le Dr Springer avait-il arrêté son auto à quelque distance dans l'allée?

Sur le chemin de West road, on perçut le roulement des voitures de la police. Bientôt, le bruit des freins qu'on serrait annonça leur arrivée devant le porche. Barksdale, Vidal et Greig se dressèrent précipitamment.

De lourds talons martelèrent les dalles du vestibule. Barksdale ouvrit toute grande la porte qui donna accès à l'inspecteur Graham et à ses hommes.

Graham était un homme de haute taille, à la forte carrure. Il était vêtu d'un complet noir sans élégance et d'un manteau gris clair. Il mâchonnait, entre ses fortes dents, un cigare non allumé.

— Par ici, inspecteur, dit Barksdale, en indiquant la porte fermée du studio.

Un médecin, un photographe, des experts en empreintes digitales, ainsi que d'autres membres de la police de Linton pénétrèrent dans le studio. D'autres policiers stationnaient devant le porche.

Barksdale s'adressa à l'inspecteur : « Faites bien attention au butler. Je l'ai surpris, sur le chemin, essayant de s'enfuir. »

Il commença à lui raconter tout ce qu'il savait de l'affaire. Tout d'un coup, des pas précipités se firent entendre et la porte d'entrée s'ouvrit.

— Et j'ai aussi ramassé un autre homme sur le chemin, dit l'inspecteur Graham d'un ton significatif.

Deux policiers, l'un en civil, l'autre en uniforme, firent irruption dans le salon.

Entre les deux, les deux bras appuyés sur leurs robustes épaules, sa mince figure pâle ravagée par la souffrance, ses vêtements en désordre et couverts de boue, avec toutes les marques d'un homme sortant d'une aventure tragique, parut le Dr Springer.

CHAPITRE VI

Le Dr Ralph Springer était regardé, à Linton, comme le meilleur clinicien de l'Etat. Il ne s'était jamais marié et vivait, avec un seul domestique, dans un des plus beaux appartements de la ville. Il était originaire du pays, y avait fait ses études médicales et s'était ensuite perfectionné dans les meilleurs centres scientifiques de l'est et de l'étranger.

D'environ quarante-cinq ans, il était de taille et de corpulence moyennes, bien rasé, avec des cheveux blonds qui commençaient à grisonner autour des tempes; sa figure était longue et un peu étroite. Il avait le nez tout à fait droit et les yeux bleu pâle. Sa tenue était toujours impeccable.

Sa voix très claire et bien articulée atteignait habituellement un registre suraigu, rare dans les voix masculines, mais dont le timbre n'était pas désagréable et qui accentuait encore son aspect sympathique.

Le contraste était frappant entre l'impeccable docteur connu de tout le monde et l'homme couvert de boue qui faisait son entrée à Mahannock entre deux policiers. Plus encore, entre le regard morne de ses yeux et la vivacité cordiale qu'ils reflétaient habituellement.

Frances Colby se précipita vers lui et lui saisit le bras.

— Docteur Springer, s'écria-t-elle, ils sont en train de vous accuser de l'avoir tué!

— Mais vous ne le croyez pas, ma chère? demanda le docteur.

— Certes non, mais vous étiez ici. Vous pouvez nous aider à...

Le docteur secoua doucement la tête. Il se laissa tomber sur une chaise. Carrie Dodd sortit et revint avec une cuvette pleine d'eau. Elle la posa à terre derrière la chaise mais ce fut Frances Colby qui essuya la boue qui couvrait son visage. Tous les autres attendaient, mal à l'aise, que le docteur parlât.

— Je n'étais pas ici, dit-il d'une voix faible. Graham m'a dit ce qui était arrivé. Je ne sais rien si ce n'est que j'ai été arrêté vers Shore road et presque étranglé. Si je suis vous aider de n'importe quelle façon...

David Barksdale exposa rapidement les faits. Le Dr Springer eut soudain une faiblesse. Il ne tarda pas à se remettre et passa sa frêle main blanche sur son front. L'inspecteur Graham s'adressa brusquement à Barksdale :

— Je l'ai trouvé gisant sur la route à un mille d'ici. Il était en

bien mauvaise condition, épuisé avec des nausées. Dans la voiture, il a fallu lui soutenir la tête tout le temps. Il m'a raconté, en route, qu'il avait été attaqué et presque étranglé avec une corde, à un mille au sud d'ici sur l'autre chemin.

Là-dessus, après avoir touché le bord de son chapeau qu'il gardait sur sa tête suivant son habitude, il alla dans le studio et ferma la porte derrière lui. Un policeman en uniforme se tenait devant la porte donnant sur le vestibule. Barksdale fit un signe de la tête et le policeman s'avança.

— Monsieur Vidal, voudriez-vous, ainsi que monsieur Greig, Meecks, miss Colby et les deux domestiques passer dans la pièce à côté pour quelques minutes?

Vidal jeta un regard indigné à Barksdale.

— En compagnie de ce flic?

— Exactement, dit Barksdale.

Vidal fit demi-tour sans rien dire et sortit. Les autres le suivirent. Barksdale lui-même leur emboîta le pas et donna l'ordre au serviteur noir d'allumer du feu. Puis, se retournant vers Meecks : « Venez avec moi pendant que je parlerai au Dr Springer. »

Barksdale et Meeks retournèrent dans le salon. Le détective lui indiqua un siège et le butler s'assit avec la même expression craintive dans les yeux.

— Docteur Springer, demanda Barksdale, voudriez-vous me faire le récit de ce qui vous est arrivé?

— Certainement, répondit le docteur. Quand j'ai reçu la communication de Meeks vers huit heures, j'étais dans mon appartement. Le roadster était dans le garage; je partis presque immédiatement et je me dirigeai vers le dépôt d'essence de « Black and White » où je stoppai. L'employé, qui me sert habituellement, remplit mon réservoir d'essence. Je rejoignis, ensuite, la route de Shore road.

Tout marcha normalement pendant quatre milles, mais, juste au moment de franchir le dernier mille, quelque chose se détraqua. Au bruit, il m'a semblé — je ne m'y connais pas beaucoup en moteurs — que l'essence n'arrivait pas dans la carburation. J'ai appelé l'essence plusieurs fois, mais en vain. L'électricité était en bon état, les bougies fonctionnaient bien, les étincelles se produisaient régulièrement.

Bien entendu, le moteur ne marchait plus. Je laissai la voiture rouler tant qu'elle put, pensant que la communication se rétablirait toute seule, mais il n'en fut rien. La voiture s'arrêta au pied de la colline et je sautai sur le chemin.

A l'instant même où je mettais pied à terre et levais le capot de la voiture, j'entendis une voix qui disait : « Ne regardez pas autour de vous. J'ai un revolver et je tirerai si vous ne m'obéissez pas à la lettre. Avancez vers le bord du chemin et marchez aussi silencieusement que possible. »

Le ton de sa voix me fit comprendre que j'étais dans un extrême danger. Je n'eus conscience que d'une menace et d'un manteau noir. Je marchai jusqu'au bord de la route pensant qu'il s'agissait

de me voler. Je fus forcé d'entrer dans le marais en direction de West road. C'est alors que l'inconnu, qui se tenait derrière moi, me lança une corde autour du cou. Je protestai qu'il n'était pas nécessaire de m'attacher ou, du moins, j'essayais de protester mais il appuya le revolver sur ma tête et me menaça de tirer si je ne me taisais pas. Il serra alors la corde fortement. Comme je me débattais pour me dégager, malgré la crainte que j'avais de son revolver, je l'entendis qui disait : « Voilà qui a bien marché! »

Ce fut plutôt murmuré comme s'il ne s'adressait pas à moi, mais à lui-même. Je continuais à me débattre et finis, à bout de forces, par tomber par terre. C'est, à ce moment, que je sentis le nœud se relâcher. Un peu d'air arrivait à mes poumons mais j'eus la présence d'esprit de me débattre, de plus en plus faiblement puis, de ne plus bouger.

Quand j'entendis mon assaillant s'en aller, je jetai un regard de son côté : tout ce que je pus saisir fut une silhouette enveloppée d'un manteau noir avec un étrange chapeau pointu qui se dessinait vaguement dans le crépuscule.

— Et il a murmuré : « Voilà qui a bien marché? » demanda Barksdale.

— Oui, ce sont ses propres paroles, dit le docteur. Quand j'entendis la voiture repartir, je me remis sur pied et me débarrassai de la corde. Je l'ai apportée.

Il sortit de sa poche une petite corde avec un nœud coulant. Barksdale regarda. C'était identiquement le même engin qui avait servi à donner la mort au Dr Rentner. Un simple et horrible engin de mort. Sous la pression de deux de ces cordes, un homme était déjà mort, un autre y avait échappé, mais par miracle.

— Vous n'avez aucune chance de reconnaître votre agresseur? demanda Barksdale.

— Aucune. Sa voix m'était inconnue.

— Avez-vous été volé, docteur Springer?

— Non, dit le docteur, je n'ai pas été fouillé.

Il produisit son portefeuille qui contenait un certain nombre de banknotes.

— Le motif de l'attentat, quel qu'il fût, n'était certainement pas le vol.

— Le motif, docteur Springer, dit Barksdale posément, mais en appuyant gravement sur les mots, n'était pas le vol. Cela faisait partie, je crois, du plan du meurtrier. On voulait vous tuer; plus tard, votre corps aurait été jeté à la mer, probablement. Et alors, tout le monde aurait cru que vous aviez tué votre meilleur ami et pris la fuite!

Un éclair soudain illumina les yeux du Dr Springer.

— Impossible! s'écria-t-il. Quel homme aurait pu concevoir une chose aussi diabolique!...

Barksdale l'interrompit aussitôt.

— Savez-vous quelque chose au sujet d'une lettre venue de

Pologne? Un petit lambeau de papier avec des lettres ou des nombres à l'encre rouge?

Le docteur parut surpris. Il réfléchit un moment puis regarda Barksdale avec un air de doute.

— Cela aurait-il quelque rapport? murmura-t-il comme pour lui-même.

Puis, se tournant vers Barksdale :

— Oui! certainement, je suis au courant. Et j'avais, plusieurs fois, dit à Rentner qu'il jouait avec le feu. Ses hôtes — Vidal, Greig, où étaient-ils au moment où le Dr Rentner a été tué, où j'ai été assailli sur le chemin?

— Ils étaient à l'étage au-dessus, d'après leur témoignage, dit Barksdale. Tous deux invoquent des alibis formels. Voyez-vous ce livre? Greig affirme qu'il en a lu cinquante pages de huit heures à neuf heures. Cela représente largement une heure de lecture pour un lecteur appliqué. Tout le monde, à la maison, savait que vous étiez attendu pour huit heures et demie. On savait, probablement aussi, que vous passeriez par Shore road. Les meurtres étaient soigneusement préparés. L'homme au manteau noir...

— Non, non, mon ami, c'est un accident qui a arrêté mon moteur. Personne ne pouvait prévoir cela.

Barksdale fronça le sourcil et dit :

— C'est ce que je cherche à tirer au clair. Meeks jure qu'il a vu votre voiture sur l'allée. Est-ce vrai, Meeks?

— Oui, monsieur, dit le butler. Elle était là. Je regrette, mais...

— Ne faites pas attention, interrompit Barksdale. Le Dr Rentner est venu à la porte et à dit à Meeks que vous étiez ici, docteur Springer. Mais Meeks ne vous a pas vu ni entendu votre voix. Le meurtrier est venu à la maison dans votre voiture. Il était dans le studio quand Meeks a frappé à la porte. Le Dr Rentner était sous la menace d'un revolver quand il a dit à Meeks que, vous et lui, ne vouliez pas être dérangés.

— En somme, dit le docteur, vous supposez que quelqu'un savait que je serais sur la route et m'attendait. Mais, comment ce quelqu'un pouvait-il savoir que mon auto s'arrêterait là? Certainement, je ne me serais jamais arrêté pour faire monter un passant à moins de savoir à qui j'avais affaire.

— Je ne sais pas comment l'homme le savait, dit Barksdale, mais je crois qu'il le savait et que, depuis le début, il avait l'intention de vous tuer et de vous imputer ensuite son second meurtre.

Il y eut quelques instants de silence puis, le Dr Springer dit :

— Je suis presque convaincu, David, que vous êtes dans le vrai. Certainement, j'ai été sauvé par hasard. Quand la voiture est repartie, je me suis mis sur pied, encore tout étourdi. J'avais eu un choc terrible, je pataugeais péniblement dans la boue du marais, perdu dans l'obscurité, essayant de retrouver ma route. Finalement, j'arrivais, en trébuchant, dans West Road où l'inspecteur Graham me trouva et m'apprit ce qui était arrivé à Mahannock.

Barksdale fit un signe d'assentiment distrait et continua :

— L'homme qui a tué le Dr Rentner est parti dans votre voiture. Il peut l'avoir abandonnée en ville ou l'avoir précipitée du haut de la falaise, à moins qu'il ne l'ait cachée dans le bois de pins au nord de la maison. Et j'ai idée que cet homme est ici, dans cette maison! Si c'est exact, la voiture sera retrouvée près d'ici. Le problème, je crois, est de découvrir qui — de Meeks, de Vidal ou de Greig — avait un motif suffisant et a disposé d'assez de temps pour partir d'ici, aller sur la route, vous assaillir, revenir avec la voiture, tuer le Dr Rentner après s'être débarrassé de la voiture.

Comme Barksdale finissait, l'inspecteur Graham entra, sortant du studio. Il mâchonnait le bout de son cigare et son chapeau était plus que jamais rabattu sur ses yeux.

— Dave, dit-il, le docteur a été étranglé dans le bureau et porté ensuite sur la chaise. Le médecin légiste dit que la mort est survenue par strangulation et n'a pas d'autre cause. Le coffre-fort a été mis au pillage. Il semble qu'il y a eu vol. Il n'a pas été fait usage d'arme à feu. Je fais relever les empreintes partout, sur la poignée de la porte, sur le coffre, sur le verrou, partout.

— Voudriez-vous, demanda Barksdale, faire relever les empreintes sur les trois cavaliers noirs de l'échiquier?

— Hein! fit Graham stupéfait en jetant le bout de son cigare.

— Les trois cavaliers noirs, répéta Barksdale. Vous savez bien, vous-même, qu'il n'en faut que deux. Or il y en a trois sur l'échiquier, je voudrais bien savoir qui a placé le troisième.

Graham et le Dr Springer regardèrent Barksdale très étonnés. Le détective dit :

— Cela ne signifie peut-être rien, mais je voudrais seulement être fixé.

Graham alla à la porte et dit un mot au spécialiste. Après quoi, il déclara :

— Eh bien! nous pourrions aussi bien commencer notre enquête. Voyons, que savez-vous de ce butler que vous avez trouvé sur la route? Et l'histoire du Dr Springer?

Barksdale résuma le récit du docteur. Quand il eut fini, l'inspecteur dit brusquement :

— Un type mystérieux en manteau noir, ah? Nous ferions bien d'envoyer quelques hommes sur les lieux.

Il appela deux hommes. L'un d'eux était un photographe. Il leur donna précipitamment ses instructions :

— Prenez les photos de toutes les traces sur le chemin et des marques des roues. Faites tirer des épreuves et envoyez-les moi.

Les hommes partirent et Graham se tourna vers le Dr Springer.

— Quel est le numéro de votre auto, docteur?

Il tenait son crayon levé sur son calepin.

Le docteur hésita : Ma foi! je ne sais pas. Mais c'est un roadster modèle A. La peinture est éraillée sur le pare-boue gauche. Et il y a un portrait du Président Roosevelt collé sur la glace de derrière.

— Je... je connais le numéro, monsieur.

Graham se tourna vers Meeks, le butler qui venait de parler.

***

— C'est A — 11 — 4 — 53 dit celui-ci.

Graham prit note.

— Vous êtes bien sûr? demanda-t-il.

Le butler fit un signe affirmatif.

— C'est une manie à moi fit-il. Je collectionne les numéros des autos.

— Eh bien! si vous me racontiez votre histoire, Meeks, demanda soudain Graham, en fermant son carnet.

Tandis que Meeks, d'une voix toujours mal assurée, répétait, encore une fois, son étrange récit, Barksdale écoutait attentivement, mais il ne nota aucune différence avec la première version.

— Ainsi, vous avez essayé de fuir après avoir voulu téléphoner à Barksdale? dit Graham. Et, alors, vous avez constaté que vous ne pouviez pas. Pourquoi ne pouviez-vous pas? Certainement, vous n'aviez pas perdu votre sang-froid. Où avez-vous caché le manteau noir et le chapeau? Qu'avez-vous fait de l'auto?

— J'étais dans l'angoisse, monsieur. Il me fallait dire à la police que j'avais vu la voiture du Dr Springer. Je pensais pouvoir m'en aller mais vraiment je ne pouvais pas!

— Si Barksdale ne vous avait pas vu, vous auriez continué de fuir?

— Non, monsieur, je ne peux pas me faire comprendre. Le Dr Springer pourra vous le dire. Il vous expliquera pourquoi je ne me suis pas éloigné de Mahannock, depuis quatre ans, de plus de trois ou quatre cent yards.

Le Dr Springer dit posément : « C'est la vérité, monsieur l'inspecteur. Il est atteint d'une psychose spéciale, l'agoraphobie. Cela se traduit par une peur morbide de s'écarter de chez lui. C'est une maladie bien connue et très accentuée chez lui. Toutes les fois qu'il essaye de dominer sa crainte, il éprouve de terribles souffrances mentales.

— Eh bien! dit rudement Graham, il peut s'attendre à souffrir cette nuit car je vais l'emmener en ville et le retenir quelque temps.

Une pâleur mortelle envahit la face du butler. Il essaya de parler mais put articuler seulement quelques syllabes sans suite.

— Je vous donnerai de l'opium, Meeks, dit le Dr Springer et j'expliquerai votre cas aux médecins de l'infirmerie de la prison.

Mais Meecks continuait à donner tous les signes du désespoir. L'inspecteur Graham eut un geste de dégoût et se tourna vers Baksdale :

— Pas d'autres indices à votre connaissance en dehors de la corde, du manteau et du chapeau noirs.

— Le Dr Springer pourra peut-être nous fournir d'autres indices plus tard, dit Barksdale, mais je pense que vous devez d'abord examiner le cas de Vidal et de Greig.

Barksdale avait beaucoup travaillé avec Graham; il le savait autoritaire, mais honnête et capable. Graham, de son côté, faisait grand cas du concours de David dans les cas difficiles.

Graham fit un signe d'approbation :

— Comme vous voudrez, Dave.

Barksdale se tourna vers le Dr Springer.

— Docteur, nous avons l'intention de vous poser des questions plus tard au sujet de ce dont je vous parlais, il y a un instant : le petit morceau de papier avec les chiffres à l'encre rouge et...

Juste à ce moment, la porte du vestibule, où un policier en uniforme montait la garde auprès de Grieg, de Vidal et des autres témoins, s'ouvrit brusquement. Barksdale, se retournant, aperçut, dans l'encadrement, Vidal que le vigoureux agent à la face rubiconde maintenait solidement par le bras.

Vidal ne dit rien. Mais Meeks, au comble de l'excitation, s'écria :

— Ce morceau de papier, j'en ai vu la copie sur le dos du Dr Rentner avec les chiffres à l'encre rouge, tatoués entre les deux épaules. Je l'ai vu, l'été dernier, quand le docteur prenait un bain de soleil. Les lettres, le nombre...

— Silence! tempêta Graham en se tournant vers Vidal.

— Qu'y a-t-il?

— Est-ce que ce matador harnaché a le droit de me retenir ici comme un criminel, déclama Vidal?

— Ce matador harnaché, répliqua Graham, a le droit implicite mais, à partir de maintenant exprès, de vous casser la tête avec son gourdin de sûreté si vous ne faites pas exactement ce qu'il vous dit.

CHAPITRE VII

Breck Huddeston était un bon reporter qui savait son métier. Il était exactement dix heures quand il frappa à la porte d'entrée de Mahannock. Meeks, butler avant tout, oublia un moment son angoisse pour aller ouvrir.

Breck Huddeston tomba sur un inspecteur furieux, un Gustave Vidal enragé et toute l'atmosphère d'une situation grave. Il jeta à Barksdale un regard d'étonnement :

— Bon Dieu! Mais vous ne m'aviez pas dit qu'il s'agissait d'un crime!

— Venez ici, Breck, dit Barksdale. L'inspecteur Graham vous donnera les détails que vous pourrez faire paraître dans *The Call* demain matin. Ça va?

— Certainement.

L'inspecteur Graham fit un geste d'accord et grommela en s'adressant à Barksdale :

— Je m'en rapporte à vous!

— Bon, dit Barksdale, voici l'histoire, Breck. Le Dr Joseph Rentner a été assassiné, ce soir, entre huit heures et huit heures et demie, par une personne inconnue. Il a été étranglé avec un fragment de corde de labour. Cela s'est passé dans son cabinet. Meeks, le butler, est arrêté pour fournir des explications. Les deux hôtes, Gustave Vidal et Karl Greig ont de parfaits alibis. Sa nièce et moi, étions en ville. Nous n'avons rien découvert quant au mobile du crime et nous n'avons que peu d'indices, mais...

— Oh! je connais la suite, dit Breck, tout en prenant des notes : « La police s'attend à des développements imprévus et, d'ici vingt-quatre heures, d'autres arrestations sont probables. »

— C'est cela, Breck, approuva Barksdale, sans sourire, mais il y a autre chose; vous pouvez insister là-dessus parce que ça n'a pas d'importance. Il y avait un problème d'échecs sur la table du Dr Rentner, et l'échiquier portait un cavalier noir en trop.

Breck leva les sourcils.

— Parfait, dit-il. Le cavalier noir. Cherchez le cavalier noir! Je vois d'ici le développement. Mais est-ce que je pourrais entrer dans le studio et voir le corps?

Barksdale répondit négativement et se dirigea vers la porte, faisant signe par-dessus l'épaule à Breck de le suivre; tous deux entrèrent dans la pièce où attendaient Vidal, sombre et rageur, Greig, Frances et les deux serviteurs noirs.

Frances se leva pour aller à la rencontre de Barksdale. Le détective lui prit les mains et dit :

— Breck va vous conduire en ville, Fran.

— Je ne veux pas partir, Dave, je voudrais...

Elle le regarda dans les yeux, les lèvres tremblantes. Alors, elle dit :

— J'irai, Dave.

Quelques minutes après le départ de Breck et Frances, l'expert prit les empreintes digitales de toutes les personnes de la maison, y compris celles de la victime. D'après son rapport à Barksdale, il n'y avait pas d'empreintes nettes sur le troisième cavalier; ainsi, il était inutile d'examiner les autres pièces.

Au bout d'un quart d'heure, tous les officiers de police, excepté Graham et l'homme de garde, avaient quitté Mahannock. Graham donna la consigne de ne rien dire aux journalistes. Le butler fut renvoyé dans la pièce à côté avec les autres. Graham demanda à Barksdale :

— Pourquoi avez-vous dit à Huddeston que le troisième cavalier noir n'avait pas d'importance?

— Parce que je ne le crois pas, répondit Barksdale.

Graham fronça le sourcil et murmura :

— Eh bien! si vous me laissez en plan, cette fois-ci, jeune homme!

Mais il se reprit et se tourna vers le Dr Springer qui était assis pensivement devant le feu.

— Ces invités, docteur, demanda-t-il, que sait-on sur eux?

— M. Vidal, dit le Docteur, est chimiste et est en vacances. Greig — je le crois — est aussi chimiste.

— Ah oui! grommela Graham, l'amnésique de Richmond. Voyons, avant que vous nous parliez de ce fragment de papier et de ce tatouage sur le corps du docteur, écoutons ce que vont nous dire Greig et Vidal. L'un ou l'autre, à moins qu'il soit prouvé qu'ils sont restés dans leur chambre, peuvent s'être trouvés sur le chemin et vous avoir arrêté — pour partir ensuite avec l'auto. Tous deux savaient que vous deviez venir. Si nous commencions par ce singulier personnage de...

— Vous voulez dire Greig? demanda le docteur.

— Oui. Celui-là.

Karl Greig entra comme un homme en proie à l'insomnie, tâtonnant, le regard concentré et comme paraissant lutter contre une crise de nerfs. Sur un geste de l'inspecteur Graham, il prit une chaise. Barksdale et le Dr Springer s'assirent aussi.

— Votre nom? dit Graham, d'un ton sévère.

— Karl Greig, répondit-il sans regarder son interlocuteur.

— Profession?

— Je ne sais pas.

— Quel âge? Où êtes-vous né? Où habitez-vous?

— Je n'en sais rien.

— Vous avez des absences de mémoire depuis cet accident? suggéra Graham.

— Oui, répondit Greig.

— Je lisais, commença Greig en se tournant vers Barksdale. Et, comme celui-ci balançait le livre dans sa main, Greig fit un signe de reconnaissance.

— Je lisais ce livre-là.

— N'avez-vous rien entendu d'anormal?

— Non, rien du tout. Je n'ai pas entendu l'auto arriver, peut-être à cause de la radio de Vidal qui marchait.

— Etes-vous entré dans la chambre de Vidal durant ce temps?

— Non, je n'ai pas quitté ma chambre depuis le moment où je suis monté avec ce livre jusqu'à l'arrivée de Meeks.

Il passa sa main dans sa barbe d'un geste caractéristique.

— Vidal est-il venu dans votre chambre au cours de cette heure?

— Non, personne n'est venu.

— Si vous étiez sorti de votre chambre ou si vous aviez vu quelqu'un, vous le rappelleriez-vous?

— Je le crois, dit Greig d'un ton hésitant, mais je n'en suis pas sûr.

— Etes-vous chimiste?

— Je ne sais pas, dit Greig. Je comprends les termes de chimie. J'ai compris ce qu'Inton Gelchy a écrit dans ce livre. Cela prouve, je pense, que je suis au courant des derniers progrès de cette science, mais je ne me rappelle pas avoir manipulé des tubes ou des cornues, quoiqu'il me semble que je pourrais faire des expériences simples.

Il étendit, tout d'un coup, sa main, les paumes en l'air.

— Voyez-vous, dit-il, j'ai des mains de chimiste, tachées et brûlées par les acides. J'étais heureux cette nuit de voir que le livre qu'on avait envoyé au Dr Rentner fût sur la chimie. J'espérais, pourtant, y trouver quelque chose qui me rappellerait mon passé, une clef qui ouvrirait la porte qui s'est fermée sur ma première existence — sur tout ce que j'aimais.

Barksdale ne put s'empêcher de ressentir un malaise. L'accent de pitoyable sincérité de cette voix était indéniable, à moins qu'on eût affaire à un acteur incomparable. Le jeune détective referma le livre, tourna la couverture. Sur la première page, on lisait ces mots : « Date de la publication : 10 février 1933 ».

Si Karl Greig pouvait rendre compte en détail du contenu de ces cinquante premières pages, son alibi était parfait. A moins qu'il n'ait eu connaissance — l'idée vint tout d'un coup à Barksdale — des bonnes feuilles avant l'impression! En tout cas, c'était le moment de procéder à l'épreuve, Barksdale tendit le livre au docteur Springer.

— Docteur, dit-il, voulez-vous personnellement vous rendre compte si cet homme a lu cinquante pages de ce livre.

Greig fit un signe d'assentiment et prit place devant le docteur. Celui-ci commença à poser des questions en tournant lentement les pages. Greig répondait, tout de suite, et avec aisance et ses réponses parurent satisfaire le Dr Springer. Mais, au bout de cinquante pages, les réponses perdirent de leur clarté, devinrent vagues.

— Je crois que je n'ai pas lu plus loin, dit-il.

Le Dr Springer approuva d'un geste et tendit le livre à Barksdale.

— Il a lu cinquante pages et il les a comprises.

— C'est bien un alibi? demanda l'inspecteur Graham.

— Impossible d'en douter, dit le docteur.

Graham toussa pour s'éclaircir la gorge et lança une question à Greig.

— Avez-vous eu connaissance d'un petit morceau de papier portant des lettres ou des chiffres à l'encre rouge?

L'homme à la barbe tourna son regard hésitant vers Graham et dit :

— On m'a déjà posé cette question. Je ne me rappelle rien à ce sujet. Si je savais quelque chose, j'aurais dû me le rappeler parce que le Dr Rentner et Vidal ont essayé tous les moyens pour arriver à me le faire dire.

Barksdale posa alors une question qui surprit le Dr Springer et l'inspecteur Graham.

— Monsieur Greig, savez-vous quelque chose au sujet d'un petit homme au nez tordu, portant un grand chapeau noir et blanc, de taille moyenne, un peu voûté, avec des yeux pâles couleur d'eau?

Greig leva la tête et une lueur passa, soudain, dans ses yeux. Très vite, comme s'il avait peur que la lueur qui venait de pénétrer son cerveau s'effaçât, il s'écria :

— Oui, il s'appelle Murff, il porte un chapeau blanc et noir.

— Où l'avez-vous connu? L'avez-vous vu récemment?

Les deux questions partirent comme deux balles.

Greig fronça le sourcil, faisant effort pour se rappeler, et prit sa tête entre ses deux mains. Finalement, il releva la tête et son regard se perdit dans le vide. Il dit lentement :

— Je ne puis pas me rappeler.

Barksdale revint sur sa chaise et le Dr Springer dit :

— J'ai vu cet homme; il est venu un soir et je l'ai éconduit. Il voulait de la morphine. Il vint ici, un jour, au moment où je partais. Je crois que Meeks le mit à la porte.

Graham se dressa, disant :

— Il me faut une description de cet homme.

Il écrivit fiévreusement pendant quelques minutes pendant que le Dr Springer et Meeks donnaient tous les détails sur le signalement de l'individu. Il alla, ensuite, au téléphone et appela un numéro.

— Kirk, dit-il brusquement, ici, inspecteur Graham. Envoyez cette description au bureau des voleurs d'autos. Modèle A Ford roadster, numéra A II-4-53. Vérifiez au registre d'immatriculation. On suppose que c'est la petite auto du Dr Springer. Pas la limousine. Compris? Bon. Maintenant, la peinture du garde-boue gauche est éraillée. Il y a une image du Président Roosevelt sur la glace arrière. Cette voiture a été volée cette nuit entre huit heures trente à Shore Road entre Mahannock et Linton. Ordre d'arrêter toute personne qui l'occupera ou se trouvera à côté. Compris? Bon, maintenant le signalement d'un individu à rechercher. Taille moyenne, apparence frêle, long nez tordu, yeux bleu pâle, regard vitreux. C'est un morphinomane. Il portait, en dernier lieu, un chapeau noir et blanc. Costume gris minable. Envoyez la description à tout le service de surveillance des autos et Grown Street Station. Notifiez, aux chefs de patrouilles de la route, la description de l'auto et de l'homme. Compris? Bon. Son nom est Murff, M-U-R-F-F.

Il écouta un moment dans le téléphone, puis :

— Inculpez-le de vagabondage ou infraction à la loi sur les narcotiques ou de n'importe quoi, pourvu qu'il soit arrêté. Avertissez aussi la brigade des stupéfiants; ils pourront peut-être trouver sa trace dans le monde des trafiquants de drogues.

Quand Graham revint au salon, Greig avait été congédié et Vidal entrait. Il s'assit sur le bras d'un fauteuil, et, croisant ses bras sur sa poitrine, dit :

— A vous, monsieur le détective.

Mais ce fut Graham, et non Barksdale, qui posa la première question. Vidal regarda l'inspecteur et sourit.

— Gustave Vidal, de la ligne collatérale de Louis XI qui planta un gibet sur chaque colline de mon pays!

— Ah! ah! gronda Graham, le rouge à la figure. Vos occupations, lieu de naissance, nationalité?

— Quarante-trois ans, chimiste industriel; Carmeraz, département du Loir-et-Cher, France. Français.

— Votre occupation présente? demanda Graham, d'un ton calme et net.

— Aucune. J'ai perdu ma dernière situation parce que l'ingénieur en chef ne s'entendait pas avec moi.

— Où étiez-vous cette nuit entre huit et neuf?

— Dans la chambre d'amis, à l'étage au-dessus. La première à droite.

— Etes-vous allé dans la chambre de M. Greig durant ce temps?

— Non.

— Est-il venu chez vous?

— Non plus.

— Avez-vous quité votre chambre au cours de cette heure?

— Non, je n'ai rien entendu durant ce temps, excepté la voix d'un expert en bridge indiquant les cartes et expliquant les coups. Ce que vous voulez savoir, monsieur l'inspecteur, c'est mon alibi. Très bien. Le voici : un homme appelé Conroy pose un problème de bridge de la station de Linton, chaque mardi, de huit à neuf.

— Oui, interrompit Graham et *The Call* donne les solutions d'avance, l'après-midi.

— Nous n'avons pas eu de journal à la maison, aujourd'hui. Personne n'a été en ville en acheter et la poste n'en a pas apporté, dit Vidal.

— Que voulez-vous dire? demanda Graham.

— Je veux dire que je ne pouvais pas connaître d'avance le problème posé cette nuit. Je ne le connaissais pas avant que Conroy indiquât les données. A 8 heures, j'ai commencé à les examiner. Puis, il a commencé à signaler les coups tels qu'un bridgeur ordinaire les aurait joués. Après quoi, il a repris la partie du commencement et montré la solution correcte. J'ai fait tous les coups à mesure qu'il les indiquait, faisant les levées à droite et à gauche, comme elles se présentaient. Juste au moment où Meekes a frappé à ma porte, j'étais en train d'arranger les cartes, levée par levée, les unes sur les autres.

Et voici mon alibi. Je n'aurais pas pu arranger ces cartes de telle sorte qu'on pût recommencer le jeu à l'envers, carte par carte, jusqu'au début.

Le docteur Springer, Graham et Barksdale regardèrent fixement Vidal, qui se dressa soudainement, les bras croisés sur la poitrine.

— Vous pouvez vous procurer le problème et essayer, dit-il triomphalement. Le jeu est là-haut, sur la table.

Il se tourna, tout à coup, vers le docteur Springer.

— Voici un homme, s'écria-t-il, qui peut vous dire, s'il ne l'a déjà fait, que j'aurais pu avoir un motif convenable pour tuer mon hôte. Mais je n'ai pas commis ce crime. J'admets que mon alibi paraît bizarre, mais il est plus fort que le ciment armé.

Graham regarda le Français de ses yeux mi-clos. Il jeta le bout de son cigare et laissa tomber négligemment :

— Asseyez-vous, Napoléon.

La fureur monta à la figure de Vidal. L'inspecteur Graham sourit aimablement et dit :

— J'ai dit simplement, asseyez-vous, Napoléon! Puis, il reprit une expression glaciale, se leva et dit : Et je le veux, entendez-vous. As-se-yez-vous!

Vidal se laissa retomber sur le bras du fauteuil. Il haussa les épaules, découvrit dans un sourire ses dents parfaites et dit :

— Vous êtes la loi.

— Connaissez-vous un petit homme avec un grand nez tordu, et des yeux pâles couleur d'eau? demanda Graham.

— Oui, dit Vidal, d'un ton renfrogné. Un homme, répondant à cette description, a été jeté à la porte de cette maison parce qu'il prétendait savoir quelque chose qu'il ne savait pas.

— Pourriez-vous nous dire pourquoi vous êtes ici, vous et Greig, et ce que vous savez au sujet d'un petit morceau de papier portant des hiéroglyphes à l'encre rouge?

— Voilà une information que je ne suis pas disposé à donner, dit Vidal, et je doute que, par aucun moyen, la police puisse me forcer à dire ce qui est mon affaire personnelle. Le meurtre de cette nuit n'a rien à voir avec moi ni avec ma présence ici.

Graham se tourna vers Barksdale :

— Vous pourriez aller dans la chambre et prendre ce paquet de cartes.

Barksdale fit signe que oui et monta. La porte de Vidal était restée entr'ouverte. Le jeune détective entra. Le feu était presque éteint. Il y avait une petite table à jeu devant la radio; sur la table, un paquet de cartes bien en ordre. Il le prit, en prenant bien garde de ne pas mêler les cartes, et redescendit. Comme il arrivait sur le seuil, il entendit Vidal qui disait :

— J'aurais pu mettre les cartes en ordre, inspecteur, et avoir le temps de descendre et de tuer le Dr Rentner mais jamais d'aller sur la route attaquer le Dr Springer.

L'inspecteur Graham sortit une bande de caoutchouc de son sac et la tendit à Barksdale.

— Enveloppez ce paquet de cartes et chargez-vous de cela pour moi. Rendez-vous demain après-midi pour me rendre compte de ce que vous aurez trouvé avec votre patron, Jacob Morris.

— Merci, inspecteur, dit Barksdale.

Vidal se leva pour se retirer. Il s'adressa à Graham :

— Si vous nous mettez en prison, Greig et moi, nous serons dehors en vingt minutes. Greig, apparemment, est sans le sou, mais je suis assez riche pour donner caution pour nous deux. Par conséquent, cela ne vous servirait à rien.

— O. K., répondit Graham de son air le plus aimable.

CHAPITRE VIII

Le récit de Jim Dood, le nègre jardinier et chauffeur, fut clair et simple. Il avait dîné à la cuisine vers 6 heures et demie. Il avait aidé sa femme à tout ranger et ils étaient allés tous deux à leur cottage. Il n'avait rien entendu et ne s'était douté de rien jusqu'au moment où Vidal était allé les chercher.

— Vous connaissiez la voiture du Dr Rentner? demanda Barksdale.

— Oui, dit Jim, depuis cinq ans. De meilleur homme, il n'y en avait pas.

— Sa voiture est-elle sortie aujourd'hui?

— Non, monsieur, dit Jim. Aucune voiture n'est sortie du garage aujourd'hui. Ni la grande voiture ni la petite voiture de Mr. Vidal. J'avais passé l'après-midi à les nettoyer.

— Où travailliez-vous avant de venir ici, Jim?

— J'étais dans un garage en ville. Avant, j'étais ouvrier agricole, je travaillais tantôt dans une ferme, tantôt dans une autre.

— De quel genre est la voiture de Mr. Vidal? demanda Barksdale.

— C'est un Chewy roadster avec un siège arrière.

— Il ne s'en sert pas souvent, interrompit le Dr Springer. De fait, je ne l'ai jamais vu en ville depuis qu'il est ici.

Barksdale s'adressant à Jim :

— Vous n'avez pas été en ville aujourd'hui? Vous n'avez pas apporté de journaux?

— Non, monsieur, le Dr Rentner ne m'en a pas envoyé chercher.

Après Jim, sa femme fut appelée. Elle corrobora en détail le témoignage de son mari. L'inspecteur Graham leur dit que tous deux devraient aller en ville pour être à la disposition de la justice pour supplément d'information. Il expliqua que la maison serait confiée aux soins d'un gardien qui les appellerait s'il avait besoin d'eux.

— C'est, dit l'inspecteur à Barksdale, pour congédier Greig et Vidal demain matin. Je tiens à ce qu'ils soient en ville où on pourra les surveiller.

Il appela alors Greig et Vidal et leur expliqua qu'il fallait qu'ils aillent en ville, le lendemain matin, et qu'ils se présentent au quartier général de la police deux fois par jour.

— Comprenez bien que vous êtes pratiquement arrêtés. Vous ne devez pas quitter la ville.

Ils remontèrent dans leurs chambres et Graham se tourna vers le Dr Springer. Meeks restait sous la surveillance de la police dans la chambre voisine; Jim Dodd et sa femme Carrie, expliquèrent qu'ils allaient se retirer chez des amis dans une maison à un mille à l'ouest de Mahannock.

— Docteur Springer, dit Graham, maintenant, je voudrais connaître votre histoire. Dites-moi ce que vous savez sur ce polichinelle aux yeux vitreux, le morceau de papier et les marques de tatouage.

Le Dr approcha une petite table, se prépara un verre de brandy et dit :

— Je commence par le propre récit du docteur, récit qui se situe, alors qu'il était le major Joseph Rentner dans un petit hôpital de Nancy, durant la guerre, il y a une quinzaine d'années. Je les relate comme vrais parce que tout cela m'a été raconté par un homme que je considère comme l'honneur même, Joseph Rentner.

Il m'a raconté cette histoire, il y a environ un mois et demi, un peu avant l'arrivée de Vidal à Mahannock, et cela sous le sceau du secret; mais, en raison des événements actuels, j'estime que je suis autorisé à parler.

L'hôpital était installé près d'un camp de prisonniers allemands. Pendant le printemps de 1918, il arriva à l'hôpital un grand nombre de blessés allemands. Le personnel était débordé et chirurgiens et infirmières étaient obligés de passer les nuits pour essayer de sauver des vies humaines. Les opérations étaient, la plupart du temps, très compliquées, blessures profondes d'obus, laparatomies, etc...

Les armées françaises, anglaises et américaines poursuivaient les Allemands en retraite et il arrivait plus de blessés allemands que d'alliés.

Certaine nuit de mars, on amena un blessé dont l'état était très grave. Atteint à l'abdomen par plusieurs éclats d'obus, il ne pouvait être sauvé que par une intervention des plus délicates.

Le Dr Rentner, assisté par le capitaine Gustave Vidal et le lieutenant Greig, chargé de l'anesthésie, tint le patient pendant quatre heures sur la table d'opérations. Il fallut y revenir à plusieurs reprises. On avait employé à l'ambulance de l'iodine de mauvaise qualité pour désinfecter la plaie, de sorte que la gangrène se déclara. Ce fut une nouvelle complication pour les trois médecins, mais ils firent tout le possible pour la surmonter.

Le patient resta pendant deux semaines entre la vie et la mort. Son cas fut considéré comme extraordinaire et eut un grand retentissement même à ce moment où la chirurgie accomplissait pourtant des prodiges. Une surveillance de tous les instants, la maîtrise du Dr Rentner triomphèrent du mal. Le blessé guérit si bien que, quelques mois après, on pouvait l'envoyer dans un camp de prisonniers.

C'est alors que cet homme, un Polonais, nommé Gan Lanck Lanckewicz, raconta au major Rentner une histoire qui paraissait d'abord

invraisemblable jusqu'à ce que la preuve lui fût fournie de sa vérité. Il parlait l'allemand, langue que le Dr Rentner connaissait bien. Au moment de son entrée à l'hôpital, il avait remis au Dr Rentner un petit paquet plat qu'il avait extrait d'un sac de toile maculé de boue.

Il demanda qu'on le lui rendît, ce qui fut fait. C'est alors qu'il raconta son histoire.

C'était un déserteur des lanciers polonais. S'étant échappé d'un camp de prisonniers allemands en Russie, il avait profité de sa connaissance de l'allemand pour se glisser dans les rangs d'un détachement allemand qui partait pour la frontière française. Une fois là, il s'était arrangé pour se faire prendre, non sans avoir été horriblement blessé. Il tendit le petit paquet au docteur Rentner en disant :

— Mon bon ami, vous avez sauvé ma vie et une part de ce que je possède vous revient. Cette collection de pierres précieuses m'appartient. Je ne les ai pas volées. Je les ai arrachées à des voleurs qui les avaient dérobées dans un château en Russie. Avant que j'aie pu les rendre à leur véritable propriétaire (et je ne désirais rien tant que cela), je vis les uhlans attaquer le château. Dans le combat qui eut lieu pendant que nous battions en retraite, le dernier descendant de la famille fut tué.

— J'ai, par conséquent, conclut Gan Lanckewiscz autant de droit sur ces bijoux que l'Etat russe qui n'existe plus.

Ces joyaux, de l'avis du Dr Rentner, ne pouvaient être estimés à moins de cent millions de dollars. Des pierres précieuses : rubis, émeraudes, diamants. Les plus beau échantillons qu'on put voir. Si l'histoire de Gan Lanckewiscz était exacte — et le Dr Rentner n'avait pas la moindre raison d'en douter — les joyaux étaient à lui et personne d'autre, militaire ou civil, n'avait le droit de les lui disputer. Ainsi pensa le Dr Rentner qui décida de ne rien dire à ses supérieurs ni d'en référer à l'autorité civile.

Les prisonniers de guerre, décida-t-il, ne peuvent être privés de leurs biens personnels. Gan Lanckewiscz (et c'était un gentleman, cela se voyait à son langage et à ses manières) formula alors une proposition étonnante :

— Je n'espère pas retourner en Pologne avec ce trésor, dit-il, ni me réfugier avec en Amérique. J'ai un frère qui vit aux Etats-Unis et j'ai fait un plan pour le lui envoyer afin qu'il me le garde jusqu'à ce que cette misérable guerre ait pris fin. J'ai aussi un ami de confiance qui est marin sur un navire marchand qui fait le trajet régulier entre Gênes et La Nouvelle-Orléans. Je désire partager ces joyaux entre les trois hommes qui m'ont sauvé la vie, je veux dire, vous, le capitaine Vidal et le lieutenant Greig. Je m'arrangerai pour que vous puissiez avoir, tous trois, votre part, si je puis les faire parvenir en Amérique.

Voici mon plan : ils peuvent être transportés en toute sûreté par mon ami, le marin, qui peut les faire passer clandestinement en

Amérique. Ni vous, ni le capitaine Vidal, ni le lieutenant Greig, ne pourriez le faire sans risquer de graves ennuis.

— Je désire que vous, major Rentner, vous chargiez d'apporter ces joyaux à mon ami à Gênes. Vous vous informerez du moment où part son bateau, le steamer « Corsicana ». Vous vous présenterez au capitaine Michael Stolikai. Aucune question ne vous sera posée. Vous lui remettrez ce paquet et vous lui direz que moi, Gan Lanckewiscz, désire qu'il le remette à mon frère. Il le fera pour moi.

« Je connais l'adresse de mon frère, mais je ne puis pas vous la donner, parce que Halz Lanckewiscz est sous le coup d'une poursuite capitale en Pologne pour un crime politique. J'ai confiance en vous, mais, lorsqu'un secret est connu par plusieurs personnes, ce n'est plus un secret.

« Et, maintenant, continua Lanckewiscz — et vous pouvez facilement comprendre, messieurs, avec quel étonnement et quelle incrédulité le Dr Rentner accueillit d'abord cette extraordinaire proposition — maintenant, mon idée est de faire quatre parts de ces pierres, une pour moi et une pour chacun de vous trois. Cela s'exécutera de la façon suivante : une lettre à mon frère qui lui sera remise par Michael Stolikai, lui expliquant qu'il doit garder ce trésor jusqu'à ce que l'un de vous trois lui présente certaine note que je vous donnerai. Sur cette note, se trouvent toutes mes instructions écrites en polonais (la seule langue qu'il parle) sur ce qu'il doit en faire.

« Je vais déchirer cette note en trois morceaux, sur chacun desquels est écrite une partie de l'adresse de mon frère. La quatrième reste mon secret. J'ai confiance en chacun de vous mais je veux arranger les choses de telle sorte que ce soit seulement par l'accord entre vous trois et par mon propre concours en fournissant la quatrième partie de l'adresse, que la résidence de mon frère puisse être connue. »

Le Dr Rentner accepta les termes de cet étrange arrangement. Gan Lanckewiscz fit tout le nécessaire. Il écrivit la lettre à Michael Stolikai, la lettre à son frère, ainsi que la note sur papier marbré qu'il déchira en trois morceaux portant chacun des lettres et des chiffres à l'encre rouge. Il remit un de ces morceaux à chacun des trois hommes : Le Dr Rentner, le capitaine Vidal et le lieutenant Greig.

Le Dr Rentner alla à Marseille puis, à Gênes où il trouva Michael Stolikai à qui il remit le paquet et les lettres. De retour, il ne retrouva plus Gan Lanckewiscz qui était parti pour un camp de prisonniers. Les trois hommes, suivant l'engagement qu'ils avaient pris, placèrent, chacun en lieu sûr, chacun des fragments de la note qui leur appartenait. Aucun d'eux ne connaissait les lettres et les chiffres des autres.

Ils ne devaient jamais plus revoir Gan Lanckewiscz.

. . . . . .

Le Dr Springer fit une pause, jeta un coup d'œil sur Barksdale,

puis sur l'inspecteur Graham. Il lut l'incrédulité dans le regard de ce dernier.

— L'histoire paraît fantastique, mais elle est certainement vraie, Et je ne sais qu'elle est vraie parce que, aussi sûr que nous sommes ici présents, le docteur a été étranglé par quelqu'un qui veut savoir où se trouve Gan Lanckewiscz et s'emparer du trésor.

Barksdale respira profondément. L'inspecteur Graham se pencha sur sa chaise, choisit un cigare dans un étui et le serra fortement entre ses dents.

Une histoire incroyable, se disait Barksdale, mais pas plus que l'étrange comportement de ce criminel qui, deux fois dans la même nuit, s'était conduit avec la froide furie d'un possédé. Pas plus que la mort bizarre du Dr Rentner par strangulation.

. . . . . .

— Gan Lanckewiscz, continua le Dr Springer, disparut de l'existence de ces trois hommes comme s'il était mort. Tous trois se tinrent étroitement en rapports pendant de nombreuses années, mais, à la fin, les relations, après s'être espacées, finirent par cesser. Je suis certain que le docteur Rentner, depuis longtemps, ne pensait plus à la chose, quand il se produisit un fait nouveau qui remit tout en question.

« Ce fut l'irruption dans sa vie, d'une façon étrange, d'une lettre écrite en allemand de la main de Gan Lanckewiscz, qui avait été mise à la poste dans une petite ville de Pologne à une adresse qui, il y a longtemps, avait été celle du Dr Rentner. Comment cette lettre ayant voyagé à travers l'Allemagne, les Etats-Unis, étant parvenue en Pologne puis, encore aux Etats-Unis, arriva enfin à sa destination, je ne saurais le dire, mais elle finit par arriver.

Elle arriva en novembre et son contenu bouleversa la maison autant que si un fou y avait fait irruption. Et j'ai bien l'impression qu'actuellement, un fou hante cette maison, un fou capable de tuer pour de l'argent. »

. . . . . .

La voix du Dr Springer, dont le timbre aigu qui lui était particulier s'était singulièrement élevé pendant son récit mourut dans un souffle imperceptible, tandis que ses mains se portaient machinalement à sa gorge, si cruellement meurtrie par l'horrible instrument de mort. Dans le silence qui suivit, Barksdale perçut un bruit monotone et puissant, mais en même temps sourd et lointain.

Il connaissait bien ce bruit. Il l'avait entendu souvent à Mahannock : c'était la rumeur des gigantesques vagues battant la falaise et qui semblait maintenant devenir menaçantes. Elle lui paraissait plus forte, plus furieuse et les vagues couvertes d'écume devaient monter plus haut sur la noire muraille de rocher pour retomber avec plus de violence dans la mer incessamment agitée.

Le vent s'était levé depuis huit heures. Il battait violemment les hauts murs de Mahannock, laissant, dans l'esprit de Barksdale, une impression sinistre.

CHAPITRE IX

— Et cette lettre de Pologne? demanda Graham, que contenait-elle?

Barksdale regarda vivement l'inspecteur. Il fut surpris de voir, à l'expression de son visage, que l'incrédulité avait fait place à l'acceptation de la réalité des faits.

— Cette lettre de Lanckewiscz faisait savoir que Gan Lanckewiscz lui-même avait été mis à mort, pour crime d'Etat, le 10 juillet 1926, dit le Dr Springer.

— Comment cela? s'écria Graham.

— Elle avait été écrite par lui précisa le docteur. Il expliquait que la sentence de mort serait mise à exécution dix jours plus tard.

— Et cette lettre a mis six ans à arriver? Et le Polonais était mort depuis six ans.

— Exactement, dit le Dr Springer. On peut trouver l'annonce de sa mort dans n'importe quelle collection de journaux de l'époque. Le Dr Rentner l'avait vérifiée.

— Et la lettre contenait la partie manquante de l'adresse? demanda Barksdale.

— Oui, dit le docteur, mais je ne la connais pas. Le Dr Rentner me dit qu'il en avait pris note et puis, l'avait brûlé. Personne, dans la maison, ne savait ce qui s'y trouvait, excepté le Dr Rentner qui n'est plus là pour nous le dire. Et je me dis qu'il a été tué de la main de cet homme qui a volé le reste de la note et l'a forcé à donner la quatrième partie de l'adresse.

— Le Dr Rentner avait gardé cette lettre? demanda Barksdale.

— Quand il me la montra, dit le docteur, il la prit d'entre les pages de son agenda, là où il avait mis l'original de la note que Gan Lanckewiscz lui avait donnée. Il y a aussi une reproduction de cette note dans l'agenda. Il l'a dessinée en France. Je pense que l'histoire des pierres précieuses de Gan Lanckewiscz et tout ce que je vous ai raconté et qu'il m'a raconté, pourrait être retrouvé dans l'agenda.

L'inspecteur Graham atteignit une petite table près de sa chaise. Elle supportait quelques livres, un paquet de cartes, un bout de corde et quelques autres objets. Il prit un petit cahier relié — l'agenda du Dr Rentner. Il l'ouvrit et le passa à Barksdale.

Le jeune détective parcourut rapidement les pages. Il trouva rapidement le dessin dont avaient parlé le Dr Springer et Frances

Colby. Il représentait ce qui paraissait être le milieu de la note que Lanckewiscz avait divisé en trois parts. En bas, se trouvait le nombre 9 précédé de la lettre T.

A diverses dates, en 1928, Barksdale trouva diverses notes relatives à Gan Lanckewiscz. Il trouva également des allusions à Greig, à Vidal, au voyage du défunt à Gênes.

— Tout cela est incroyable, dit Graham et pourtant peut-être vrai. Chacun des trois hommes peut récupérer les pierres précieuses, s'il est assez habile pour rassembler les trois morceaux de papier et le nom, ou s'il retrouve l'adresse du frère de Gan.

— Oui, dit le Dr Springer. A condition aussi qu'il soit assez subtil pour deviner ce que signifie T 9.

Barksdale dit posément :

— L'homme qui a tué le Dr Rentner l'a forcé à ouvrir son coffre. Il n'a pas pris la lettre de Gan Lanckewiscz, car la voici.

Il passa une enveloppe jaunie à Graham et continua :

— Le meurtrier a pris la note originale. Il doit avoir vu aussi la lettre et l'aura laissée comme inutile parce que le Dr Rentner avait enlevé ce qui concernait l'adresse que Lanckewiscz avait promis de compléter quand il reviendrait aux Etats-Unis après la guerre.

Graham passa la lettre au Dr Springer.

— Vous savez l'allemand? demanda-t-il.

Sur sa réponse affirmative :

— Alors, traduisez-moi la lettre.

Le Dr Springer déplia la lettre et commença :

« Mon cher docteur,

« Le 10 juillet prochain (la date de la lettre est le 1er juillet), je vais être exécuté pour crime de conspiration. Je vous envoie le nom de l'Etat du...

Le Dr Springer s'arrêta pour montrer à ses deux interlocuteurs l'endroit où les ciseaux avaient coupé le nom. Il continua.

« ...Qui est la clef nécessaire pour compléter l'adresse que j'avais donné à mes trois bons amis. La malchance m'a poursuivi jusqu'au bout. J'ai écrit à mon frère pour lui faire part de mon malheur et lui expliquer que je ne serais pas là quand mes trois bons amis se rencontreront pour partager les pierres. Mille amitiés.

Gan Lanckwiscz ».

L'inspecteur Graham ne put s'empêcher de faire observer :

— Même alors, il n'a pas donné au Dr Rentner l'adresse complète. C'était un homme qui avait le goût incarné du mystère.

— Le Dr Rentner, continua le Dr Springer, se remit en rapports avec Vidal et Greig. Il trouva facilement l'adresse de Vidal, mais Greig fut plus difficile à découvrir. Un avis inséré dans les jour-

naux les plus répandus des Etats-Unis et dans diverses revues scientifiques et médicales (car le Dr Rentner ignorait si Greig s'était tourné vers la médecine ou la chimie) finit par amener une réponse. Karl Greig télégraphia le 8 décembre qu'il se mettait immédiatement en route.

Mais on l'attendit en vain. Vidal, lui, arriva tout de suite. Greig n'avait pas donné dans son télégramme son adresse aux Etats-Unis, de sorte que toute enquête était impossible. Tous deux — Rentner et Vidal — attendirent pendant des semaines jusqu'au moment où ils trouvèrent la photographie de Greig dans un journal. Sur le portrait, Greig avait toute la barbe qu'il ne portait pas auparavant — mais il était reconnaissable et le nom suffisait à l'identifier.

Le Dr Rentner alla tout de suite à Richmond et l'amena ici.

— Et Greig ne se rappelle rien du tout au sujet de la partie de la note qui lui avait été remise? demanda Barksdale.

— Il ne se rappelle rien, dit le Dr Springer ou il prétend ne rien se rappeler. Il dit qu'il ne se souvient même pas avoir connu Vidal ni le Dr Rentner. Après tout, vous l'avez vu et vous pouvez vous rendre compte de son état.

— Oui, dit l'inspecteur Graham, il est clair que, à moins que Greig se rappelle ou consente à dire où se trouve le morceau de la note qu'il détient, personne ne pourra découvrir le frère de Gan Lanckewiscz, ni réclamer les pierres précieuses ou ce qui en reste après tant d'années.

— Et le Dr Vidal? demanda Barksdale, a-t-il donné connaissance au Dr Rentner des lettres chiffres et des dessins qui se trouvaient sur le fragment de la note en sa possession?

— Non, je ne crois pas, dit le Dr Springer. En tout cas, pas jusqu'à hier. Vidal parait penser qu'il est inutile de rien révéler jusqu'à ce que Greig ait recouvré la mémoire. Vidal et le Dr Rentner se sont souvent disputés à ce sujet.

Barksdale se dressa soudain, frappant de son poing droit la paume de sa main gauche.

— Et voilà, s'écria-t-il, où notre ami, le petit homme au nez de travers, entre en scène. Greig se l'est rappelé et a retrouvé son nom. Nous tenons un fil conducteur, docteur Springer! Qu'est-ce que ce Murff est venu vous proposer?

— Il ne s'est pas beaucoup avancé avec moi, dit le Dr Springer. Il est venu probablement parce qu'il savait que j'étais médecin et que je fréquentais Mahannock. Il m'offrit de me vendre une chose de grande valeur, sans me dire de quoi il s'agisait. Il avait fait de même avec le Dr Rentner et, probablement, avec Vidal et Greig. Si l'un de ceux-ci est entré en rapports avec lui, je n'en sais rien. Murff, semblait vouloir me tâter pour savoir s'il pourrait m'entraîner dans une affaire louche. Je refusai et le mit vivement à la porte quand il eut essayé de me persuader de lui fournir de la morphine. Je ne l'ai plus revu. Je regrette de ne pas avoir avisé la police.

— Bon, dit Graham, nous récupérerons facilement ce person-

nage. Sachant qu'il s'adonne à la morphine, il n'y a qu'à surveiller certaines officines. Il se fera bientôt pincer.

A ce moment, une auto s'arrêta devant la maison. Graham se leva : « Le coroner! souffla-t-il. Il ouvrit la porte à un petit homme à lunettes qui commença par se plaindre d'avoir été dérangé de sa partie de bézigue. Graham l'introduisit dans le studio. La porte se referma sur eux.

— Je crois, dit Barksdale, que vous êtes l'exécuteur testamentaire du Dr Rentner.

— Oui, cela a été décidé, il y a plusieurs années, dit le Dr Springer. Aux termes du testament, tout doit être vendu et le produit de la vente reviendra à Miss Colby.

— J'aimerais mieux que vous restiez ici cette nuit, Dr Springer, dit Barksdale. Je voudrais aller en ville voir Frances. Je crois qu'il vaudrait mieux prévenir tout de suite, les Pompes Funèbres. Voulez-vous rester?

— Oui, si vous le désirez, répondit le docteur.

— Sans doute. Je suppose que vous avez un revolver?

— Non, pas sur moi dit le docteur. Il y en avait un dans le roadster, mais...

— Je pense que vous devriez en avoir un, dit le détective. Vous devez rester armé tant que cette affaire ne sera pas éclaircie. Si nous sommes dans le vrai en supposant que le meurtre et votre agression font partie d'un plan général prémédité, alors le meurtrier reviendra à la charge, il essaiera encore de tuer. Il peut croire que vous avez des informations qui peuvent lui être utiles.

Le Dr Springer parut réfléchir. Il finit par dire : « Je crois que vous avez raison. »

Ses doigts, d'une façon inconsciente, se portèrent à sa gorge, y restèrent un moment comme s'il sentait encore la corde serrée autour de son cou.

La porte du studio s'ouvrit. Graham et le coroner sortirent. Meeks et le policeman en uniforme furent appelés dans le salon et le coroner se mit à leur poser des questions à tour de rôle. Il hochait la tête à chaque réponse.

Il dit ensuite :

— J'attendrai jusqu'à demain pour l'enquête officielle. Inspecteur, rassemblez-moi tous les témoins pour dix heures.

Il mit son chapeau et se leva pour partir. Au moment où il allait franchir la porte, il s'arrêta pour dire :

— Certainement, le Dr Rentner est mort par strangulation. Certainement, il n'y a pas eu suicide. Bonne nuit, messieurs!

Après son départ, Graham dit :

— Il a vu plus de mille cadavres, je parie. Docteur Springer, donnez des calmants à Meeks jusqu'à ce que je puisse le mettre entre les mains des médecins de la prison. Je rentre en ville. Branne, vous resterez ici jusqu'à six heures où on vous relèvera. Mettez votre chaise devant le studio et restez-là. Veillez à ce que toutes les autres portes soient fermées.

Le policeman salua militairement : « Oui, monsieur. »

Le Dr Springer trouva une trousse médicale dans la maison et administra une potion opiacée à Meeks.

Une auto de la police arriva à ce moment et les hommes, qui avaient été envoyés pour examiner les traces laissées par le roadster sur la route ainsi que les empreintes de pas, entrèrent dans la maison.

Ils rapportaient les photographies de deux empreintes de pas. Barksdale compara les plus petites aux souliers du Dr Springer. Elles concordaient parfaitement. Graham considéra l'autre : les empreintes étaient d'une dimension inusitée.

— Personne, dans la maison, n'a une pareille pointure, grommela-t-il.

Barksdale examina les empreintes.

— Etes-vous sûr demanda-t-il qu'on ne l'ait pas faite un peu trop large?

Graham répliqua avec un peu d'irritation.

— La petite empreinte concorde avec les souliers du docteur, n'est-ce pas? Pourquoi voulez-vous qu'un homme porte des souliers trop larges pour lui? Et je n'ai pas vu de boue sur les souliers de personne, cette nuit. Et vous?

Barksdale fit signe que non et Graham saisit Meeks par le bras.

— Voilà l'oiseau que nous mettrons sur la sellette, cette nuit, dit-il. Juste pour voir s'il n'a pas oublié quelque chose. Juste pour voir s'il n'a pas quelque alibi fantastique, comme les autres.

Il se tourna vers Barksdale :

— Dave, dit-il, je vous donne carte blanche. Toutes ces pièces à conviction qui se trouvent sur la table sont à votre disposition et à celle de votre patron, Jacob Morris, jusqu'à demain après-midi. Votre agence peut mettre son personnel aux trousses de Greig et de Vidal. Tirez cette affaire au clair, vous en aurez la gloire; moi, je ne suis qu'un flic, voyez-vous.

— Au diable la gloire, répondit Barksdale. Cette affaire me touche personnellement. Je vais emporter tous les documents à l'agence et je passerai la nuit dessus. Quand vous aurez les photos de ces empreintes, envoyez-les-moi. Je désire les voir.

— Entendu, Dave, dit Graham. Vidal et Greig doivent se présenter au quartier-général, demain matin à huit heures. Mettez-les en filature aussitôt que possible. Il faut que, jusqu'à nouvel ordre, ils soient en surveillance nuit et jour.

Les hommes de Graham entraînèrent, hors de la pièce, Meeks qui commençait à gémir de détresse. Le policeman de garde verrouilla la porte du studio donnant sur l'extérieur et s'installa devant. Graham prit Barksdale à part pour lui dire :

— Vous n'avez donné aucun renseignement à Breck Huddeston excepté sur ce troisième cavalier noir trouvé sur l'échiquier. Vous m'avez dit, ensuite, que cet indice ne valait rien mais vous avez demandé qu'on cherche les empreintes qui peuvent s'y trouver. Pourquoi croyez-vous que cela n'a pas d'importance?

— Parce que je me suis rappelé, dit Barksdale que le Dr Rentner jouait toujours avec une pièce supplémentaire à la main. Je pense qu'il s'occupait à résoudre le problème, cette nuit, quand le meurtrier est survenu. En se levant, il a placé cette pièce sur l'échiquier sans y penser, simple mouvement machinal. Il n'est pas revenu à cette table jusqu'au moment où il y a été porté par l'homme qui venait de le tuer.

Graham acquiesça :

— Je vois, dit-il brusquement. Bon. St vous avez besoin d'aide, appelez-moi. Je vais prendre quelque chose dans la presse de ce matin à propos de cette affaire. Je le sens venir!

CHAPITRE X

Meeks, sa frêle personne tremblante de peur sous l'empire de sa phobie, avait été mené en ville dans l'auto de l'inspecteur Cadillac à l'allure de cinquante mille à l'heure. Le Dr Springer, après s'être pansé le cou à l'aide de quelques médicaments trouvés dans le petit dispensaire de Mahannock, s'était retiré dans une chambre au premier étage. L'agent Brannon, puissant et bénévole, tel une statue de Bouddha, restait en faction devant la porte du studio.

David Barksdale sortit, monta dans son auto, mit le moteur en marche, enfila l'allée et prit la direction de Skull Cliff.

Le ciel était couvert. Comme la pluie pouvait tomber avant le lendemain matin, Barksdale voulait examiner, par lui-même, les diverses traces sur le chemin et dans les buissons avant qu'elles n'aient été effacées.

Tandis qu'il avançait dans les ténèbres où ses phares creusaient devant lui un tunnel de lumière, son esprit restait sous l'obsession des horribles événements de cette nuit. Jamais encore, aucune affaire ne lui avait fait pareille impression. Il se rendait compte qu'il se trouvait en face du problème le plus épineux qui soit, qu'il lui fallait absolument étouffer l'angoisse qui l'étreignait à la pensée de ce que souffrait Frances Colby et faire appel à la froide intelligence qu'il déployait ordinairement dans ses investigations.

Barksdale serrait les dents. Ses mains se crispaient sur le volant. Vidal avait tort, au moins dans ce cas. Barksdale ressentait un furieux désir de venger la mort de celui que Frances Colby avait aimé comme un père.

Il se rendait compte que son adversaire, dans ce sinistre jeu, avait une arme merveilleuse, un esprit aiguisé comme une épée et

toute la pénétration extraordinaire d'un fou calculateur. Qui était-il? Quelle personnalité se cachait dans l'ombre? Qui s'était ainsi déguisé de façon mélodramatique pour frapper, deux fois en trente minutes, avec ce sauvage instrument de mort? Quel démon cachait ce manteau noir?

Vidal? Son air arrogant pouvait suggérer l'idée d'un homme sans scrupules. Fallait-il supposer qu'il pouvait être l'auteur de l'horrible attentat qui avait coûté la vie au Dr Rentner?

Greig? Derrière sa façade d'incapacité douloureuse, était-il homme à cacher de si tortueux desseins? Greig et Vidal avaient le même motif. Lequel des deux avait décidé de tuer par cupidité?

Meeks? Le butler simulait-il sa phobie — cette peur de s'éloigner de son gîte? — Peut-être en savait-il plus long qu'il ne le disait, au sujet de ce singulier morceau de papier et cette lettre de Gan Lanckewiscz.

Barksdale ralentit en approchant du grand arbre qui marquait l'endroit où le meurtrier s'était caché pour attendre le Dr Springer. Le détective obliqua à droite et dirigea le feu de ses phares vers le remblai de la route. L'auto avançait doucement en deuxième vitesse. Les yeux de Barksdale cherchaient les traces.

Quand il les eut trouvées, il s'arrêta et sauta à terre. Des caissons de la voiture, il retira une lampe électrique de poche et un paquet qui contenait l'agenda du défunt, le livre des problèmes d'échecs, les deux morceaux de corde et d'autres objets. Il plaça ce paquet dans la poche de son manteau.

Il se mit à genoux et pressa le bouton de sa lampe électrique. C'était là, il s'en rendit compte que l'homme au manteau noir s'était dirigé vers le petit roadster pour repartir.

Il continua, courbé, à avancer vers le sud, sur le bord du chemin et s'arrêta encore. Il décrivit un cercle avec sa lampe et, dans ce cercle, il vit nettement deux séries d'empreintes de pas : l'une, de deux grandes chaussures, l'autre, de deux petites.

Il trouva aussi, pêle-mêle, d'autres empreintes, celles des hommes de police chargés de l'enquête, qui avaient pris garde de ne pas marcher sur les premières. Il était facile de repérer l'endroit où le Dr Springer s'était arrêté pour relever le capot de sa voiture. On voyait aussi très bien l'endroit d'où l'autre homme, dissimulé dans l'ombre, s'était avancé, brandissant son revolver.

Barksdale se redressa et regarda le ciel. Une ombre épaisse, près de lui, révélait la présence d'un chêne gigantesque. Ses branches vibraient doucement au souffle du vent de mer laissant pendre des paquets de mousse qui se balançaient avec un mouvement sinistre. Un frisson parcourut Barksdale. Il éprouva une sorte de perverse admiration pour l'homme qui avait su choisir un tel endroit pour consommer son crime, pour l'homme dont l'imagination avait fixé là l'acte initial d'un horrible drame dont personne autre que lui n'aurait pu imaginer le début, ni prédire le dénouement.

Barksdale se baissa de nouveau et put suivre l'empreinte des pas du Dr Springer sur le bord de la route. Ils se succédaient régu-

lièrement sur la pente. Il put les suivre dans le marais et parvint enfin à l'endroit où se trouvaient les traces de la brève et violente rencontre. On voyait nettement la marque laissée dans la boue par le corps étendu du Dr Springer, ainsi que la trace des pas du meurtrier s'en retournant, traces faciles à identifier à raison de la dimension inusitée — peut-être volontairement — de ses chaussures.

Barksdale les suivit jusqu'à la route puis, rebroussa chemin jusqu'à l'endroit où le Dr Springer était tombé. Là, il examina les traces correspondant à la pointure de ce dernier. Elles montraient, avec évidence, que le docteur avait erré de-ci de-là, comme quelqu'un qui avait perdu le contrôle de lui-même. On voyait qu'à certains moments, il avait dû s'évanouir, puis qu'il s'était relevé et dirigé à tâtons vers le West Road.

Le détective rejoignit sa voiture. Tandis qu'il se glissait sur le siège, il repassait, dans son esprit, tout ce qui lui restait à faire. Il voulait voir Frances afin de prendre les dispositions pour les funérailles. Il lui fallut passer aussi au grand quartier de la police pour vérifier les empreintes prises dans le studio. Il lui tardait de procéder à la vérification des alibis de Greig et de Vidal. Enfin, il voulait essayer avec un roadster Ford du modèle A de voir combien yards il pourrait encore parcourir sur le chemin après que le carburateur aurait été truqué.

Finalement, il décida de revenir en ville par Mahannock. Il gagnerait du temps pour aller jusqu'à l'appartement de Katherine Hardy en passant par West Road.

Comme il faisait virer sa voiture dans la direction de Mahannock, il lui vint soudain à l'esprit l'idée que si, Vidal, Meeks ou Greig étaient les auteurs du meurtre, il fallait qu'ils eussent abandonné le roadster du docteur à un demi-mille de la maison. Autrement, aucun des trois n'aurait eu le temps d'y revenir.

Une seule lumière brillait dans la maison au moment où sa voiture atteignit le bois de pins pour descendre du sommet de Skull Cliff. La voiture prit la pente au nord de la maison et enfila l'allée pour s'arrêter devant le studio.

L'homme au manteau noir était tapi sur le sommet de Skull Cliff au moment où la voiture de Barksdale traversait cet endroit dont la configuration bizarre rappelait les orbites vides d'un crâne.

A une cinquantaine de pieds de là, se trouvait le grand rocher au pied duquel il avait retiré le manteau, le chapeau et les souliers pour jouer la troisième scène de l'horrible drame qu'il avait conçu.

L'homme au manteau noir sourit lorsque la voiture du détective passa au-dessous de lui, il ricana en le voyant contourner l'endroit où il se tenait et atteindre l'allée conduisant à la maison.

Et il eut un rire de triomphe, tandis qu'il tirait par les bras le corps de l'homme mort qui gisait à côté de lui.

Il poussa le corps droit devant lui jusqu'à ce qu'il effleura le bord de la falaise. Il le balança sinistrement, de côté et d'autre, tandis que grondait le vent passant sur la mer en tumulte. Au-dessous de

lui, se trouvait la vaste étendue d'eau sombre que couronnaient les vagues bondissantes venant se briser au pied de la noire muraille de Skull Cliff.

L'homme sourit puis, éclata de rire en jetant un coup d'œil sur le bord du chemin où des piquets de fer étaient plantés de distance en distance par mesure de précaution contre l'imprudence des automobilistes. Ce rire ressemblait à une succession d'horribles syllabes échappées de l'âme d'un être démoniaque.

Le vent agitait le manteau noir qui enveloppait en même temps de ses plis la victime et le meurtrier.

Le cadavre tomba en avant et le rire démoniaque de l'homme au manteau noir, retentit jusqu'au moment où il se perdit dans le tumulte du vent.

Le corps lancé dans le vide, du haut de la falaise, heurta violemment les piquets de fer, glissa sans bruit pour s'abîmer ensuite silencieusement dans les eaux bouillonnantes de l'inébranlable mur de Skull Cliff.

L'homme attendit un moment, plongeant encore son regard dans le gouffre. Puis, soudain, il se dirigea vers le rocher, après avoir rejeté le manteau de dessus ses épaules.

. . . . . .

Barksdale frappa à la grande porte de Mahannock sans obtenir de réponse. Ce fut seulement quand il fut arrivé devant la porte vitrée du studio et eut secoué le loquet qu'il vit une ombre se mouvoir à l'intérieur et que la face de Brannon apparut dans l'encadrement de la porte.

Barksdale jeta un rapide tout d'œil sur le policeman et dit :

— Vous vous êtes endormi, je vous signalerai.

D'un geste impatient, il coupa court aux dénégations volubiles de l'intéressé. Barksdale contempla, un moment, le sanctuaire de l'ami qu'il avait perdu, puis, d'un pas nerveux, il traversa la pièce et gagna le vestibule. Le téléphone se trouvait sur une petite table au bas de l'escalier. Il décrocha le récepteur et appela un numéro. La voix de Katherine Hardy lui répondit.

— Katherine, dit-il, prévenez Fran que je vais arriver à l'instant. Ici, Dave.

— Frances? répondit-on. Pourquoi? Elle n'est pas ici, Dave.

— Elle n'est pas là! s'écria Barksdale.

Il eut l'impression d'une douche glacée sur la tête. Il dut s'appuyer sur la table.

— Alors où est-elle? Vous ne l'avez pas vue? Vous ne savez pas ce qu'elle a fait? Elle est partie d'ici à six heures avec Breck Huddeston. Téléphonez au bureau de Breck, Katherine. Trouvez-le de suite. Téléphonez au quartier général de la police.

— Mais, Dave, au nom du ciel, qu'est-il arrivé, demanda la voix de la jeune fille à l'autre bout de la ligne.

Comme Barksdale, les membres paralysés par l'émotion, l'esprit accablé par l'appréhension de quelque désastre irréparable, com-

mençait à répondre, un cri perçant parti de l'intérieur de la maison l'arrêta net, le glaçant de terreur.

C'était une lamentation suraiguë, désespérée, monotone. Le cri s'arrêta tout à coup laissant régner le silence coupé seulement par le bruit des vagues au-dessous de Skuff Cliff... Mais, tandis que Barksdale restait immobile de stupeur, un second cri retentit dans la maison. Il s'éleva aussi haut pour retomber puis, reprendre encore résonnant d'une manière quasi-surnaturelle comme un présage de mort.

Barqsdale entendit dans le lointain la voix de Katherine qui demandait :

— Dave! Mais qu'y a-t-il?

— Restez, restez à l'écoute, dit-il d'une voix sourde.

Il posa le récepteur et se leva. On entendait des pas piétiner en haut de l'escalier, des portes s'ouvrir et se fermer. Il regarda. En haut, sur le palier, il aperçut le Dr Springer enveloppé d'une robe de chambre que Barksdale reconnut pour appartenir à la garderobe du Dr Rentner. Derrière la figure angoissée du docteur, apparaissaient Greig et Vidal à demi-vêtus.

— David, cria le docteur. Qu'y a-t-il?

— Je ne sais pas. Il appela : Brannon! Brannon!

— Quelle figure vous avez! dit le Dr Springer.

Barksdale sursauta puis se rendit compte qu'il devait être mortellement pâle. Frances n'était pas arrivé en ville. Que lui était-il arrivé? Et pourquoi ce cri inhumain dans la maison?

— Qu'est-ce que c'est? cria Vidal du fond de l'escalier. J'ai entendu quelqu'un dans l'escalier, il y a quelques minutes. Nous ferions mieux de chercher en haut.

Barksdale sentait son pouls battre à coups précipités. Ses oreilles bourdonnaient. Il dit rapidement à Vidal :

— Rergardez donc par là. Puis, s'adressant au Dr Springer :

— Venez avec moi, Dr Springer. Il me semble que ce cri vient du studio.

Une porte s'ouvrit se ferma avec fracas. Barksdale vit alors le policeman Brannon qui accourait, venant du studio. Sa figure avait perdu son aspect florissant. Il était pâle et ses traits étaient décomposés.

— Cet imbécile, il est ici, s'écria-t-il. Il est là comme un idiot, il hurle.

Barksdale repoussa le policeman et bondit jusqu'à la porte du studio et l'ouvrit, son revolver à la main. Le cri retentit de nouveau aigu et terrifiant.

Dans le studio, se trouvait Meeks. Sa face était livide et sa bouche tordue de terreur. Il avait la figure couverte de sang et de terre, ses vêtements étaient souillés de boue et de vase du haut en bas. Il s'effondra contre le mur les bras ballants.

Barksdale hurla :

— Cessez donc! Cessez cette clameur infernale!

Meeks leva les yeux et montra le divan où le coroner avait étendu le corps du Dr Rentner.

— Il l'a enlevé! s'écria Meeks. Quelqu'un a enlevé le corps.

Barksdale resta muet de stupeur. La découverte de la disparition du corps du Dr Rentner ajoutait une nouvelle note d'horreur à la terrifiante inquiétude dans laquelle il se débattait depuis qu'il savait que Frances n'était pas arrivée à destination. Tout d'un coup, il se jeta sur Meeks son revolver levé comme s'il allait le décharger sur lui.

— Comment êtes-vous revenu ici? Qui a enlevé le corps? cria-t-il.

— Je... je suis parti. Je suis venu ici, la porte était ouverte.

— Qui a enlevé le corps? répéta brutalement Barksdale.

Le butler se baissa pour éviter le coup de poing qu'il sentait imminent.

— Je vous dis que je ne sais pas.

Vidal arriva.

— Il n'y a personne en haut, Barksdale.

Barksdale laissa tomber son poing. La tête du butler vacilla, son corps glissa le long du mur et s'affaissa sur le plancher. Il resta là, secoué de sanglots et tendit la main vers le divan.

— Ils ont jeté le corps dans la mer, j'ai vu là...

Barksdale tourna les yeux vers le divan, tandis qu'il se répétait sans relâche. « Quelque chose est arrivé à Frances. Quelque chose lui est arrivé. »

Sur le divan se trouvait, en évidence, un morceau de papier portant quelques lignes en lettres d'imprimerie. Il lut rapidement :

« Peut-être la marée retournera-t-elle le corps, peut-être pas. Ceci est un avis à ceux qui se mêlent de mes affaires et une preuve de mon pouvoir. Que ceux qui prétendent m'entraver dans mes desseins prennent garde, eux aussi, de ne pas finir dans la mer au pied de Skull Cliff. Si certains croient que j'ai fait une grosse faute en manquant d'achever le Dr Springer, qu'ils prennent garde que cette faute ne soit bientôt rectifiée et qu'un drame bien plus terrible ne se prépare.

L'homme au manteau noir. »

Barksdale passa le papier au Dr Springer et se tourna furieusement vers Meeks qui essayait de se relever en s'appuyant contre le mur.

— Pourquoi êtes-vous revenu ici, comment vous êtes-vous échappé?

— Je leur ai dit que je ne voulais pas aller en prison, s'écria Meeks. J'ai sauté de la voiture. Ils m'ont tiré dessus, mais je suis revenu. Je deviendrai fou si l'on me fait partir encore. C'est ma maison ici. Ici, je suis en sûreté.

Le Dr Springer, le cou enveloppé de gaze qui exhalait une odeur pharmaceutique, dit tranquillement :

— Je ne lui ai pas donné une dose d'opium suffisante.

Tandis que Vidal et Greig prenaient connaissance de la note, Barksdale, la tête en proie au vertige, sortit pour retourner au télé-

phone. Au moment où il allait appeler, il perçut un bourdonnement dans l'appareil. Il se saisit fièvreusement du récepteur.

— Oui, allo.

— Dave. Ici, l'inspecteur Graham. Du grand quartier. Nous avons perdu Meeks à un demi-mille de Mahannock. S'il revient, tenez-le sous bonne garde. Il a sauté de la voiture qui marchait à une allure de cinquante mille au moins. J'ai tiré deux fois sur lui, mais il s'est enfui dans le marais.

— Meeks est ici cria Barksdale, précipitamment. Et le corps du Dr Rentner a été enlevé. Frances n'est pas arrivée chez Katherine Hardy. Voulez-vous venir le plus vite possible? Et laissez-moi la ligne pour que je puisse téléphoner chez Katherine.

Graham commença une réplique. Mais Barksdale coupa la communication et raccrochant le récepteur téléphona d'un ton furieux.

— Vite, vite, donnez-moi Huntington 4-743 de nouveau.

Il y eut un moment d'attente qui parut interminable. Mille hypothèses se pressaient dans son esprit. La voix de Katherine se fit entendre.

— Dave, elle est ici. Elle vient d'arriver. Elle m'a dit... Oh! quelle horreur!...

Barksdale respira profondément. Il lui semblait qu'un poids énorme venait d'être enlevé de dessus sa poitrine.

— Mais où a-t-elle été?

— Avec Breck, pour envoyer des télégrammes et s'occuper des funérailles. Voulez-vous lui parler?

Il hésita. Lui parler? Lui annoncer que le corps de son oncle avait été enlevé par un être démoniaque et jeté du haut de la falaise? Lui dire qu'on n'avait plus besoin de Pompes Funèbres.

« Non, pensait-il, pas pour le moment. Pas par téléphone. » Il valait mieux attendre demain.

— Non, dit-il à Katherine. Occupez-vous d'elle. Tâchez qu'elle dorme un peu. Mais qu'elle reste chez vous. A aucun prix, qu'elle ne retourne à Mahannock. Je viendrai vous voir d'ici une heure.

CHAPITRE XI

A l'arrivée de l'inspecteur Graham, Barksdale le prit à part et lui expliqua brièvement que le corps avait disparu qu'une note menaçante avait été laissée, que Vidal avait entendu quelqu'un et que Meeks était entré dans la maison par la porte *ouverte* du studio. Il l'avertit aussi que Brannon avait tardé à ouvrir la grande porte, de sorte qu'il se pouvait qu'il se fût endormi.

Vivement semoncé par son supérieur, le policeman finit par

admettre qu'il avait pu sommeiller une minute ou deux. L'inspecteur, accompagné de Barksdale, quitta alors la maison en donnant l'ordre à Brannon d'exercer, sur la maison, la plus stricte surveillance.

Les deux hommes trouvèrent une porte de derrière ouverte, mais rien qui permit d'identifier la personne que Vidal avait cru entendre marcher au second étage où Greig, Vidal et le Dr Springer s'étaient retirés. Ce second étage de Mahannock était situé à l'est de la maison, on y accédait par une porte au-dessus de la cuisine. Il se composait d'un long corridor sur lequel s'ouvraient, d'un côté, plusieurs chambres et, de l'autre, une sorte de débarras qu'on appelait la chambre des armures.

Barksdale proposa alors d'aller à Skull Cliff.

— C'est l'endroit le plus proche où le corps peut avoir été jeté dans la mer, dit-il. Et j'ai dans l'idée que nous y trouverons quelque chose.

Et ils découvrirent, en effet, quelque chose. Des empreintes de pas semblables à celles qu'on avait repérées à Share Road. A l'extrême pointe de la falaise, des traces très nettes leur fournirent la preuve que deux corps s'étaient trouvés allongés côte à côte. Et, plus tard, en explorant le chemin au-dessous de la falaise, ils trouvèrent accroché à un des piquets qui servait de garde-fou un petit morceau d'étoffe grise qui provenait certainement des vêtements du Dr Rentner.

Les deux hommes échangeaient leurs impressions. Leurs voix dominaient à grand'peine le fracas des vagues déferlant contre la falaise. Barksdale considérait l'énorme masse du rocher à pic derrière lui. Quel était le fou qui avait précipité un corps inanimé d'un hauteur de deux cents pieds au milieu de vagues écumantes?

— Pourquoi cela? demanda-t-il à haute voix.

— Pourquoi? toujours la même question, répondit l'inspecteur. C'est un démon, Dave. Un être qui mutile et détruit par plaisir pour donner, je ne sais quelle satisfaction diabolique, à son esprit détraqué, à son âme pervertie.

— Mais qui? demanda encore Barksdale. Meeks qui est entré par la porte ouverte ou qui avait peut-être volé la clef dans le coffre-fort du Dr Rentner? Vidal qui a été si prompt cette nuit à dire qu'il avait entendu des pas avant qu'on ait entendu Meeks gémir? Greig qui ne dit rien, mais s'abrite derrière cette psychose vraie ou fausse?

— Si c'était Meeks dit Graham, pourquoi aurait-il donné l'alarme? Si c'était Vidal, à quoi bon jeter la suspicion sur lui-même en prétendant qu'il avait entendu marcher quelqu'un? Greig?

L'inspecteur s'interrompit, eut un geste de lassitude et dit :

— Je sens que je m'énerve. Dave, je bats les buissons. Si nous rentrions. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Des questions qu'au retour, Graham, posa au Dr Springer, à Vidal, à Greig et à Meeks, aucun éclaircissement ne surgit. Vidal admit qu'il pouvait s'être trompé au sujet du bruit qu'il avait entendu.

Brannon attesta qu'il avait vérifié la porte du studio vingt minutes avant que Barksdale frappât et qu'il l'avait trouvée solidement fermée.

Greig n'avait rien entendu, dit-il, avant les cris de Meeks. Le docteur fit la même déclaration expliquant qu'il était resté éveillé sur son lit, qu'il avait entendu la voiture de Barksdale et rien d'autre jusqu'à ce qu'il eût été alerté par les cris.

Barksdale et Graham examinèrent le studio. Rien n'avait été dérangé, sauf le drap dont le coroner avait recouvert le corps sur le divan. Le loquet intérieur de la porte, sous la lumière de la lampe électrique, révéla une légère trace d'empreinte.

— Probablement de Meeks, dit Barksdale, cela ne signifie rien puisqu'il admet être entré par là...

— Sans doute, grommela Graham, mais je me méfie toujours de Meeks. Notre auto marchait à toute vitesse quand il ouvrit la portière et se précipita à l'exérieur. Ce n'est pas un poltron. Il a heurté le pavé de la tête et des épaules, s'est relevé et s'est enfui dans le marais avant que nous ayons pu ralentir.

— Vous savez, dit Barksdale, la peur fait souvent faire des choses extraordinaires. Mais pourquoi a-t-on enlevé le corps et l'a-t-on jeté dans la mer?

— Peut-être suggéra Graham, pour vérifier le tatouage?

— Mais ce tatouage ne pouvait pas servir à découvrir la cachette des pierres précieuses. Rappelez-vous les termes de la fameuse note... C'est bien plus compliqué que cela. Plus compliqué que nous ne pouvons l'imaginer.

— Oui, à parler franchement, dit Graham, je n'avais pas trop mordu dans cette histoire de trésor, de note coupée en trois morceaux et tout le reste. Mais j'ai changé d'avis et, maintenant, je suis prêt à l'admettre. Je commence à croire que quiconque sait quelque chose au sujet de la résidence de ce Polonais est en danger.

— Regardez ces morceaux de corde dont s'est servi le monstre, Dave. Comme c'est ingénieux, simple et efficace! Voyez le mécanisme. La corde est glissée autour du cou de l'homme. Le meurtrier serre fort et cale le nœud coulant avec les deux petits nœuds de la corde. Un homme qui suffoque essayera instinctivement de desserrer les nœuds alors qu'au contraire il faudrait serrer davantage pour que la corde glisse au delà des deux petits nœuds. Le Dr Springer a eu une damnée chance de s'en être tiré.

Barksdale approuva. Puis il fronça le sourcil.

— Au sujet de ce tatouage sur le dos du Dr Rentner, il est probable que personne n'en savait rien. Mais cette nuit, quand Meeks nous l'a révélé, vous vous rappelez que la porte donnant dans la pièce où se trouvaient Vidal et les autres était ouverte. Tous ceux qui étaient là ont pu entendre. C'est au moment où Vidal faisait une scène, se plaignant d'être séquestré.

— Oui, je me souviens, dit Graham. Mais Meeks n'a-t-il pas fait exprès de le dire devant les autres, comptant ensuite faire dispa-

raître le corps, avec la marque par conséquent? Est-il assez intelligent pour cela?

— J'en doute, répondit Barksdale. Je ne le crois pas de force à ourdir un plan pareil. Et je me demande s'il ne faut pas en dire autant de ce petit bonhomme falot qu'on appelle Murff.

— J'en reviens toujours à Meeks affirma Graham. Il était sur place et savait ce qui se passait. J'en parlais au sergent Weatherby cette nuit, Weatherby le connaît, le trouve intelligent, dit qu'il lit beaucoup. Je crois qu'il simule cette phobie, enfin cette maladie, appelez cela comme vous voudrez...

. . . . . .

A deux heures du matin sous un ciel lourd de nuages et dans une atmosphère cinglée par le vent, l'auto de Barksdale s'arrêta devant une maison de la rue des Ambassadeurs à Linton. Une lumière brillait au troisième étage.

Mahannock, silencieux comme un mausolée, sur son étrange rocher, était resté sous la garde d'un policeman. Le Dr Springer était retourné en ville. Greig et Vidal s'y étaient également rendus. Tous deux avaient pris une chambre à l'hôtel Deleon. Le lendemain, d'après Vidal, Greig trouverait à louer une chambre modeste en ville. Tous deux avaient été pris en filature par les policiers en civil en attendant que l'agence Jacob Morris puisse se charger de leur surveillance.

Meeks, à peu près inconscient, grâce à une forte dose d'opium, avait été transporté à l'infirmerie de la prison de Centre Street.

Barksdale monta l'escalier et frappa à la porte de Katherine Hardy. Celle-ci, une gracieuse petite blonde, ouvrit, le doigt sur les lèvres.

— Elle dort, Dave. Je l'ai fait examiner par mon médecin. Oh! pourquoi faut-il que pareille chose lui soit arrivée?

Barksdale prit une chaise sans ôter son pardessus. Il fallait que je vienne, dit-il d'une voix rauque. J'ai quelque chose à lui annoncer et je redoute de la lui dire. Cela va lui porter un tel coup.

— Dave, autre chose encore! Quoi donc?

— Je ne le lui dirai pas cette nuit. Dieu sait si elle a besoin de repos. Il jeta un long regard plein de tendresse et d'angoisse sur la porte donnant dans sa chambre. Puis prenant son courage à deux mains il s'adressa à la jeune fille.

— Kay, dit-il. le meurtrier est revenu à Mahannock cette nuit. Il a enlevé le corps pendant qu'un imbécile de policier dormait. Il...

Katherine Hardy étouffa une exclamation. Ses mains se crispèrent sur sa robe bleue. Un frisson passa sur son visage. Elle tomba sur ses genoux et fixa Barksdale avec des yeux agrandis par l'horreur.

— Le corps a été jeté dans la mer par dessus Skull Cliff. Barksdale saisit les mains de la jeune fille tandis qu'elle tournait la tête. Katherine resta muette un moment, les yeux remplis de larmes.

— Je ne pourai jamais le lui dire, Dave. Non, je n'aurais pas la force. Elle en a déjà supporté plus qu'il ne semblait possible.

Barksdale se leva et aida la jeune fille à se redresser. Il lui dit :

— Tenez votre porte fermée cette nuit. N'ouvrez pas à personne à moins que vous sachiez à qui. Mettez une chaise à l'entrée. Je reviendrai, demain matin, vers neuf heures. Cachez-lui les journaux, ils vont être pleins de cette terrible affaire.

Barksdale prit congé et se dirigea vers le garage de « Black and White » où le Dr Springer s'était arrêté, la veille au soir, pour faire son plein d'essence, quelques minutes avant d'être attaqué. Il ne songeait pas à aller dormir, il avait trop de choses à tirer au clair.

Comme il pénétrait sous le hangar, un employé sec et maigre, qui se chauffait auprès du feu, se leva avec empressement pour aller à sa rencontre.

— Hello, Dave, dit-il.

— Hello, Minges, dit Barksdale. Vous avez vu les premières éditions?

— Certainement, répondit l'homme. C'est affreux, n'est-ce pas? Voulez-vous entrer?

Barksdale le suivit à l'intérieur. Un journal traînait sur une chaise. Il s'en empara. Une grande manchette portait :

ASSASSINAT DU DOCTEUR JOSEPH RENTNER
ETRANGLE DANS SON CABINET PAR UN INCONNU

En caractères moins voyants, on lisait quelques lignes plus bas :

QUI EST LE CAVALIER NOIR?

Barksdale reposa le journal. Il pensait : « Breck a joliment tiré parti de ce que je lui ai donné. Qu'est-ce qu'il aurait fait avec le manteau noir et un corps jeté par dessus Skull Cliff? »

Il se tourna vers Minges et dit :

— Je sais que le Dr Springer est venu prendre de l'essence hier à huit heures.

— Le Dr Springer? Oui, certainement. C'est moi qui l'ai servi. Est-ce que... il n'est pas mêlé à cette affaire, n'est-ce pas?

— Il était sorti cette nuit. Mais cela n'a pas marché comme il faut. Il a été attaqué à un mille au sud de Mahannock, sur Shore Road.

Barksdale alluma une cigarette et, à la lueur de l'allumette, observa la physionomie de Minges. Celui-ci parut étonné.

— Tout allait bien quand il est parti d'ici, dit-il.

— Son carburateur a cessé de fonctionner à un certain endroit où un individu l'attendait.

— Pas possible, s'écria Minges, comment diable? J'avais rempli son réservoir.

— Peut-être était-ce autre chose. Enfin, le moteur a cessé de

fonctionner. A propos, n'auriez-vous pas aperçu, en ville ou autour de la station, un petit homme au nez tordu avec des yeux d'un bleu décoloré? Il porte un grand chapeau blanc et noir.

Minges réfléchit un instant, puis, tout d'un coup, s'écria :

— Mais, certainement, j'ai vu ce type. Il dînait un soir, j'ai oublié où, il mange un peu partout. Mais je le vois très bien juché sur un tabouret dans une petite hôtellerie. Il y a à peine quelques jours. Il a le nez tordu.

— C'est bien cela. Il ne rôdait pas autour de la station, cette nuit?

— Vous voulez dire quand le Dr Springer est venu? Oh! non. Il n'y avait que le docteur et moi quand j'ai versé l'essence. C'est toujours moi qui remplit le réservoir du petit roadster et aussi celui de la grande voiture. Vous comprenez, il a fait une opération à mon petit garçon, l'an passé, et je le paie en nature. Je suis associé ici dans la maison.

— Grand merci, Minges, dit Barksdale, en se dirigeant vers la sortie. Mais si jamais vous rencontrez l'individu en question, rappelez-vous que vous pourrez gagner une récompense en donnant son adresse à la police? Elle le recherche. Tâchez d'ouvrir l'œil sur lui.

Minges accompagna Barksdale à sa voiture et ouvrit la portière.

— A propos, dit Barksdale, si vous vouliez faire arrêter la voiture de quelqu'un à un endroit déterminé, comment vous y prendriez-vous? Epuiseriez-vous le réservoir d'essence ou bien couperiez-vous les gaz d'une façon ou d'une autre?

Minges hocha la tête d'un air hésitant.

— Dave, mon cher, je ne suis pas très fort en mécanique, dit-il plaintivement. Mais, si je voulais arrêter une voiture à un endroit déterminé, peut-être bien pourrais-je calculer le temps qu'elle pourra rouler après que j'aurais truqué le carburaeur, mais il faudrait bien connaître le moteur.

— Je ne crois pas que personne ait touché au carburateur, dit Barksdale.

Minges eut un mouvement de surprise. Il demanda :

— Parlez-vous de la voiture du Dr Springer? Elle s'est arrêtée là où quelqu'un l'attendait?

— C'est cela. Réfléchissez-y. L'arrêt a eu lieu à quatre milles d'ici. Réfléchissez-y, Minges.

Barksdale repartit, l'esprit rempli du problème qui, il le sentait, était la clé de cette déroutante affaire. Il était convaincu que tous ces événements s'enchaînaient d'une façon profondément cachée. Que l'homme au manteau noir ait pu remettre le moteur en route après avoir laissé le Dr Springer inanimé dans le marais, cela pouvait arriver, mais un petit roadster ne s'arrête pas de lui-même à un moment déterminé d'avance!

Si c'était par un simple accident que le Dr Springer avait été forcé de sortir de sa voiture pour voir ce qui était arrivé, alors l'aventure était purement fortuite. Et cela, Barksdale le sentait, ne tenait pas debout. L'homme au manteau noir savait où le

Dr Springer se trouverait à 8 h. 20. Il savait que la voiture s'arrêterait là. Il avait calculé, depuis longtemps peut-être, que le Dr Springer serait accusé du meurtre de son ami.

Mais qui, parmi les suspects, ceux qui pouvaient avoir un motif plausible de tuer, connaissait assez bien le mécanisme d'un moteur? Qui avait, par quelque ingénieuse combinaison, tout disposé pour que la voiture ralentisse et finisse par s'arrêter précisément dans l'ombre du grand chêne?

Certainement l'homme enveloppé d'un grand manteau et coiffé d'un chapeau étrange ne pouvait espérer, ainsi accoutré, que le Dr Springer s'arrêterait, en pleine vitesse sur la route, pour obéir à son appel!

Peut-être quand on aurait retrouvé le roadster — à supposer qu'on le retrouve — la solution serait plus facile. Peut-être l'examen du véhicule lui-même permettrait-il de déterminer la cause de l'arrêt. Peut-être y trouverait-on quelque indice sur l'identité de l'homme qui avait conçu ces deux crimes odieux, dont l'un n'avait été manqué que par miracle.

Minges était-il un honnête homme? Avait-il réellement vu Murff, cet étrange petit homme dont la silhouette se profilait par moments sur le fond du drame. Est-ce que Murff serait l'Homme au Manteau noir?

CHAPITRE XII

Barksdale, les mains dans les poches, aux lèvres une cigarette dont les volutes de fumée bleuâtre décrivaient des cercles autour de sa figure bronzée, regardait le trafic de Centre Street, du haut des fenêtres de l'*Agence Jacob Morris :* voitures de maître, taxis, camions, circulaient paisiblement dans le brouillard du matin.

— A neuf heures, dit-il, il faut que j'aille la prévenir, mais, avant, il faut que j'écrive tout ce que nous savons pour n'en rien perdre ni ne rien oublier.

Derrière lui, se tenait une blonde sténographe, le crayon levé sur son bloc-notes. Au bureau, était assis un petit homme gras et chauve, aux traits accentués. Il fixait, sur Barksdale, ses yeux noirs et perçants pleins de pénétration. Il avait pris connaissance de son rapport verbal que la sténographe avait tapé.

Jacob Morris avait fondé son agence sur la seule réputation d'un homme — la sienne. Il avait, ensuite, groupé autour de lui quelques collaborateurs choisis et son affaire était devenue l'une des plus réputée de l'Etat de Virginie. D'un esprit subtil, allant droit à

l'essentiel, ce petit israélite montrait une pénétration remarquable dans la solution des problèmes criminels.

Il était en train de fumer un gros cigare en couvant d'un regard sympathique son meilleur auxiliaire.

— Vous devriez aller dormir, Barksdale, dit-il, vous ne pourrez pas y tenir.

— Comment pourrais-je dormir? J'ai bien trop à faire, trop de choses qui doivent être tirées au clair avant de passer la main à la police, vous le savez bien.

— Oui, certainement, concéda Morris. Mais nous avons déjà fait pas mal de besogne. Nos meilleurs limiers surveillent Vidal et Greig. Nous avons, jusqu'à cet après-midi, pour examiner ce tas de pièces à conviction que Graham nous a confiées.

De sa main blanche et potelée, il montrait le tas des pièces en question accumulées sur son bureau. Il y avait l'agenda du Dr Rentner, un paquet de cartes retenu par un caoutchouc, la lettre de Gan Lanckewiscz où le nom de l'État avait été coupé, le livre de problèmes de Melchior; la note de l'homme au manteau noir; les photos définitives des empreintes prises sur Shore Road (dont une épreuve, celle de la petite paire de souliers, avait déjà été identifiée comme se rapportant au Dr Springer), le dessin fait par le Dr Rentner du fragment de la note donné par Gan Lanckewiscz, le livre de chimie d'Anton Gelchy et un paquet de photos d'empreintes digitales.

David Barksdale se retourna vers la sténographe et lui fit signe de s'installer à la machine à écrire. Celle-ci posa ses mains sur les touches.

Barksdale commença :

— En capitales. Un intervalle de quatre lignes entre chaque paragraphe. Vous y êtes?

Numéro un : Greig est-il réellement victime d'une amnésie? Ou joue-t-il la comédie?

Numéro deux : Le Dr Rentner a-t-il réellement voulu désigner son agresseur en plaçant le cavalier noir sur l'échiquier? en petites lettres au-dessous : Pas d'empreintes nettes sur le cavalier noir. Le meurtrier peut avoir placé la pièce lui-même.

Numéro trois : L'alibi de Vidal (partie de bridge) est-il bon? En petites lettres : vérifier la partie avec Conroy, à l'hôtel Deleon.

Numéro quatre : Voir le libraire au sujet du livre que lisait Greig; en petites lettres : télégraphier à l'éditeur, si c'est nécessaire, pour savoir si Greig a pu avoir communication du manuscrit.

Le claquement de la machine s'interrompit. La jeune fille retira la feuille remplie et la plaça sur une pile de notes déjà tapées. Une autre feuille, sous ses doigts agiles, fut glissée sous le rouleau.

Numéro cinq : Examiner la carte des Etats-Unis.

Numéro six : Voir Vidal et essayer de lui faire dire le nombre ou la lettre qui figurait sur la partie de la note qui lui appartient.

Numéro sept : Faire examiner Meeks par le meilleur spécialiste des maladies nerveuses.

Barksdale alla à la fenêtre. Morris regardait sans parler, enveloppé d'un nuage de fumée. La sténographe regarda Morris d'un air significatif.

— Nous ne pouvons pas l'arrêter, avait-elle l'air de dire. Il va se tuer à la tâche avec cette affaire!

Barksdale revint vers le bureau, alluma une cigarette et reprit :

Numéro huit : (toujours en majuscules avec des interlignes) Voir les Docks de la Cité au sujet des mouvements de la marée entre Skull Cliff et les Docks Municipaux.

Numéro neuf : Vérifier l'époque de l'exécution de Gan Lanckewiscz.

— C'est inutile, Dave, interrompit Morris. J'ai déjà vérifié.

Barksdale reprit promptement. Marquez cela O. K.

— Numéro dix : Essayer d'amener Greig à se rappeler quelque chose.

Il s'arrêta et se tourna vers son patron.

— Voilà, dit-il, un point capital. Greig paraît un homme simple et si on pouvait arriver à lui faire retrouver ce qu'il y avait sur ce damné morceau de papier...

Jacob Morris prit sur le bureau les deux morceaux de corde et les retourna entre ses doigts.

— Voilà l'engin de mort le plus efficace que j'ai jamais vu, dit-il. Un simple fragment de cordeau, probablement volé dans quelque ferme.

Il reposa les deux cordes et se mit à examiner le morceau de papier qui avait été laissé sur le divan après l'enlèvement du corps du Dr Rentner.

— C'est un vulgaire papier d'écolier, Dave, dit-il. Impossible d'identifier le papier ni les lettres d'imprimerie. C'est un homme adroit, ce meurtrier, et bien digne d'exercer vos talents. Pas de trace de doigts sur le coffre-fort et son cadran. Ni sur le loquet extérieur. Il portait des gants : la préméditation est certaine. Notre grand point d'interrogation est de savoir comment l'homme au manteau noir savait que le roadster s'arrêterait à point nommé.

— Quand nous le saurons, nous saurons tout, répondit Barksdale. Nous saurons qui a placé le cavalier noir sur l'échiquier et pourquoi. Nous saurons ce que Greig sait et ne peut pas ou ne veut pas nous dire.

— Ne vous est-il pas venu à l'esprit, Dave, répondit placidement Morris que peut-être le meurtrier a laissé, volontairement vivant, le Dr Springer? Rappelez-vous ce que le docteur lui a entendu dire : « voilà qui a bien marché! »

Barksdale leva la tête avec surprise, passa sa main dans ses cheveux et ouvrit de grands yeux.

— Il a peut-être voulu laisser vivre le Dr Springer, continua Morris, ponctuant ses phrases de petites bouffées de fumée parce qu'il savait que le Dr Springer était exécuteur testamentaire, qu'il pouvait avoir l'occasion, tôt ou tard, de fouiller dans les papiers

du défunt et d'y trouver quelque chose qui servirait à retrouver Halz Lanckewiscz.

— Mais pourquoi, selon tout apparence, cherchait-il à jeter la suspicion sur le Dr Springer. Si le Dr Springer pouvait revenir à lui et dire la vérité, que devenait son plan?

— Nous pouvons conjecturer, dit nonchalamment Morris, conjecturer seulement, que c'était pour tâter le terrain, pour voir l'effet produit sur la police et le public. L'homme au manteau noir, nous le verrons de plus en plus par la suite, a de l'imagination, Dave.

Le crayon de la sténographe ne s'était pas arrêté durant cette conversation. Vivement, elle tourna la page de son cahier de notes.

— Le docteur Rentner n'a pas crié au secours pendant que le meurtrier était dans le studio, Dave. Ou, s'il y a eu appel, Meeks ne l'a pas entendu, ni Greig, ni Vidal, s'il faut les en croire. Mais Rentner a dû voir qu'il était en danger au moment où le meurtrier est entré. Je pense qu'il n'a pas appelé parce qu'il se sentait perdu de toutes façons à moins d'une chance inespérée. C'est quand il a vu que tout espoir était perdu qu'il a arrangé le problème sur l'échiquier.

— Je ne puis pas l'admettre, chef, interrompit Barksdale, le problème était déjà sur l'échiquier quand le Dr Rentner a ouvert, croyant avoir affaire au Dr Springer. J'accorde qu'il a peut-être eu l'intention d'attirer notre attention sur l'échiquier en y plaçant le cavalier supplémentaire, mais, quant au problème lui-même, il n'a rien à faire avec le meurtrier.

— Tout de même, déclara Morris, je parie pour ce problème. Je veux l'étudier un peu.

— Je sais une chose, dit Barksdale avec force. Si je ne parviens pas à dévoiler l'homme au manteau noir, j'aurai conscience de n'être pas en règle avec la mémoire d'un brave homme, le Dr Joseph Rentner.

Il alla vers le bureau de la sténographe, relut ce qu'elle avait écrit. Il dicta encore quelques notes et lui demanda de transcrire le tout aussitôt que possible. Quand ce fut fait, il en fit un paquet qu'il roula et plaça dans une de ses poches.

Il quitta l'agence quelques minutes avant neuf heures en prévenant qu'il serait probablement chez Katherine Hardy pendant une demi-heure.

A son entrée dans l'appartement, Frances Colby se leva et se jeta dans ses bras. Elle avait les yeux humides, mais son attitude respirait le courage.

— Elle sait, Dave, dit Katherine, qui se retira aussitôt.

— Oui, je sais, dit la jeune fille. Et je voudrais vous aider, si je puis faire quelque chose. Et je sais que vous n'avez pas dormi. Je voudrais que vous vous reposiez.

— Je ne puis pas. Je suis plus tendu qu'une corde de piano. Ce serait folie, de ma part, de vous dire que vous n'êtes pas en danger. Les journaux ne disent pas toute la vérité; ils n'ont pas parlé de ce qui s'est passé en France il y a quinze ans, ni de la lettre de

Lanckewiscz et de la note déchirée en trois morceaux. Nous les laissons disserter sur le cavalier noir, mais nous les tenons à l'écart de l'homme au manteau noir.

— Où sont Vidal et Greig et Meeks? demanda la jeune fille.

Barksdale lui dit que Vidal était à l'hôtel *Deleon* et que Greig avait loué une petite chambre au 1126 de Lemore avenue. Meeks était à l'hôpital de la prison.

— Vidal et Greig sont surveillés; ils le seront nuit et jour jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'ils sont hors de cause. Meeks va mieux d'après les médecins qui s'occupent de lui.

— Je ne crois pas que Meeks ait rien fait de mal, dit Frances. Et je trouve que Greig et Vidal devraient être en prison.

— Nous n'avons pas de preuves suffisantes pour cela, expliqua Barksdale. Et ils seraient libérés sous caution en dix minutes.

— Et... que pensez-vous de toute cette lamentable histoire, Dave?

— Je ne sais que penser, dit-il.

Il s'efforça d'en dire assez pour satisfaire sa légitime curiosité, mais il évita soigneusement toute allusion à la façon dont le corps avait été précipité du haut de la falaise. Il ne voulait pas qu'elle sut que le cadavre avait été déchiré sur les piquets de fer de la route. Pas davantage, il ne fit allusion au moment terrifiant où les gémissements de Meeks avaient rempli la maison, comme les appels d'une âme en peine.

Elle n'en savait déjà que trop sans qu'il fut nécessaire de lui faire connaître, en détail, l'inconcevable brutalité du meurtrier.

— Est-ce qu'on a retrouvé le petit homme aux yeux étranges et la voiture? demanda-t-elle.

— Non pas encore. Murff. Vous voulez parler de Murff, n'est-ce pas? L'auto n'avait pas encore été retrouvée à huit heures.

La jeune fille se leva, prit la main droite de Barksdale entre les siennes et l'appuya contre son cœur. Il se pencha, l'effleura des lèvres. Elle l'enlaça un long moment et murmura : — Oh! Dave, si quelque chose doit arriver, si ce danger s'approche encore davantage, je vous en prie, soyez prudent.

— Tout marchera bien! assura-t-il.

— Oh! je crois qu'il vaudrait mieux tout laisser à la police. J'ai peur pour vous! Depuis ce matin, je me suis efforcée d'être brave pour vous accueillir, mais je ne puis pas. Ne pourriez-vous pas... laisser tout cela, Dave? Nous ne voyons pas où cela peut nous conduire, à quel être incompréhensible, monstrueux, nous avons affaire.

Barksdale, silencieux, serrait tendrement la jeune fille dans ses bras.

— Je voudrais vous voir hors de cette affaire, Dave! continua-t-elle, levant sur lui des yeux pleins de terreur, qui transperçaient Barksdale.

Il tâcha d'éviter son regard.

— Vous pouvez bien laisser quelqu'un d'autre s'en occuper, continua-t-elle. Ne le pouvez-vous pas? Oui, il a bien mis dans son

testament qu'il vous chargeait des recherches s'il mourait d'une façon anormale, mais vous n'y êtes pas obligé, n'est-ce pas?

Barksdale dit d'une voix étouffée :

— Oui, je pourrais abandonner.

La jeune fille se dégagea brusquement. Elle s'efforçait de sourire au milieu de ses larmes.

— Vous êtes un détective, Dave. Je le vois, maintenant. A la façon dont vous avez dit cela. Non, vous ne pouvez pas abandonner. Maintenant, je ne le veux plus.

Elle éleva la voix :

— Une femme de détective doit pouvoir supporter sans broncher les dangers de son mari. Et, Dave, je veux être une bonne femme de détective.

CHAPITRE XIII

J. Robert Conroy, professeur de bridge, occupait un appartement dans le somptueux hôtel *Deleon*. Barksdale le trouva en train de surveiller quatre tables de jeu occupées par ses élèves et il eut quelque peine à obtenir audience. Dès qu'il y fut parvenu, il entra tout de suite en matière.

— Je voudrais recommencer la partie que vous avez diffusée cette nuit, dit-il. Il y a quelques points que je n'ai pas saisis dans votre analyse. Pouvez-vous m'accorder quelques instants?

Conroy, un petit homme élégant, avec un haut front découvert, répondit :

— Je serai obligé de vous demander le prix d'une leçon ordinaire. Mon assistant va être obligé de me suppléer pendant — mettons une demi-heure.

— Je paierai le prix qu'il faudra, dit Barksdale.

Ils s'installèrent devant une table dans une petite antichambre. Barksdale défit le caoutchouc qui enserrait le paquet de cartes, sortit les quatre premières, les étala sur la table et dit :

— C'est bien là la dernière levée? n'est-ce pas?

— Oui, c'est la dernière levée, répondit immédiatement Conroy. Si vous voulez me donner le paquet je puis reconstituer les coups.

— Je désire garder le paquet par devers moi, dit Barksdale.

Sans paraître remarquer l'étonnement de Conroy, Barksdale sortit les quatre cartes suivantes.

Conroy secoua la tête en disant :

— Mais nous n'arriverons à rien par cette méthode. Les quatre cartes que vous venez d'étaler représentent la douzième levée par

Est et Ouest. Vous voyez. Est et Ouest avaient demandé quatre carreaux. La difficulté était de savoir ce qu'il fallait défosser du mort à la quatrième levée. Si l'annonceur écartait un cœur, lui et son partenaire pourraient exécuter leur contrat. Si au contraire, il écartait une autre carte ils ne pourraient faire que deux carreaux de plus et non pas dix. Si vous me permettez...

Il tendit la main vers le paquet.

— Une minute, dit Barksdale. Je vous fais probablement l'effet d'un insensé, mais j'ai un motif sérieux, je vous assure. Continuons.

Il étala quatre autres cartes. Conroy y jeta un coup d'œil.

— Oui, encore cette levée Est et Ouest. Si nous remontons encore de six levées nous arriverons à la dernière levée faite par les opposants du déclarant. Dix levées font leur contrat. Vos cartes paraissent arrangées dans l'ordre indiqué dans mon émission.

— Vérifions, dit Barksdale. Suivez bien.

Silencieusement, Barksdale, de ses doigts agiles, fit glisser toutes les cartes, quatre par quatre. Conroy les ayant disposées à mesure aux quatre coins de la table déclara :

— Vos cartes sont arrangées exactement dans l'ordre indiqué dans mon émission. Maintenant, nous pouvons reconstituer toute la partie. Est est le déclarant. Nord monte son enchère plus haut que son partenaire...

— Peu importe, interrompit Barksdale. Répondez seulement à une question et aussi nettement que vous pourrez, aussi exactement que possible, car la vie d'un homme en dépend.

Conroy ouvrit de grands yeux :

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

— Voici : votre émission a commencé la nuit dernière à huit heures et s'est terminée à neuf. A-t-il fallu, à un homme, cette heure entière pour arranger ce paquet de cartes comme il l'était quand je vous l'ai apporté.

— Je ne comprends pas bien, dit Conroy.

Barksdale frappa du poing le léger guéridon.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, cria-t-il. Répondez-moi seulement dans un sens ou dans l'autre.

— Alors, je dirai oui, dit l'expert. J'ai, d'abord, expliqué la disposition des cartes, très lentement. Puis, j'ai joué la partie. Au fait, *The Call* dans son édition d'après-midi avait indiqué les données du problème. Un homme aurait pu...

— Essayer de jouer, interrompit Barksdale. Mais serait-il arrivé à les arranger comme nous les avons trouvées avant neuf heures?

— Non, je ne crois pas.

— Il ne s'agit pas de croire, hurla Barksdale, il s'agit de savoir.

— Alors, voici ce que je puis dire. A moins que votre homme soit un expert, c'est impossible. Il n'y a qu'un expert qui aurait pu jouer correctement au troisième coup et obliger Nord et Sud à écarter trois fois.

— Et vous n'avez donné la solution correcte sur ces deux points que vers neuf heures?

— Oui, tout à fait à la fin de l'émission. Pour arranger ainsi ce paquet, il a fallu que votre homme me suive attentivement jusqu'à la fin.

Barksdale se leva et ramassa les cartes. Il demanda :

— Connaissez-vous un homme nommé Gustave Vidal?

— Je ne crois pas, répondit sans hésitation Conroy.

En sortant, Barksdale ne se dirigea pas tout de suite vers son auto, mais s'arrêta un moment pour acheter un journal à un vendeur occupant le coin d'où l'on voyait à la fois l'entrée principale et l'entrée latérale de l'hôtel. Pendant qu'il faisait mine de rendre la monnaie, Barksdale demanda :

— Où est-il?

— Toujours à l'hôtel. Je l'ai suivi au quartier-général à neuf heures. Il est rentré directement ici. Il ne s'est pas montré depuis.

— O. K., dit Barksdale. Jening va vous relever pour le lunch et Kart prendra votre place à deux heures.

Tandis qu'il circulait dans les rues obscurcies par le brouillard, Barksdale repassait, dans son esprit, les diverses informations qu'il avait recueillies. Il semblait que, chaque fois, il se heurtait à un mur. Rien ne concordait.

Meeks avait-il menti au sujet de ce qu'il avait fait à Mahannock la nuit dernière? l'alibi de Vidal était-il bon? Le Français était-il assez fort pour avoir résolu le problème de bridge d'un coup d'œil, de manière à avoir le temps d'accomplir tous les actes de l'homme au manteau noir?

Il se rappela que Frances lui avait dit : « — Vous êtes aussi fort que Culberston! »

Il arrêta sa voiture devant la plus grande librairie de la ville. Il entra, se présenta au propriétaire et lui montra le livre de chimie d'Anton Gerchy.

— Non, je ne pourrai pas avoir un exemplaire avant février. Vous voyez la date de publication.

— Oui, dit Barksdale. Mais les éditeurs peuvent en avoir déjà envoyés. Ceci est un exemplaire de presse adressé au Dr Rentner.

— Ah! le Dr Rentner! quelle terrible affaire!

— J'ai un service à vous demander, dit Barksdale, je vous ai donné mon nom mais je ne vous ai pas dit que je faisais partie de l'Agence Jacob Morris. Le livre a été présenté par un homme comme preuve qu'il n'est pas l'auteur de ce meurtre.

Barksdale donna les explications. Le libraire saisit très bien de quoi il s'agissait.

— Je vois, vous voulez savoir si cet homme a pu avoir connaissance du livre — ou peut-être du manuscrit — avant la nuit dernière.

— Exactement, dit Barksdale. Gardez le silence sur ma visite je vous prie et télégraphiez-moi, aux frais de l'agence bien entendu.

A son retour à l'office, Barksdale trouva une lettre de l'inspecteur Grakam. Elle était ainsi conçue :

Le roadster du docteur Springer a été retrouvé à neuf heures dans un petit bois à un mille au nord de Mahannock. Il est maintenant au garage central de la police. Nous avons fait vérifier les empreintes. Quelqu'un s'est servi de gants en caoutchouc pour effacer les empreintes du docteur Springer sur le volant. Pas d'empreintes sur la portière et le capot. Le revolver qui aurait dû être dans la housse à l'intérieur de la voiture a disparu. Il n'y avait personne aux environs de la voiture.

Barksdale se mit aussitôt en communication téléphonique avec l'inspecteur Graham.

— Je viens de recevoir votre lettre. Je vais voir la voiture. J'ai examiné les alibis ce matin. Ils paraissent bons, mais pas absolument probants. Et je voudrais que vous preniez des informations au bureau des docks municipaux au sujet de l'action de la marée sur la côte.

— C'est déjà fait, Dave, dit Graham. Ce qu'on sait de plus clair, c'est que tout objet jeté de Skull Cliff à cette heure de la nuit reparaît généralement dans deux jours à l'extrémité du marais. A moins que le contre-courant qui sévit autour de Drousan Point ne l'entraîne, auquel cas il ne reparaît jamais. J'ai fait poster des patrouilles de barques sur le marais et, en outre, promis une récompense à qui découvrirait le corps. Des pêcheurs peuvent tomber dessus, vous comprenez?

— Voilà du bon travail, inspecteur, dit Barksdale.

La course suivante de Barksdale fut pour la bibliothèque municipale. Il compulsa pendant deux heures les cartes et documents relatifs à la géographie des divers Etats de l'Union.

A midi, il prit son lunch avec le docteur Springer au club de ce dernier.

— Frances m'a téléphoné ce matin, Dave, dit le docteur dont la voix était moins claire et plus basse que d'ordinaire. Je lui ai promis d'aller, à Mahannock cet après-midi, chercher ses affaires. Je compte demander à Miss Hardy de m'accompagner. Je suis allé voir la maison ce matin. Les clefs de l'extérieur ont été déposées à la banque. Graham fait garder la maison.

— Comment va votre gorge, docteur? demanda Barksdale.

— Ce n'est pas grave, dit le docteur. Je suis gêné pour parler et pour manger, mais rien d'essentiel n'est atteint. Il en reste seulement la trace à l'extérieur.

Il abaissa le col mou de sa chemise et leva le menton. Barksdale distingua une légère ligne pourpre qui tranchait sur le blanc de la peau. Cette vue le fit frémir rétrospectivement à la pensée du nœud coulant.

— J'ai peur, docteur Springer, que vous ne preniez la chose trop peu au sérieux.

— Que voudriez-vous que je fasse, Dave?

— Je crois que vous devriez être sous la protection de la police.

— Mais non, dit le docteur. Un garde du corps? Je suis arrivé

à un âge respectable, Dave, sans m'être jamais considéré comme une chose précieuse et je n'ai pas envie de commencer. J'ai pris les précautions nécessaires. J'ai acheté un revolver neuf. A propos, savez-vous s'ils ont retrouvé ma voiture?

— Oui, Graham m'a prévenu.

Le Dr Springer toussa un peu pour éclaircir sa voix, porta la main à son cou et reprit :

— Murff, ce petit homme aux yeux bleuâtre, je commence à croire que j'aurais dû le signaler à la police. Dave. Il me semble que, maintenant, on aurait déjà du l'avoir retrouvé.

Le garçon qui les servait passa un journal à Barksdale, un journal qui venait de paraître. Il regarda la colonne de tête et vit qu'on ne mentionnait rien de nouveau.

— Si nous pouvons obtenir qu'on continue à garder le silence, nous aboutirons peut-être à quelque chose.

— Sans doute, dit le Dr Springer. Ce matin, j'ai trouvé les chemins vers Mahannock encombrés d'automobilistes attirés par la curiosité. J'ai écarté tous les reporters qui ont essayé de me joindre. Cela vaut mieux.

— C'est la seule chose à faire. Laissons les journaux faire du battage autour du cavalier noir pendant que nous travaillons à soulever le manteau noir du meurtrier.

Le silence régna pendant quelques minutes. Barksdale se forçait pour manger. Tout d'un coup, il posa une question :

— Docteur Springer, avez-vous pleine confiance en Minges, l'homme du garage?

— Que voulez-vous dire, Dave?

— Je pense toujours que quelqu'un a dû truquer votre voiture, soit avant que vous arriviez au garage, soit au garage.

— Non, pas au garage, dit le Dr Springer. Je n'ai pas quitté ma place dans la voiture. Je ne sais rien de particulier sur Minges si ce n'est que j'ai opéré un de ses enfants. Mais je ne vois pas comment il aurait pu toucher à mon moteur.

— Quelqu'un l'a fait pourtant — quelque part — et d'une certaine façon, dit Barksdale.

CHAPITRE XIV

Un sergent détective guida Barksdale au milieu d'un dédale de voitures abîmées auxquelles travaillaient les mécaniciens et s'arrêta devant un roadster Ford modèle A avec une image du président Roosevelt sur la glace de derrière. La voiture était gardée par un policier en uniforme.

Le sergent-détective expliqua :

— Pas d'empreintes digitales autres que celles du Dr Springer. Il y en a quelques-unes sur le volant à demi-effacées avec du caoutchouc. La voiture a été trouvée dans un petit bois de pins.

Barksdale contemplait la petite voiture qui allait bientôt être appelée « l'auto du meurtre » par des milliers de journaux. Elle avait l'air inoffensif. Il semblait difficile de s'imaginer qu'elle avait joué un rôle sinistre dans la tragédie de la nuit dernière, qu'un meurtrier s'en était servi pour aller à Mahannock accomplir une horrible, une incroyable mission de mort!

Barksdale souleva le couvercle du carburateur et du moteur. Il se pencha pour les examiner. Le carburateur était rempli d'essence et de poussière. Rien n'indiquait qu'on y ait touché récemment. Il se pencha pour regarder à l'intérieur du mécanisme. Le petit levier qui commandait la valve donnant passage aux gaz était couvert de rouille entre deux pièces de métal émaillées. Barksdale vit, tout de suite, qu'il ne pouvait pas y avoir là d'empreintes, mêmes anciennes.

Il se releva. Il était absurde de continuer cet examen. Les experts avaient déjà constaté l'usage de gants de caoutchouc. Certainement, le criminel avait pris ses précautions.

Mais il devait y avoir, cependant, quelque chose dans la voiture pour expliquer cet arrêt subit à un endroit précis, alors que le roadster, presque immédiatement après, avait fonctionné normalement et s'était rendu sans encombre d'abord à Mahannock, puis, à un quart de mille de là. Quelque part dans cette voiture, se trouvait la clé du mystère : quelque combinaison mécanique qui avait donné au meurtrier la certitude qu'il pourrait s'en emparer pour se rendre à Mahannock.

Le détective ouvrit les deux portières et pénétra à l'intérieur. Il examina le plancher caoutchouté et le panneau entre le compartiment du moteur et la place du conducteur. Sur le plancher, se trouvaient des traces très nettes de boue laissées par les souliers du meurtrier, ces souliers informes, énormes, qui ne pouvaient convenir qu'à un homme sur mille — et qui pensait Barksdale — avaient dû être échangés, le coup fait, par une paire normale.

Il continua d'examiner l'intérieur de l'auto. Son attention fut soudain attirée par la tête brillante d'un clou de cuivre planté dans le panneau de cuir qui tapissait le côté droit de la voiture, sous le réservoir d'essence. Sous la tête du clou, était resté accroché un petit morceau de caoutchouc.

La figure de Barksdale s'illumina. Ce morceau de caoutchouc avait dû être employé dans une combinaison aboutissant à faire dévier le levier de commande des gaz.

Ce mécanisme pouvait avoir été mis en place longtemps à l'avance. Mais par qui? Parmi les suspects de Mahannock lequel était assez fort en mécanique pour avoir mis au point un pareil dispositif? Ou Murff, ce personnage falot que recherchait la police, avait-il quelque chose à faire avec cela?

Barksdale se souvint que Minges avait admis avoir vu Murff. Etait-il possible que l'un et l'autre aient pris part au meurtre?

Barksdale, laissant en place le clou et le fragment de caoutchouc qui y était attaché, sortit du garage avec le sergent-détective et revint au bureau de Graham.

— Avez-vous trouvé quelque chose? demanda celui-ci.

Barksdale hésita un moment, fort tenté de garder pour lui sa découverte. Mais il réfléchit que Graham avait donné un large crédit à son agence en lui livrant tous ses renseignements. Il devait jouer franc jeu.

Il expliqua ce qu'il avait trouvé. Graham griffonna quelques notes sur un papier jaune.

— Je vous rapporterai toutes les pièces à conviction d'ici une heure, dit Barksdale en prenant congé.

Il retourna à son office. Morris n'y était pas. Barksdale alla droit au grand coffre-fort et en sortit l'agenda du Dr Rentner. Il s'installa au bureau près de la fenêtre et ouvrit le livre.

L'écriture était petite, moulée, facile à lire. Mais le sens n'était pas toujours facile à dégager, à ce qu'il parut à Barksdale. Beaucoup d'allusions étaient à peu près incompréhensibles. D'autres passages se rapportaient à des affaires purement personnelles, qui certainement n'étaient pas claires.

Mais, par-ci par-là, au cours de l'année 1918, Barksdale trouva des références à l'étrange legs de Gan Lanckewiscz. Il y avait des jours et même des mois où rien n'avait été noté. Barksdale tourna hâtivement les pages et trouva, mentionnée par le Dr Rentner, la réception de la lettre, si longtemps retardée, du Polonais. Dans le cours du mois de décembre, se trouvaient quelques indications montrant que le Dr Rentner était hanté par la crainte de quelque menace anonyme.

La seule mention concernant Murff était :

Ce matin, est venu à Mahannock un étrange petit homme ayant toute l'apparence d'un criminel de bas étage, probablement adonné à la morphine, qui a commencé à me raconter une histoire d'une façon étrange, évasive, n'affirmant rien, mais donnant à entendre qu'il pourrait me faire gagner une énorme fortune si je voulais m'abaisser à cette indignité de m'associer avec lui. Je l'ai congédié et Meeks l'a jeté à la porte.

Sur une autre page, il lut :

Toute cette misérable affaire est devenue un sorte de fantaisie féérique un peu dans le genre de ces petits concettis de Molkinoff où un étrange voyage est raconté sous le symbole de fleurs, d'oiseaux et d'arbres.

Cela commence là où les tilleuls sont vénérés dans les annales d'une littérature nationale et dans les chansons populaires, puis cela dévie par des canaux de traverse au-dessous des chênes, a été

brisé par les canons de la guerre là où les fleurs de lys ont fleuri pour la dernière fois comme emblème national, s'est transporté en effrayant cortège au pays où la verge d'or, la fleur la plus odorante pour ceux qui souffrent de la fièvre des foins est hautement révérée. Trouvera-t-on la fin dans la fleur exotique du magnolia?

Barksdale dérouté, relut ce passage une seconde fois avant d'aller plus loin. Il tomba à la fin sur un paragraphe qu'il lut avidement :

Je ne veux pas dire au Français ce qu'il désire savoir jusqu'à ce que notre homme, qui ne sait pas qui il est, recouvre sa mémoire. Si la parade des fleurs se termine pour moi dans l'odeur étouffante et mortelle des jasmins je n'en serais pas autrement surpris en me réveillant dans l'autre monde.

Ici encore, réfléchit Barksdale, ce pressentiment que quelque désastre planait sur Mahannock, que la mort était imminente. L'enivrante, la mortelle odeur des jasmins, signe de mort! Mais le Dr Rentner prévoyait-il que la mort lui viendrait de quelqu'un qu'il connnaissait? Et, brutalement, par la jression traîtresse d'une corde autour de son cou, par cette torture du sang envahissant son cerveau avec la sensation d'un fer rouge dans ses poumons contractés.

Barksdale revint au passage où il était question de « la fantaisie des fleurs ». Qu'est-ce que cela voulait dire? Dans quelle intention, avait-il écrit cela? Barksdale resta longtemps à retourner cette énigme, sans pouvoir trouver de solution.

A la fin, il ferma le livre, le rangea à côté des autres pièces à conviction dans le coffre-fort, reporta le tout au quartier général de la police et s'en fit donner reçu.

A 6 heures, il dîna légèrement dans un petit café puis, il retourna chez le Dr Springer. Celui-ci était chez lui. Un domestique apporta des liqueurs et se retira.

— Dave, dit le docteur, j'ai eu l'avis du meilleur spécialiste sur le cas de Meeks.

— Et quel est-il? demanda Barksdale.

— Paul Methvin dit que c'est un cas bien réel d'agoraphobie. Je dois accepter ce diagnostic comme définitif. Meeks ne m'a pas attaqué à un mille de Mahannock. On le traite, maintenant, avec des doses décroissantes d'opium.

Ils examinèrent, pendant quelques minutes, le clou et le morceau de caoutchouc. Le Dr Springer ne put trouver aucune explication. Il laissait, souvent, la petite voiture dans une allée, près de son appartement. N'importe qui pouvait avoir touché au moteur.

Le domestique entra, portant un téléphone portatif qu'il installa près de la chaise du Dr Springer. Le docteur prit la communication et dit :

— Ici, docteur Ralph Springer.

Barksdale lut soudain une expression de surprise et d'inquiétude dans les yeux du docteur. Il bondit sur ses pieds.

— Oui, c'est moi, docteur Springer, répéta ce dernier.

Il se leva rapidement, tenant toujours l'appareil à portée de son oreille pour s'asseoir à une petite table qui supportait quelques feuilles de papier et un stylo qu'il décapuchonna vivement de la main droite. Barksdale, se penchant, maintint la feuille de papier avec ses doigts. Il put entendre un murmure confus dans l'appareil.

Le docteur traça quelques mots à l'adresse de Barksdale.

— C'est l'homme au manteau noir. Repérez l'origine de la communication à l'extérieur.

— Vous ne supposez pas qu nous allons vous croire, dit le docteur dans le téléphone à son interlocuteur invisible.

Barksdale se précipita au dehors, descendit l'escalier quatre à quatre et bondit au dehors. Vis-à-vis de la maison était un débit de boissons. Il traversa en courant la rue, au risque de se faire écraser, entra dans la boutique et se fit donner le téléphone.

— Affaire de police, cria-t-il. Repérez une communication transmis à l'appartement du Dr Springer, Morton Arms, vite.

— Je vais vous mettre en communication avec la superintendante.

Après une pause qui lui parut un siècle, il entendit une voix douce et suave : « Ici, la superintendante ».

— Je demande qu'on repère la communication actuellement en cours du Dr Springer à Morton Arms. Ici, David Barksdale, de l'agence de police Jacob Morris. Vite, pour l'amour de Dieu.

— Bien, restez à l'écoute, Barksdale.

Trente secondes s'écoulèrent comme des heures. Puis...

— La conversation vient de finir. Elle venait d'une cabine téléphonique à Union House.

Barksdale lança un rapide merci et raccrocha. Une cabine téléphonique dans la gare la plus fréquentée de la ville. Encore un mur. Impossible d'identifier la personne qui avait demandé la communication! Il revint à l'appartement et trouva le Dr Springer tenant toujours le téléphone à la main et affaissé sur la table. Ses mains tremblaient et sa figure était contractée. Barksdale s'était rendu compte du choc qu'avait causé au docteur son aventure de la nuit, mais il n'avai jamais encore rencontré une expression de peur aussi caractérisée.

— Réussi, Barksdale? demanda-t-il, convulsivement.

— Pas du tout. Une cabine à Union Station.

Le Dr Springer, le regard fixe, se laissa retomber sur sa chaise et replaça le téléphone.

— Et que disait-il? demanda Barksdale.

— Il commença : « Je suis l'homme au manteau noir. Qui êtes-vous? » Je dis mon nom. « Alors il continua : Murff a abandonné son chapeau blanc et noir. »

— Et quoi plus?

— Il dit : « Je n'en ai pas fini avec vous. Vous serez le premier à mourir. »

— Avez-vous reconnu la voix?

— Elle était déguisée, mais je crois, Dave, l'avoir entendue, déjà la nuit dernière dans le marais, quand cette même voix m'ordonnait de rester tranquille, quand cette même voix disait : « Voilà qui a bien marché! »

Barksdale se leva et dit :

— Docteur Springer, je vous adjure encore de prendre toutes les précautions possibles. Je retourne à l'agence. Je serai là dans une heure.

De retour à l'agence, Barksdale ne rencontra personne, mais il trouva les messages téléphonés des hommes qui surveillaient Greig et Vidal. En ce qui concernait ce dernier, le rapport mentionnait :

Le client est sorti à 5 heures pour dîner au Minton. Il n'était pas ressorti quand j'ai été relevé.

Pour Greig :

Le client a passé deux heures, de trois heures et demie à cinq heures et demie dans le hall du « Daily Call », compulsant des collections de vieux journaux. Il a passé vingt minutes à la bibliothèque publique à étudier des journaux scientifiques. Il est revenu, chez lui, vers 6 heures. Mac Clarty m'a relevé à 6 h. 30.

Barksdale regarda sa montre. Autant qu'il pouvait préciser, il était près de 6 heures quand le Dr Springer avait été appelé au téléphone. Il plaça les deux notes dans le dossier. Quelques minutes après, il était en conversation avec l'homme de faction devant l'hôtel Deleon.

— Il n'est pas sorti depuis 6 heures? demanda-t-il.

L'homme fit signe que non et Barksdale remonta dans sa voiture, se demandant : Pourvu qu'il ne soit pas descendu par l'échelle de sauvetage! Son prochain arrêt fut devant un petit hôtel meublé au 1125, rue Lemore, en face de la chambre occupée par Karl Greig. Il trouva son employé posté devant une fenêtre. En face, de l'autre côté de la rue, se trouvait une autre fenêtre qui découpait un rectangle de lumière jaunâtre derrière lequel se dessinait l'ombre d'un homme.

— Qu'a-t-il fait depuis que vous êtes là? demanda Barksdale.

— Il n'a pas bougé depuis 6 h. 30. Voyez-vous son ombre. Il a lu.

— Pour sûr, dit Barksdale. Mais pouvezxvous jurer qu'il n'a pas pu aller à Union Station, il y a trente minutes?

— Dave, répondit l'interpellé, Jak ne m'a pas dit de me mettre dans sa poche.

— O. K., Mac, je ne sais plus où j'ai la tête.

C'était vrai, décida Barksdale. Il ne savait plus où donner de la tête. Ses nerfs étaient à bout à la suite du manque de sommeil et de toutes les émotions de ces dernières vingt-quatre heures. Encore

une démarche et il irait dormir un peu. Il alla droit à l'infirmerie de l'hôpital et s'informa de Meeks.

— C'est un cas nerveux, lui répondit l'infirmière de garde. Il s'est assoupi depuis une heure.

Le détective entra dans la salle que Meeks occupait avec trois autres patients. Tous dormaient. Barksdale secoua Meeks, celui-ci remua les lèvres, mais ne s'éveilla pas.

— Il est resté ici depuis une heure? Vous avez été avec lui tout le temps?

— Pour sûr, il est resté ici tout le jour. A moins qu'il ne se soit échappé par l'échelle de sûreté en chemise de nuit!

— Les fenêtres ne sont pas grillagées? demanda Barksdale.

— Non. On l'a sorti ce matin de la salle grillée. Maintenant, il est chez lui. Voyez-vous, c'est un cas de psychose, il a la sensation qu'il est chez lui et il ne veut pas être ailleurs.

— Oui, je vois, dit Barksdale. C'était encore un mur devant lui.

Cinq minutes plus tard, il allait remiser son auto dans le garage. Mais là, avant d'avoir mis pied à terre, il aperçut un numéro de l'édition du soir de l'*Avalanche*, que les reporter de *The Call* avaient baptisé le *Journal rouge* ou l'*Autre feuille*.

Un titre en grosses lettres agité sous ses yeux par un alerte camelot, attira son attention.

L'HOMME AU MANTEAU NOIR, MEURTRIER DU DOCTEUR RENTNER.

Barksdale, fronçant les sourcils et la bouche contractée, parcourut les sous-titres.

LES HOTES DE MAHANNOCK SOUPÇONNES.

L'HOMME QUI A ENLEVÉ LE CORPS A LAISSE UNE NOTE ANNONÇANT UN NOUVEAU MEURTRE.

LE DOCTEUR RALPH SPRINGER ATTAQUE.

UNE AFFAIRE DE PIERRES PRECIEUSES CACHEES.

Barksdale étouffa un cri de colère. Il froissa le journal, le jeta sur le siège à côté de lui, appuya sur le starter et sortit du garage. Roulant à toute vitesse, il arriva furieux au quartier général de la police et se précipita dans le bureau du lieutenant Kyles.

— D'où ont-ils eu tout cela? demanda-t-il. Ce damné journal est au courant de tout.

Kyles répondit :

— Nous le savons, Dave. L'inspecteur vient de mettre à pied un employé de la prison. Il en a profité pour passer tous les renseignements à l'*Avalanche* pour cinq cents dollars.

Moins de dix minutes après, Barksdale entrait en trombe dans le

bureau de rédaction de l'*Avalanche*. Il se planta devant la grille basse qui entourait le bureau du rédacteur en chef.

— Dunningan, demanda-t-il. Qui a acheté cette histoire? Qui a écrit cet article?

— Quelle importance cela peut-il avoir, Dave.

— Une importance capitale, dit Barksdale, le visage convulsé, les yeux lançant des éclairs. Ces révélations que vous avez achetées vont contrarier tous nos efforts. Nous avions tout fait pour garder le secret. L'homme que nous poursuivons se cache sous un manteau noir et nous pensions être cachés aussi. Vous venez de tout lui révéler! Vous avez déchiré notre manteau!

— Eh bien, qu'allez-vous faire? Nous poursuivre?

Les typographes s'étaient arrêtés. Des portes de côté, donnant sur la pièce, s'entr'ouvraient. Des employés étaient debout, surveillant la scène.

— Je vais vous le dire, Dunningan, dit Barksdale d'un ton menaçant. Voilà longtemps que je donne des coups de poings dans le vide. J'ai envie de rencontrer un menton.

Ses longues jambes enjambèrent la grille.

— Très bien, dit Dunningan, j'ai le menton solide.

Tous les nerfs contractés de Barksdale se détendirent dans un rapide coup droit qui se termina par un formidable choc sur le menton de Dunningan. Le rédacteur en chef dégringola de sa chaise haute, tandis que quelqu'un d'autre tombait sur Barksdale à coups de poings.

Barksdale se pencha, esquiva l'attaque et lança encore un coup droit. Il rencontra un autre menton. L'agresseur tomba à ses pieds. Personne d'autre ne bougea.

L'homme se frotta le menton et dit :

— Du diable si vous ne vous conduisez pas comme le plus grand voyou que j'aie j'amais vu, Dave!

— Fâché, Jones, mais il fallait que je cogne à tout prix. Jetez un peu d'eau fraîche sur Dunningan.

Une demi-heure après, Barksdale après un bain chaud était allongé dans son lit, les yeux au plafond tandis que montait jusqu'à lui le bruit de la rue. Il resta ainsi jusqu'à minuit, puis il sombra dans le sommeil.

CHAPITRE XV

A huit heures du matin, alors que le brouillard couvrait encore la mer et le marais depuis Skull Cliff jusqu'aux docks de la cité, un petit bateau trouva sur le rivage le corps à demi submergé du Dr Rentner.

A 2 heures, eut lieu le service funèbre suivi, une demi-heure après, de l'inhumation au cimetière de Greenword. Dans la matinée, on avait procédé à l'autopsie qui confirma que l'unique cause de la mort était la strangulation.

A midi, le coroner, après examen du corps, prononça solennellement un verdict de « mort de la main ou des mains d'une ou plusieurs personnes inconnues ».

La garde de police fut retirée de Mahannock, après que des recherches minutieuses eussent été effectuées dans la maison et ses environs. A plusieurs reprises dans la journée, Meeks, Vidal et Greig furent interrogés. Vidal continua à refuser de s'expliquer sur le morceau de la note déchirée qui devait être en sa possession. Greig affirma énergiquement qu'il ne se souvenait de rien. Et Meeks confirma sa précédente version des événements.

A 3 heures de l'après midi, un télégramme chiffré arrivait en provenance de la police de Saint-Louis. Il contenait des informations détaillées sur Gustave Vidal. D'après son contenu, Vidal était un homme très respecté dans sa profession et honorablement connu dans la société de Saint-Louis.

A peu près à la même heure, Barksdale recevait un télégramme d'un éditeur de New-York, expliquant qu'il ne pouvait fournir aucun renseignement sur l'identité d'Anton Gerchy parce que l'agent, qui avait été l'intermédiaire pour l'achat du manuscrit, était absent.

— Par conséquent, se dit Barksdale, nous ne pouvons pas savoir si Anton Gerchy est, ou non, un pseudonyme.

Pendant la journée, on ne trouva pas trace de Murff. Meeks, examiné d'heure en heure à l'hôpital, paraissait aller mieux.

Tous les détails du crime, à la seule exception de la découverte par Barksdale du clou de cuivre et du morceau de caoutchouc, étaient entièrement tombés dans le domaine public. Tous les grands journaux des États-Unis avaient dépêché à Linton reporters et photographes. D'illustres détectives avaient téléphoné pour offrir leurs offices.

Le quartier-général de la police était inondé de lettres proposant les suggestions les plus absurdes.

— Arrêtez Gustave Vidal. Trouvez l'homme qui a acheté les deux morceaux de corde — Greig a perdu la partie du document qui lui appartient dans l'accident de chemin de fer. Examinez tous les voyageurs. — Pourquoi ne porte-t-on pas les soupçons sur ce jeune détective qui prétend être sorti, avec la nièce de la victime au moment du crime?... et toute un série de solutions aussi absurdes dont des milliers de journaux tympanisaient la cervelle de leurs lecteurs.

Tard dans l'après-midi, Frances Colby reçut un télégramme du seul parent du Dr Rentner — son frère — qui ne pouvait pas arriver avant dix jours.

. . . . . .

L'homme au manteau noir avait appris, avec quelque amusement, la découverte du corps de sa première victime — l'homme qu'il

avait étranglé et jeté du haut de la falaise dans la mer. Il avait toujours espéré que le corps serait retrouvé.

Avec le même sentiment dissimulé d'amusement, il avait assisté au service funèbre célébré pour sa victime, avait causé avec beaucoup d'amis du défunt, avait même fait à Barksdale l'éloge de ses grandes qualités. Barksdale était, de tous les ennemis de l'homme au manteau noir, le seul pour lequel il eût quelque respect.

Et, maintenant, comme l'horloge marquait 6 h. 30, le criminel, le sourire aux lèvres, décrochait le récepteur d'un téléphone. Un vent du nord-est fouettait furieusement les vagues de Skull Cliff à la côte de Floride. La température était descendue au plus bas de la saison. Il n'y aurait aucun curieux pour s'aventurer la nuit sur les routes conduisant à Mahannock.

L'homme au manteau noir déguisant sa voix appela un numéro.

Lorsque David Barksdale répondit, l'homme au manteau noir, prenant une voix haut perchée qui, il en était sûr, serait prise par son interlocuteur pour celle du Dr Springer, dit :

— Dave, ici le Dr Springer, je suis à Mahannock. En venant ici en auto, cette nuit, il m'a semblé voir Karl Greig près du garage de « Black and White ». Je n'ai pas pensé à m'arrêter, mais ne croyez-vous pas que vous devriez faire une enquête là-dessus?

David Barksdale répondit sans hésitation. L'homme eut un sourire. Si son imitation de la voix du Dr Springer n'était pas parfaite, le jeune détective devait avoir mis cela sur le compte de l'état de la gorge du docteur. L'homme au manteau noir raccrocha le téléphone et enveloppa ses épaules dans les plis de son manteau.

Le terrain était préparé pour le second acte du drame, drame qu'il entendait amener à sa diabolique conclusion. Il voyait, par avance, tomber le rideau sur l'horreur finale dont son esprit dévoyé se délectait.

Barksdale dit :

— Ce sera fait, docteur. Merci pour votre avertissement. Voulez-vous que Frances viennes à Mahannock demain matin pour les détails relatifs à la succession? »

L'homme au manteau noir fronça le sourcil. Il répondit tout de suite :

— Oui, demain matin. J'aurais voulu la voir cette nuit mais, demain matin, cela suffira. Il m'est pénible de l'obliger à revenir dans cette maison, mais il y a un tas de questions relatives à ses meubles et à ses affaires personnelles pour lesquelles je ne puis me passer d'elle.

Cette première conversation terminée, l'homme au manteau noir téléphona à l'appartement de Katherine Hardy. David Barksdale, il le savait, allait immédiatement s'embarquer sur la piste qu'il lui avait suggérée, à la recherche de Karl Greig. Dans l'intervalle, Frances Colby n'aurait aucune occasion de communiquer avec son fiancé.

Quand la jeune fille eut répondu, l'homme au manteau noir, imitant toujours la voix du Dr Springer, dit :

— Ma chère amie, ici, le Dr Springer. Pourriez-vous venir à Mahannock cette nuit. Je regrette de vous demander cela, mais il y a un tas de détails pour lesquels j'ai besoin de votre aide.

— Heu!... Oui, je peux venir. Mais la voiture d'oncle Joseph est toujours à Mahannock. Si j'appelais Dave pour qu'il me conduise?

— Ce serait l'idéal, dit l'homme au manteau noir. Mais je viens juste de lui parler. Il est parti pour voir l'inspecteur Graham. Vous pourriez prendre un taxi, avec un conducteur que vous connaîtriez bien.

— Oui, en effet.

— Venez tout de suite, si possible. Vous pourrez renvoyer le taxi immédiatement. J'ai, ici, ma voiture et nous en aurons fini dans une heure au plus.

L'homme au manteau noir eut un sourire en percevant dans la voix de la jeune fille une légère hésitation au moment d'accepter sa proposition. Elle éprouvait quelque crainte, il le savait, à l'idée de venir seule de nuit à Mahannock. La voix aussi qu'il avait contrefaite l'avait inquiétée, il le savait, mais quand elle se rappellerait ces marques rouges sur la gorge du Dr Springer, elle comprendrait et elle viendrait à Mahannock.

L'homme au manteau noir n'avait pas menti en disant à la jeune fille que, à son arrivée, elle trouverait l'auto du Dr Springer dans l'avenue. Elle n'aurait pas de soupçons en entrant dans la maison.

Elle trouverait Mahannock chauffé et avec toutes les lumières allumées. Il y aurait un bon feu dans le cabinet où le Dr Springer aurait arrangé les papiers — mais le Dr Springer n'y serait pas. En dehors de cela, rien ne pourrait révéler à Frances Colby que l'homme au manteau noir avait tout préparé pour la mise en scène prévue.

. . . . . .

Frances Colby, ne pouvant avertir son amie qui était sortie pour une soirée en ville— réunion que Frances avait engagé Katherine à ne pas manquer — écrivit un mot qu'elle laissa dans la serrure de l'appartement. Dave, elle le savait, devait venir à 9 heures comme il l'avait promis.

Elle avait déjà téléphoné pour avoir un taxi dont elle connaissait, depuis des années, le conducteur qui lui inspirait pleine confiance. Le taxi était devant la porte et Frances monta.

— A Mahannock, Red, dit-elle.

Le sourire d'accueil, qui illuminait le bon visage de Red, s'éteignit. Il ne dit rien et fit démarrer son moteur. Il aurait voulu dire à Frances Colby, toute la part qu'il prenait à ses malheurs. Mais il pensa qu'il risquait d'être indiscret.

Il ne dit rien durant tout le trajet. De temps en temps, il regardait dans le miroir et voyait le visage pâle de la jeune fille qui luttait contre l'anxiété.

Elle était blottie dans un coin du taxi, laissant errer ses yeux sur les rectangles de lumière des magasins qui se succédaient au bord de la route. Les événements des deux derniers jours avaient

brisé son courage. Elle s'était reposée sur l'énergie de David Barksdale et du Dr Springer. Elle avait confiance que ces deux-là, ses meilleurs amis, finiraient par la sortir des ténèbres où elle se débattait.

Il lui avait été difficile de voir les choses du point de vue de Barksdale. A plusieurs reprises encore, elle était revenue à l'idée d'abandonner la poursuite, de ne pas faire courir à son fiancé les dangers terribles qu'elle sentait suspendus sur tous ceux qui se trouvaient mêlés à l'affaire.

Certes, elle ne consentirait jamais à revenir habiter à Mahannock. Même maintenant, au moment de franchir la massive porte d'entrée, elle était tentée de se pencher vers Red et de lui dire qu'elle avait changé d'avis. Elle était heureuse qu'aux termes du testament de son oncle, Mahannock dût être vendu.

Elle ferma les yeux et les rouvrit soudain pour chasser l'horrible vision qui s'était imposée à elle, celle d'un corps précipité du haut de la noire muraille des rochers de Skull Cliff. Elle se redressa, passant sa main gantée devant ses yeux.

Elle n'aurait pas voulu venir à Mahannock. Pourquoi le Dr Springer avait-il insisté? Certainement, il aurait dû comprendre son état d'esprit, se rendre compte combien ce retour lui était pénible. Elle n'y était pas revenue depuis mardi soir où Breck Huddeston l'avait conduite en ville.

Elle essaya de se raisonner, de se dire que ce ne serait pas comme si elle allait trouver la maison froide et déserte, que les vieux fantômes étaient exorcisés, que la maison ne serait pas remplie du bruit et du mouvement des hommes de police, mais qu'elle serait reçue par un ami. Elle n'aurait pas cette sensation de désespérance, d'accablement mortel qui planait cette nuit-là. Il n'y aurait que chaleur et amitié.

Non, elle ne s'en retournerait pas. Elle devait accepter la responsabilité des devoirs que le mort lui avait créés. Elle se pencha à la portière quand le bruit des roues écrasant le gravier l'avertit qu'on venait de quitter la route. Elle vit les lumières de Mahannock briller au milieu du brouillard. Pour un instant, toutes ses craintes se dissipèrent. Mais pour un instant seulement.

Elle se remémora la voix du Dr Springer telle qu'elle l'avait perçue dans le téléphone. Ne lui avait-il pas semblé qu'elle avait quelque chose de pas naturel? Pourquoi avait-elle hésité une seconde à l'écouter? Elle serra les lèvres entre ses dents. Puis elle se rappela et sa terreur s'évanouit de nouveau.

— Sa gorge, certainement. Depuis mardi, sa voix n'était plus la même, elle se le rappelait maintenant.

Le taxi tourna devant le porche dallé et s'arrêta. Frances descendit et se tourna vers le conducteur. Les phares de la voiture éclairèrent l'allée et la jeune fille vit la limousine du Dr Springer. Elle tendit à Red un billet de banque.

— Est-ce que j'attends, Miss Colby? demanda Red.

Frances réfléchit pendant que Red cherchait la monnaie. Puis, prenant une résolution :

— Attendez seulement un moment jusqu'à ce que je vous dise que tout va bien.

Elle traversa le porche et ouvrit la porte.

Elle appela :

— Docteur Springer?

Une voix lui répondit aussitôt :

— Entrez, chère amie.

La maison s'offrait, accueillante. La flamme joyeuse du foyer faisait courir des ombres sur les murs du studio. Frances se retourna et dit au conducteur.

— C'est bien, Red, gardez la monnaie.

Le taxi passa par l'allée de l'est et rejoignit Shore Road par un chemin de traverse qui permettait de ne pas passer au-dessus de Skull Cliff. Red n'était pas supersitieux, mais...

Le bruit du moteur diminua et se perdit dans la rumeur des vagues déferlant contre la base de la falaise. Frances Colby ferma la porte, enleva ses gants et son manteau et les posa sur une chaise. Elle attendit quelques instants dans le studio; puis elle entendit la même voix venant, à ce qu'il lui semblait du haut de l'escalier.

Elle alla dans le vestibule et attendit.

— Je vais descendre dans quelques minutes, chère amie, dit la voix. A moins que vous ne soyiez assez bonne pour monter un moment et me renseigner sur ces vieilleries qui encombrent la chambre des armures.

Quelque chose dans cette voix, le timbre, l'articulation réveilla ses appréhensions. Son cœur se mit à battre. Elle ne répondit pas immédiatement, mais s'appuya contre la rampe. Cette voix n'était pas celle du Dr Springer!

Mais si, voyons. Sa voiture était là, dehors. C'était son accident, voilà tout. Elle dit, avec un peu d'hésitation :

— Je viens.

Elle monta précipitamment les escaliers jusqu'au dernier étage. Tandis qu'elle avançait dans le corridor vers la chambre des armures, ses pas retentissaient d'une façon lugubre.

CHAPITRE XVI

— Dans la chambre des armures, chère amie, dit l'homme au manteau noir.

Frances fit un pas en avant. Un pressentiment l'envahissait :

l'atmosphère d'horreur allait renaître à Mahannock; ses jambes fléchissaient sous elle; elle sentait qu'elle allait tomber si elle ne s'appuyait pas au mur. Son cœur battait à tout rompre; elle était comme une feuille emportée par un vent glacé.

De l'endroit où elle était, elle voyait un rayon de lumière à travers la porte entr'ouverte de la chambre des armures.

A vrai dire, ce n'était pas exactement une chambre d'armures. L'agent immobilier qui avait traité de l'achat de Mahannock pour le compte du Dr Rentner l'avait baptisée ainsi et, peut-être, le précédent propriétaire y avait-il installé une collection d'armes ou d'armures. Mais, depuis de nombreuses années, cette chambre, située au dernier étage de la maison ne servait à rien. De loin en loin, seulement, les domestiques montaient pour épousseter des meubles antiques laissés là par le précédent occupant.

On voyait de la lumière à la porte vitrée. Mais, de l'intérieur, ne venait aucun bruit, ni aucun indice de mouvement, sauf que, de temps en temps, une ombre se reflétait sur le pinceau de lumière projeté sur la porte d'en face.

Frances eut conscience qu'il fallait fuir. Sans voix, tremblante, elle s'appuyait à la muraille. Dans l'air autour d'elle, palpitants et étranges, semblaient résonner les échos de cette voix qui ressemblait à celle du docteur Springer.

Ses yeux restaient fixés sur le rayon lumineux qui sortait de la porte. L'ombre revenait régulièrement, comme si quelque chose se balançait rythmiquement dans la chambre à travers ce rayon. Ce n'était qu'une sorte de grisaille légère se dessinant sur la porte d'en face, comme un objet opaque revenant à intervalles réguliers.

Comme, à ce moment, la jeune fille rassemblait tout son courage pour fuir, une voix dit :

— Venez-vous, Frances?

Tout son effort fut brisé. Elle sentit que la voix était intervenue, juste à point, pour l'arrêter au moment décisif. Elle ne pouvait plus maintenant s'en retourner. Il fallait qu'elle entrât dans la chambre des armures.

— Frances? Cette antique chaise-longue? Croyez-vous qu'elle vaut la peine de la vendre?

Quelque chose dans la voix, probablement son provoquant mystère, acheva de la décider à agir. Elle s'avança rapidement et poussa la porte. Elle s'ouvrit toute grande, découvrant la scène qui avait été si soigneusement préparée.

La première chose qui frappa son regard fut une masse noire qui se détachait verticalement au milieu d'un amas de meubles recouverts de housses blanches. La chambre était froide et l'électricité, de tout son éclat, illuminait cette scène de mort.

La masse noire était le corps d'un homme. D'une double corde accrochée à un clou planté dans une poutre du plafond, pendait un corps humain, inerte et flasque, se balançant lentement de sorte que, par intervalles, l'ombre de ses épaules passait à travers les vitres de la porte.

Le sang de Frances Colby se glaça dans ses veines.

Elle restait là, immobile, accrochée de ses deux mains écartées un cri. Ses yeux béants restaient immobiles. Elle sentit une vague d'horreur passer sur son visage et eut l'impression de sentir des doigts visqueux aveugler ses yeux, s'agripper à tout son corps.

Elle restait là immobile, accrochée de ses deux mains écartées aux embrasures de la porte, comme crucifiée à regarder la figure hideusement congestionnée du Dr Springer qui se balançait devant elle. La bouche était tordue dans un horrible rictus. Ses yeux étaient ouverts, immobiles et vitreux. Le cou était incliné de côté sous la pression des cordes.

Elle ne se rendit pas compte du temps qu'elle resta là sans pouvoir détacher son regard de ce spectacle. A la fin, elle perçut sa propre voix, dans un murmure presque inintelligible :

— Mort, et au bout d'une corde, oh! mon Dieu, par pitié, à mon secours.

Elle formula intérieurement une prière. Elle fit un pas en avant. Certainement, la mort n'avait pas dû venir si vite. Elle avait entendu sa voix. Peut-être, n'était-il pas mort. Si elle pouvait atteindre le corps, le descendre...

Comme elle faisait un sceond pas en avant, le mouvement de la corde fit tourner, encore une fois, la figure de l'homme pendu. Elle le vit mieux cette fois et comprit qu'il était trop tard, qu'il avait dû mourir depuis longtemps, que la voix au téléphone et celle de la chambre n'étaient pas celle du Dr Springer et ne l'avaient jamais été!

Elle commença à sangloter, sans pouvoir détacher ses yeux de la figure de l'homme pendu. Autour de cette figure, son esprit désemparé évoquait une série de fantômes effrayants qui lui semblaient s'avancer, ramper vers elle.

Elle fit un effort pour se dresser, ses bras se tendirent en avant pour chercher un appui et elle tomba, sans connaissance, au moment où elle commençait à percevoir, autour d'elle, le bruit d'un horrible rire, d'un rire infernal. Elle sombra dans le noir et ce rire démoniaque, insensé, se répandait dans l'obscurité comme une vague noire de sons... tandis qu'au loin, aussi perçant que le rire lui-même, se fit entendre le son d'une cloche insistant et perçant, remplissant toute la maison et jusqu'à la chambre où gisait la jeune fille.

. . . . . .

David Barksdale stoppa devant la porte du garage de « Black and White ». Minges se présenta presque immédiatement.

— Qu'y a-t-il, Dave? demanda-t-il.

— Connaissez-vous Greig, cet homme barbu qui était à Mahannock? demanda Barksdale.

— J'ai vu son portrait dans les journaux, oui.

— J'ai su, il y a quelques minutes, qu'il se trouvait dans votre voisinage. Puis-je user de votre téléphone?

Il entra et appela le numéro de l'agence. Morris était là.

— Chef, quel était le dernier rapport sur Greig, demanda-t-il.

Au bout d'un moment, la voix de Jacob Morris répondit :

— Felber a téléphoné, il y a environ quinze minutes. Greig était à la bibliothèque publique. Il est rentré vers six heures. Il doit être encore chez lui.

— Pouvez-vous téléphoner tout de suite à Felber?

— Certainement, dit Morris. Il décrocha. Deux minutes après, il rappela :

— Felber dit qu'il l'avait perdu de vue à la bibliothèque, mais que, quand il est revenu rue Lemore, il a pu le voir assis et lisant.

Barksdale raccrocha, mais il se disait :

— Si Felder ne devait pas de l'argent à l'agence, je crois que je le mettrais à pied.

Puis, s'adressant à Minges :

— Etes-vous certain de n'avoir pas vu Greig aux environs, il y a quelque temps?

— Oh! pas du tout! Pour sûr!

Barksdale remonta dans sa voiture et se dirigea vers l'appartement de Katherine Hardy. Là, il trouva la note laissée par Frances. Il lut :

— *Dave, le Dr Springer m'a téléphoné pour que j'aille à Mahannock. Vous pouvez venir me prendre si vous voulez, bien qu'il ait promis de me ramener.*

Barksdale releva la tête de surprise. Ses mains se crispaient sur la note. Pourquoi le Dr Springer avait-il si soudainement changé d'avis? Il y avait quelque chose qui n'allait pas; il sentait une menace autour de lui. Et cette ombre de doute qui avait effleuré son esprit, cette nuit, en entendant la voix du Dr Springer au téléphone, prenait soudain les proportions d'une quasi-certitude. Cinq minutes après, il dirigea sa voiture à toute vitesse vers Mahannock. Et son esprit, éveillé à des perspectives qu'il n'avait pas encore aperçues, travaillait encore plus vite.

Ce n'était pas la voix du Dr Springer qu'il avait entendue. L'homme au manteau noir avait imité la voix du Dr Springer, prévoyant que la légère différence de timbre serait mise sur le compte de la gorge meurtrie de celui-ci.

Il s'accablait de reproches pour être tombé dans le piège, pour avoir encore perdu trois précieuses minutes à essayer de téléphoner à Mahannock. « Personne ne répond avait dit l'opérateur ». Pourquoi personne ne répondait-il à Mahannock? Certainement, si le Dr Springer avait été là, il aurait répondu.

L'homme au manteau noir l'avait envoyé au dehors pour que Frances ne puisse communiquer avec lui! Qu'avait-il pu lui arriver? Il appuya follement sur l'accélérateur de la voiture.

Il se rappela, soudain, la façon dont le Dr Rentner avait dit à Meeks que le Dr Springer était arrivé et qu'ils n'avaient besoin de rien. Le Dr Rentner avait dit cela sous la menace d'un revolver. L'homme au manteau noir n'aurait-il pas forcé le Dr Springer à

appeler la jeune fille cette nuit? La voix qu'il avait entendue n'était-elle pas celle du Dr Springer à Mahannock? L'homme au manteau noir avait-il traîné le Dr Springer à Mahannock et ne l'avait-il pas forcé à faire sa demande?

La jeune fille, évidemment, n'avait rien soupçonné. Elle était tombée dans le piège comme lui. Il se rappelait, maintenant, que le Dr Springer lui avait dit, la veille, qu'il voulait aller à Mahannock, dans la nuit de mardi, pour certains détails relatifs au testament.

Et toujours cette question : qui était l'homme au manteau noir? Les détectives de l'agence n'avaient guère réussi dans leur filature de Vidal et de Greig. Vidal, pilotant son petit roadster avait échappé, plusieurs fois ces jours-ci, à leur surveillance. Greig? Greig était-il vraiment dans sa chambre?

« Quand ils auront réussi à trouver Murff, se dit Barksdale, qui essayait de chasser de son esprit la terrible inquiétude qui le poignait au sujet de Frances, nous pourrons faire quelque chose. »

Comme la voiture dépassait le bois de pins au-dessous de Skull Cliff, Barksdale vit que Mahannock n'était pas éclairé. La peur le saisit tandis qu'il freinait la voiture pour l'engager dans le petit chemin qui permettait d'éviter le passage dangereux de la falaise. Il arrêta la voiture devant la grande porte et sauta à terre, revolver en main.

Juste à ce moment il entendit du bruit dans la direction du mur de l'est — près de l'allée. Il se retourna et aperçut la limousine du Dr Springer. Il s'approcha, ouvrit la portière et examina le moteur. La clef avait été enlevée.

Il attendit. De la maison ne venait aucun bruit. On n'entendait que le vent et le fracas des vagues déferlant contre la falaise. L'obscurité était impénétrable. Puis, le vent se calma et, entre le déferlement de deux vagues, il perçut un bruit semblable à celui d'un objet pesant qu'on aurait traîné sur le sol gelé.

Il se dirigea, au nord vers la falaise. Il marchait avec précaution pour éviter de tomber. Il entendit des pas et ce même bruit au-dessus de lui. Il avança, son révolver au poing.

L'ombre de la falaise se dressait au-dessus de lui. Et, tout d'un coup, une masse sombre apparut sur la pointe extrême d'où le corps du Dr Rentner avait été précipité. Cette masse parut se diviser en deux, l'une plus grande, l'autre plus petite.

Barsdale escalada la pente. Il leva son arme et tira. Il y eut un bruit sourd et mat comme celui d'un objet lourd tombant sur le chemin au-dessous. Barksdale monta encore plus vite, tira deux fois dans la direction de la noire silhouette qu'un peu de clarté lui permettait d'entrevoir.

La silhouette entrevue s'évanouit dans l'obscurité entre les rochers et les buissons. Barksdale s'arrêta et écouta bien. Rien que le fracas des vagues se brisant contre Skull Cliff.

Un autre corps avait été précipité dans la mer. Lequel?

CHAPITRE XVII

Quand cette ombre — premier contact de Barksdale avec l'homme au manteau noir eut disparu — Barksdale revint vers la maison, le cœur palpitant d'anxiété. Qu'était-il advenu de la jeune fille? Etait-il possible que ce fût son corps qui se trouvât entre les mains de ce fou qui se dissimulait sous les plis de ce manteau noir et sous cette coiffure bizarre?

Barksdale ne pouvait se faire à l'idée d'une pareille profanation. Mais était-elle arrivée à Mahannock?

Il revint au portail d'entrée de Mahannock. Il appuya contre la porte. Il s'efforça d'en tourner la poignée. La porte était fermée. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, mais il aperçut, à travers les rideaux du studio, la lueur du feu.

Tout d'un coup, des pas se firent entendre dans la maison. Puis, il perçut des soupirs et des sanglots, des mains heurtant la porte d'entrée à l'intérieur.

— Fran! Franc! s'écria-t-il.

— Oui, Dave, cria la jeune fille d'une voix glacée par la terreur. La porte, Dave! Elle est fermée— toutes les portes sont fermées. Et je suis dans l'obscurité.

Barksdale saisit son revolver par le canon.

— En arrière, Franc, écartez-vous de la porte.

Il frappa la vitre de toute sa force avec la crosse de l'arme. Elle vola en éclats. Il acheva fièvreusement de détacher les fragments de verre et, passant la main par l'ouverture, écarta violemment le rideau et ouvrit à l'intérieur. Ses mains tâtonnant dans l'obscurité rencontrèrent le corps de la jeune fille.

Il la prit entre ses bras et la souleva.

— Oh! Dave! Quelle horreur! Jamais je n'oublierai ce visage... le Dr Springer!

— Attendez que je donne de la lumière, Fran, dit Barksdale.

Mais la jeune fille s'accrocha à lui :

— J'ai essayé de tourner les boutons. L'électricité est coupée dans toute la maison.

— Je sais où est le compteur, dit Barksdale. Nous ne pouvons pas rester sans lumière.

Il trouva le compteur dans le placard sous l'escalier. Il donna l'électricité et vint retrouver Fran.

— Je vais voir cette voiture là dehors, Fran. Restez-là et dites-moi ce qui est arrivé.

Barksdale entraîna la jeune fille près de la porte ouverte du studio devant laquelle se trouvait la limousine du Dr Springer. Sa main droite serrait son revolver et ses yeux allaient constamment de la porte du studio à celle du salon.

— Dave, il a tué le Dr Springer! Il — il m'a fait venir ici. Il parlait comme le docteur. Oh! je n'aurais jamais dû venir! J'aurais dû prévenir la police.

— Vous n'êtes pas en faute, Fran. J'ai été trompé aussi.

— Dave, je veux être toujours auprès de vous. Je ne veux pas vous quitter. J'ai peur pour vous.

Barksdale la prit par la main. Ils allèrent ensemble jusqu'à l'auto du Dr Springer. Il tourna le robinet du réservoir pour faire échapper l'essence. Puis, il revint au téléphone. Il appela Summer 6 705.

— Inspecteur Graham, dit-il d'une voix rauque. Un autre meurtre à Mahannock. Oui, le Dr Springer.

La jeune fille raconta à Barksdale comment elle avait été amenée à la chambre des armures et l'horrible vision qui l'y attendait.

— J'ai perdu connaissance et, quand je suis revenue à moi, le corps avait disparu. A ce moment, les lumières se sont éteintes tout d'un coup.

Barksdale ne lui dit pas qu'il était probablement arrivé à Mahannock juste à temps pour la préserver d'un pareil traitement de la part de l'étrangleur drapé de noir. Il garda aussi le silence sur ce qui s'était passé hors de la maison, sur le corps du Dr Springer jeté à l'eau comme celui de son oncle.

Quand les hommes de la police arrivèrent, tous exaspérés en présence de cette seconde attaque du meurtrier invisible, Barksdale vit que l'inspecteur Graham portait son vieux chapeau encore plus enfoncé que jamais, tandis qu'il serrait plus fort entre ses dents le bout de son cigare éteint. Barksdale laissa la jeune fille en bas avec deux hommes qui devaient surveiller sa voiture et celle du Dr Springer et monta avec l'inspecteur Graham.

Dans la chambre des armures, ils trouvèrent la corde coupée, qui pendait encore au clou attaché à la poutre. Ils reconnurent aussi les mêmes larges empreintes qu'on avait relevées à Shore Road. Cette fois encore elles étaient marquées, dans la poussière à côté de celles du Dr Springer. Ils relevèrent aussi les traces laissées par les souliers du Dr Springer pendant que son corps avait été traîné hors de la chambre jusqu'au bas de l'escalier.

Et, au sommet de Skull Cliff, ils ramassèrent un petit carnet noir. Ce carnet portait le nom du Dr Springer et des notes de sa main.

La terre, gelée, n'avait conservé aucune empreinte.

— Un autre crime, Dave, dit l'inspecteur et une autre énigme. Notre homme nous fait marcher et ce n'est pas fini à moins que nous ne trouvions quelque chose. Mes supérieurs me tombent dessus et, pourtant, Dieu sait que je fais tout ce que je peux.

De retour à la maison, tous envisagèrent le nouveau développement de cette mystérieuse affaire.

— Le Dr Springer est venu ici ou seul ou avec son meurtrier. Il a étalé des papiers sur la table du studio. Il a allumé le feu et donné l'électricité. Frances et moi avons été appelés au téléphone par quelqu'un qui a réussi à imiter la voix du docteur — à moins que ce ne fût réellement la voix de ce dernier parlant sous la menace de son assassin.

— Pensez-vous que notre homme, après s'être débarrassé du corps du Dr Springer, avait l'intention de revenir et de tuer la jeune fille.

— Je ne puis pas faire d'autre supposition, inspecteur, dit Barksdale. Il a fermé toutes les portes pour la tenir prisonnière. Mais peut-être, au fait, voulait-il seulement la terroriser par l'atroce vision du corps pendu. L'être démoniaque qu'on entrevoit derrière ces crimes peut s'être figuré que Frances lui donnerait d'importants renseignements au sujet des fameuses notes, qu'elle connaissait peut-être le nom de l'Etat que le Dr Rentner avait coupé dans la lettre. Je ne peux croire qu'il l'ait épargnée parce qu'il s'agissait d'une femme.

— Ni moi non plus, dit Graham. Mais, au fait, que va-t-il advenir de la sucession du Dr Rentner?

— La Cour nommera un nouvel administrateur, dit Barksdale.

Une heure après, Barksdale ramena Frances en ville à l'appartement de Katherine Hardy. Celle-ci était rentrée chez elle. Barksdale la mit au courant des événements et lui demanda d'appeler un médecin auprès de Frances. Quand il fut sur le point de partir, Frances se leva et le serra dans ses bras. Elle l'embrassa en lui disant :

— Soyez prudent.

— Quelques minutes après, Barksdale était installé, chez lui, devant un petit bureau. Devant lui, se trouvait une pile de notes, contenant tous les renseignements qu'il avait réunis sur l'affaire. Il lut et relut la dernière note qui les résumait toutes :

Le préposé à la surveillance de Greig jure que celui-ci était dans sa chambre quand le docteur Springer a été tué. Vidal, au témoignage formel de Conroy, l'expert de bridge du « The Call », faisait une partie dans l'appartement de Conroy à la même heure. Meeks, d'après les témoignages recueillis à l'hôpital, n'avait pu s'absenter.

Barksdale repoussa les papiers et passa ses doigts dans son épaisse chevelure.

« Trois hommes avec des alibis parfaits sans aucun doute, se dit-il — et le quatrième, le petit homme au nez tordu et aux yeux vagues, est toujours en liberté. Je donnerai un œil pour le tenir. »

Il étendit les jambes et alluma une cigarette. Ses yeux, à travers la fumée, interrogeaient l'ombre — l'ombre de l'homme au manteau.

Il essaya de mettre en ordre toutes les données qu'il possédait. Il avait l'impression qu'il avait devant lui tout ce qu'il fallait pour résoudre le problème et qu'il ne dépendait que de lui d'en faire jaillir la solution.

Il pensa à Karl Greig et à l'homme de l'agence qui jugeait que

l'ombre d'un homme suffisait à prouver sa présence dans sa chambre. Il pensa à Gustave Vidal et à l'expert en bridge. Certainement, il semblait bien que Vidal devait être mis hors de cause. Il n'y avait aucune raison de supposer que Conroy ait menti pour fournir un alibi à un meurtrier ou à un homme soupçonné de meurtre.

Il évoqua l'émotion qui allait se répandre en ville, le lendemain, quand les journaux annonceraient la mort du Dr Springer. Il y aurait encore des primes à gagner pour les mariniers dans les parages de Skull Cliff.

Vidal! un homme courageux. Barksdale l'admettait. Vidal, avec un motif suffisant, était capable de commettre un crime. Il avait obstinément refusé de livrer la part du secret qu'il détenait. Pourquoi ce refus persistant? Pourquoi avait-il dépisté les détectives chargés de le surveiller?

Greig, d'un autre côté, n'avait fait aucun effort pour échapper à la surveillance. Est-ce que Greig, persistant à soutenir qu'il ne se rappelait rien de la note relative au trésor, était destiné à devenir la prochaine victime de l'homme au manteau noir?

Mecks, l'homme à l'agoraphobie, Barksdale le sentait, devait être entièrement mis hors de cause. Rien dans sa vie antérieure ne permettait de lui attribuer le courage et l'habileté de l'homme au manteau noir.

Mais cet autre suspect : le petit homme au nez tordu et aux yeux étranges! Personne ne savait grand-chose sur lui. Il donnait l'idée d'un de ces diablotins inoffensifs qu'on voit dans les livres d'images pour les enfants. Une caricature de menace noyée dans le ridicule... Mais ce Murff n'était-il pas la clef de l'affaire?

Barksdale nerveux, se leva, alla à sa radio et tourna le bouton, entendit les premières notes d'une chanson. Changement de longueurs d'ondes. Il tomba sur l'émission journalière de la police de Linton. La voix monotone de l'annonceur donnait la série habituelle des informations : des voitures volées en ville, des maris battant leurs femmes, une rixe sanglante aux docks 15.

Un appel retentit au téléphone. Il saisit le récepteur.

— Ici, David Barksdale, dit-il.

— Coment allez-vous, Monsieur le détective! dit une voix nasillarde.

— Qui me parle?

— C'est l'homme au manteau noir, dit la voix, et une menace voilée dans ces quelques syllabes persuada à Barksdale que c'était la vérité.

— Bien, que voulez-vous? demanda-t-il.

— Je vous ai appelé simplement pour vous donner un avis, mon ami, pour vous dire que les espions que vous avez mis à mes trousses ne sont guère forts, qu'ils ne me découvriront jamais. Si vous n'abandonnez pas la partie, je serai obligé d'ajouter votre nom à la liste des personnes qui me gênent. Vous vous occupez trop de moi, Monsieur le détective.

Barksdale essaya de saisir une indication dans le ton de voix,

évidemment déguisée, qui s'adressait à lui, mais n'y parvint pas. D'une voix gutturale, il dit :

— Si c'est bien vous, monsieur l'homme au manteau noir, comprenez bien ceci : je ne vous lâcherai pas. Je serai sur vos talons jusqu'à la fin.

Un rire étouffé parvint au bout du fil.

— Alors, prenez garde à vous. Et faites bien attention à ceci. Prévenez miss Colby qu'elle soit aussi sur ses gardes. Demandez-lui la prochaine fois que vous la verrez comment elle a trouvé mon imitation de la voix du Dr Springer? Et, à propos, comment l'avez-vous trouvée vous-même?

Et le rire recommença avec une expression de menace si peu dissimulée que Barksdale ne put s'empêcher de frissonner.

— Vous serez pendu! cria-t-il. Vous serez, comme dit la loi, pendu par le cou jusqu'à la mort.

— Bonne nuit, monsieur le détective, dit l'homme au manteau noir. Et ne vous fatiguez pas à savoir d'où vient cet appel. Il vient du Mahatchie Combin Club qui est fermé depuis un an.

Un déclic retentit et la communication fut coupée.

CHAPITRE XVIII

Vers la fin de l'après-midi du jour où la nouvelle du meurtre du Dr Ralph Springer fut connue, Barksdale se rendit au quartier général de la police et demanda à l'inspecteur Graham la permission d'emporter, cette nuit chez lui, l'agenda du Dr Joseph Rentner. La permission lui fut accordée.

La journée avait été fort chargée pour le détective. De bon matin, il avait conféré avec le meilleur ingénieur spécialiste de la ville. Celui-ci lui avait affirmé que, de toutes façons, la combinaison qui avait arrêté le fonctionnement du carburateur du Dr Springer ne pouvait être qu'extrêmement compliquée.

— Il fallait que cela fonctionne avec une précision d'horlogerie, Barksdale. Et, même alors, comment votre homme aurait-il pu savoir que le docteur irait directement à Mahannock? En fait, il s'est arrêté pour faire de l'essence. Cela seul aurait suffi à faire échouer toute la combinaison.

Barksdale pensa au petit clou de cuivre et au morceau de caoutchouc. La combinaison aurait-elle été plus simple que ne le suspectait l'ingénieur?

Un peu plus tard, Barksdale avait interrogé Jim Dodd le domes-

tique nègre et sa femme Carrie. Il les quitta, convaincu qu'ils n'avaient jamais eu, pour leur patron, d'autre sentiment qu'une profonde estime et un entier dévouement.

Vers cinq heures, il se rendit avenue Lemore et s'arrêta devant la demeure de Greig. Celui-ci venait à peine de sortir d'un mortel interrogatoire de deux heures pendant lequel on avait désespérément essayé de tirer de lui un renseignement qui put éclaircir la déconcertante énigme.

La chambre de Greig était dans l'obscurité. Au centre, une table avec une lampe allumée. Tous les rideaux étaient tirés. Une petite malle était posée à côté du lit de fer.

Greig n'éprouva pas le besoin de s'excuser de la simplicité de son installation et invita son hôte à entrer avec cet air lointain qui le caractérisait.

— Je ne sais pas ce que je pourrai devenir, dit Greig au cours de la conversation, à moins que je ne recouvre la mémoire. Il me semble que je pourrais tenir une place dans la société. J'ai cherché, dans tous les sens, un indice qui me mette sur les traces de mon identité. J'ai essayé d'interroger les journalistes. Il faut croire que j'avais une vie de reclus, autrement quelqu'un aurait reconnu mon portrait, je parle de ceux qui vivaient avec moi ou près de moi...

— On vous a sans doute demandé cent fois, dit Barksdale si vous pouviez vous rappeler les nombres ou les lettres qui figuraient sur votre fragment de note. Je vous le demande encore.

Greig sourit doucement, ses dents blanches tranchant sur le noir de sa barbe :

— Je ne me rappelle rien, cher monsieur. J'ai renoncé à chercher.

Barksdale se pencha tout à coup, tendit son doigt et dit :

— La première lettre était R.

Les yeux de Greig parurent soudain s'éclairer comme d'une lueur intérieure. Il se leva, tendit ses bras énormes, agitant ses poings serrés dans le vide, comme pour chercher quelque chose.

— Vous avez raison, s'écria-t-il s'arrêtant pour regarder Barksdale dans les yeux, la première lettre est R. Puis, il y avait un nombre et une autre lettre.

— L'autre lettre était un E ou un W dit Barksdale.

— Oui, s'écria Greig et le nombre était onze.

— R... onze... E... c'est cela, n'est-ce pas?

— Oui. Maintenant je me rappelle. Je le portais attaché à mon bras droit, là.

Il désigna de ses gros doigts le haut de son bras.

A cinq heures et demi, Barksdale envoya un télégramme à l'hôpital de Richmond. Une demi-heure après arriva la réponse.

L'homme répondant au signalement était employé ici six mois; Stop. Etait ici à l'arrivée de Karl Greig en décembre. Stop. Morphinomane.

Murff — le diablotin falot sorti d'une image — Murff avait volé à Greig son morceau de la note. De cela, Barksdale se sentait sûr. Cela éclairait tout. Murff avait tenté de vendre l'information au Dr Springer et au Dr Rentner. Etait-il entré ensuite en rapports avec Vidal et Greig? ou était-ce lui l'homme au manteau noir?

Si Murff était derrière la scène, attendait-il maintenant de convaincre Vidal de la nécessité de se joindre à lui? Ou bien Gustave Vidal était-il l'homme au manteau noir et attendait-il de pouvoir se procurer le nom de l'Etat où résidait Halz Lanckewiscz?

A huit heures, Barksdale était seul chez lui devant la masse de documents entassés sur son bureau. Une lampe voilée répandait une lumière douce sur les papiers et le mince volume qui avait été l'agenda du Dr Rentner. Patiemment, méthodiquement, il scrutait chaque indice comme un homme occupé à reconstituer un puzzle avec la conviction qu'il doit y arriver.

Derrière lui, la radio, branchée sur l'émission de la station de police de Linton, dévidait des informations coupées par des silences où l'on n'entendait que le grésillement des parasites sur la ligne.

Barksdale ouvrit l'agenda à l'endroit où le Dr Rentner avait eu recours à la fantaisie de Molkinoff. Il relut tout le paragraphe essayant de percer le mystère qui paraissait se dissimuler dans chaque mot :

Cela commence là où les tilleuls sont vénérés dans les annales d'une littérature nationale et dans...

La radio répandit un torrent de phrases. Barksdale fronça le sourcil, à moitié conscient de ce qu'il entendait.

L'annonceur, de sa voix monotone, disait :

« Le n° 36 attend des ordres. Une communication du n° 1432 Lemone avenue dit que l'homme recherché par la police est là. Description suit : petit, mince, grand nez tordu, yeux pâles. »

Barksdale continua un instant de lire :

...s'est transporté en effrayant cortège au pays où la verge d'or... Trouvera-t-on la fin dans la fleur exotique du magnolia?

Barksdale se pencha. Ses doigts se crispèrent sur le livre. Il la tenait. Elle était là, la clé pour laquelle l'homme au manteau noir aurait tout donné, commis tous les crimes.

Nouvelle communication de la radio :

« N° 36 est au 1452 de Lemore avenue. L'homme appelé Murff serait là. N° 36 est au 1452 Lemore avenue. L'homme appelé Murff... »

Barksdale se dressa. Il envoya sa chaise rouler sur le plancher tandis qu'il se précipitait vers la radio, ses nerfs étaient tendus comme des cordes de violon. Murff! Murff était au 1452 avenue Lemore. Tout près de chez lui.

— Les fous! Annoncer ce nom publiquement!

Il appela immédiatement Graham au téléphone. Ce fut le lieutenant Reynes qui répondit.

— Vos imbéciles d'annonceurs sont en train de prévenir Murff — s'il est près d'une radio — que la police est à ses trousses. Arrêtez cette émission. Ils vont alerter tout le voisinage. Je serai sur place dans deux minutes.

Au moment où il fermait la porte, il entendit encore l'annonceur : « Le n° 46 attend les ordres. Il est sur le trottoir. Le n° 26 attend... »

Barksdale courut comme un fou à l'adresse indiquée. Le n° 1452 était une maison de briques à trois étages. Une faible lumière filtrait d'un couloir à travers une porte close.

Barksdale franchit un petit porche et ouvrit la porte. Il s'arrêta un instant dans un petit hall. Un homme était en haut de l'escalier et lui fit signe. Barksdale escalada l'escalier branlant et rejoignit l'homme qui était gros et chauve. Celui-ci demanda?

— Vous venez de la part du grand quartier, n'est-ce pas?

— Oui. Où est l'oiseau?

— Ici. La dernière porte à gauche. Il faudra aller doucement. Il a l'air sur ses gardes.

— Allez à sa porte et demandez-lui des allumettes ou n'importe quoi, dit Barksdale. Je serai derrière vous...

— Je crois qu'il est armé. Prenez bien mon nom, parce que, une autre fois, j'ai manqué la prime à cause...

— Allez! Allez! murmura Barksdale.

Le gros homme avança lourdement. Barksdale suivait, la main sur son arme. La lumière d'un bec de gaz faisait trembloter leurs ombres sur les murs. Un lueur filtrait à travers le rideau de la dernière porte à gauche.

Le gros homme s'arrêta et il gratta à la porte. Une voix demanda :

— Qui est là?

— Smiley, dit le gros homme. Je voudrais des allumettes.

Barksdale était contre le mur, derrière la porte. Le verrou grinça et la porte s'entr'ouvrit juste assez pour laisser passer un mince poignet. Le gros homme prit les allumettes et Barksdale agrippa le poignet.

Les allumettes se répandirent sur le plancher. Barksdale se montra soudain dans la chambre, une main serrant le poignet de l'homme, l'autre le menaçant de son revolver. Et d'un coup de pied, il ouvrit la porte toute grande. Il serrait fortement son étreinte et plongeait son regard dans les yeux pâles inexpressifs. Le gros homme s'écarta et Barksdale dit :

— Hello, Murff!

— Non, je ne suis pas Murff, dit le petit homme.

Le gros homme avança un peu dans la chambre. Barksdale, tenant toujours le petit homme sous la menace de son revolver, le fouilla. Il trouva un petit revolver à manche nacré et le mit dans sa poche.

— Vous avez une licence pour ce jouet? demanda-t-il.

Murff secoua la tête. Le gros homme dit :

— Mon nom est Smiley, 1452 Lemore avenue, je réclame la prime...

— Sortez et fermez la porte une minute, dit Barksdale.

— C'est que je ne veux pas perdre ma prime. J'ai été...

— Je vous dis de sortir, cria Barksdale.

Quand Smiley fut dehors, Barksdale fit asseoir Murff sur le lit derrière lequel se trouvait une fenêtre sans rideaux donnant sur la plate-forme d'une échelle de secours. La lumière jaune d'un bec de gaz tombait sur la face blafarde de Murff. Son regard était furtif et changeant.

— Très bien, Murff, dit Barksdale. Vous avez volé quelque chose à l'hôpital de Richmond. Vous l'avez apporté ici. Il se peut que vous l'ayiez encore ou que vous ne l'ayiez plus. Si vous consentez à me mettre dans la confidence, vous pouvez éviter un tas d'ennuis avec la police, je suis un flic pour parler votre langage, mais un flic privé et je serai infiniment plus coulant que les gens du grand-quartier. Ils ne sont pas tendres, vous le savez, et ils n'y vont pas de main morte.

Murff resta silencieux. On voyait les coins de sa bouche se contracter et ses yeux cligner.

— Avez-vous quelque chose à dire, Murff? demanda Barksdale.

— Oui, dit Murff. Je suis l'homme au manteau noir.

— Sûr? dit Barksdale sardoniquement. Et moi, je suis le Mahatma Ghandi!

Les doigts minces de Murff tremblaient tandis qu'il cherchait un paquet de tabac dans sa poche. Il essaya de rouler une cigarette. Barksdale lui en tendit une. Murff l'alluma et resta quelques minutes à fumer évitant les yeux du détective. Puis, il se décida à regarder celui-ci en face et dit :

— Je suis dans une impasse. Je suis prêt à manger le morceau. Pour sûr, j'ai chipé quelque chose à ce type de Richmond. Je croyais que je pourrais en tirer parti mais, quand je suis venu ici, on m'a mis à la porte. J'essayais d'obtenir un petit profit.

— Bref, de faire un chantage?

— Oui, dit Murff baissant les yeux, je crois que c'est ainsi que ça s'appelle.

— Je veux ce petit morceau de papier que vous avez volé à Greig, dit Barksdale.

— Je ne l'ai plus, déclara Murff. Je l'ai donné à un type car...

Une ombre grise apparut dans le cadre de la fenêtre derrière Murff. Barksdale l'aperçut juste à temps. Il saisit brusquement Murff par le cou, et le planta devant lui en guise de bouclier. L'ombre, un homme penché, tira un coup de feu qui brisa la vitre. Murff s'écroula sur le plancher. Le sang coulant de la tête.

Barksdale, se penchant, fit feu à son tour. Il y eut de nouveaux éclats de vitre, mais l'ombre disparut. Barksdale courut à la fenêtre. Il passa les épaules au travers et regarda en bas.

Il entendit un bruit de pas sur l'escalier de secours. Il tira

dans l'obscurité toutes les cartouches qui lui restaient. Il entendit le bruit d'un moteur qu'on mettait en marche dans la rue, puis le roulement d'une voiture.

Il revint auprès de Murff, furieux et le visage contracté. Le blessé gémissait, la main portée à son crâne qu'avait éraflé la balle et d'où le sang s'écoulait maintenant. Le gros homme était accouru au bruit des détonations, la face pâle. Barksdale lui dit :

— Restez cinq minutes dehors, voulez-vous?

Smiley disparut et Barksdale s'agenouilla devant Murff.

— Maintenant, lui dit-il, vous pouvez me dire quel est l'homme au manteau noir.

— Je ne peux pas, gémit Murff. Je vous jure que je ne peux pas. Emmenez-moi à un hôpital... voulez-vous? Pas l'hôpital de la prison, ils m'enlèveraient ma... Non, Non!

— Votre drogue? demanda Barksdale.

— Oui, oui, dit Murff, toujours gémissant.

CHAPITRE XIX

Barksdale examina la blessure de Murff.

— Vous n'êtes pas gravement blessé, dit-il. Levez-vous.

Murff se dressa en chancelant, appuyé au bras du détective. Barksdale le guida jusque dans le hall où le gros homme attendait.

— Smiley, conduisez-nous au téléphone. Et il y a cinquante dollars pour vous si vous faites ce que je vous dis... Oui, cinquante dollars, si fort que ça paraisse.

Ils trouvèrent le téléphone au rez-de-chaussée. Le gros homme appela le quartier-général et dit ce que Barksdale lui dictait :

— Quartier général de la police? Ici. Otto Smiley, 1452 avenue Lemore. Un détective appelé Barksdale est venu ici et il s'est battu à coups de revolver avec un individu nommé Murff. Murff s'est enfui. Oui, il a été blessé mais il s'est enfui. Retenez bien mon nom et mon adresse.

Barksdale mit cinquante dollars dans la main de Smiley et lui promit davantage.

— Maintenant, faites-nous voir par où on peut sortir sans être vus. Quand la police viendra, tenez-vous-en ferme à cette histoire si vous voulez gagner votre récompense. C'est pour que les journaux ne sachent pas que j'ai trouvé Murff.

— O. K. dit le gros homme. Pourquoi ne m'avoir pas dit d'abord que vous vous appeliez David Barksdale?

Il leur montra une porte de sortie. Murff n'était pas solide sur ses jambes. Barksdale le fit avancer clopin-clopant à travers des débris de pots, de bouteilles et d'autres détritus qui encombraient une petite allée dérobée et finalement jusqu'à sa voiture où il eut juste le temps de le faire monter avant que le car de la police qui tournait le coin de la rue arrivât devant la maison.

Il fit deux milles à travers la ville pour s'arrêter devant une clinique spécialisée dans les cures de désintoxication.

Le directeur de l'établissement fit des difficultés. Il dit :

— Je ne puis pas hospitaliser un homme blessé sans prévenir la police.

Barksdale appela au téléphone Summer 6-705. L'inspecteur Graham répondit, le détective le mit au courant et lui expliqua pourquoi il désirait mettre Murff dans une clinique.

— Mon cher ami, je vous demande, je vous supplie d'entrer dans mon plan. Laissez répandre dans la police le bruit que Murff s'est échappé. Laissez les journaux l'annoncer au monde. Vous vous rappelez ce qui est arrivé la dernière fois quand cette maudite feuille a divulgué la vérité. Il ne faut pas que cela se renouvelle. Murff est notre seul contact avec l'homme au manteau noir. C'est notre atout-maître.

L'inspecteur approuva et promit au directeur de la clinique qu'il ne serait l'objet d'aucune poursuite pour avoir reçu le patient sans autorisation.

Murff fut immédiatement hospitalisé dans une chambre dont toutes les fenêtres étaient soigneusement grillées et dont les portes fermaient à clé. Barksdale s'assit au pied de son lit et se mit à lui poser des questions.

— Pourquoi ne savez-vous pas qui est l'homme au manteau noir?

Murff toucha du doigt les bandages de son front.

— Il ne faut pas me le demander, déclara Murff. Je me suis attelé à quelque chose de trop fort pour moi, je le vois bien maintenant.

— Qui a pris ce que vous avez volé à Greig?

— Je ne puis pas vous le dire. Peut-être ne me croiriez-vous pas. Car je n'ai pas de preuves. On ne peut pas m'expulser d'ici, je le sais parce que j'ai été dans des maisons semblables. Donnez-moi un peu de temps pour souffler. L'homme en question a des yeux derrière la tête. C'est lui qui a tiré sur moi à travers la fenêtre. Comment a-t-il su que j'allais lâcher son nom? En tous cas, je vous remercie de m'avoir conduit ici et je veux faire quelque chose pour vous, mais pas maintenant.

— Je ne sais pas combien de temps je pourrai vous faire protéger par Graham, dit Barksdale en manière d'avertissement.

— S'ils m'enlèvent d'ici, ils n'y gagneraient rien, dit Murff. On ne peut rien prouver contre lui. Il est trop malin. Il est plus fort qu'eux tous.

Quelque chose, dans l'attitude de Murff, inclinait Barksdale à croire qu'il ne mentait pas. Même sa répugnance à nommer l'homme

semblait prouver que le petit homme essayait d'être honnête. Murff devina sa pensée.

— Voyez-vous, dit-il, si je nomme celui que vous cherchez, il produira un alibi, clair comme le jour, pour prouver que ce n'est pas lui. Donc, il faudra que je nomme quelqu'un d'autre et ce sera la même chose. On trouvera encore un alibi et il me faudra mentir encore.

La sueur coulait sur le nez tordu de Murff, la terreur se lisait dans ses yeux pâles.

— Quand le moment sera venu, quand je pourrai accuser l'homme au manteau noir, serez-vous prêt à m'aider?

— Ça, vous pouvez y compter, dit vivement Murff. J'en serai diablement heureux et ce sera ma délivrance.

Barksdale quitta la clinique et se dirigea vers l'hôtel Deleon. Il prit l'ascenseur jusqu'à l'étage de Vidal. Sa montre marquait 20 h. 45.

Vidal répondit, presque immédiatement, au coup frappé par le détective à sa porte. Le Français portait une robe de chambre en soie bleue avec des pantoufles assorties. Il fumait une longue cigarette. Il salua Barksdale et l'invita à entrer.

— J'ai quelques mots à vous dire, dit Barksdale.

— Charmé, monsieur le détective, répondit Vidal.

Lorsqu'ils furent assis Barksdale dit :

— Vous avez fort habilement dérouté mes agents, Vidal.

— Cela m'amusait de les semer, répliqua Vidal, souriant. Ils ne sont guère forts.

Sa figure arrogante rayonnait.

— Vous preniez plaisir à les dérouter, voire à les circonvenir, même lorsque cela risquait de jeter la suspicion sur vous.

— Exactement, jeune homme, dit Vidal. Je vous ai dit une fois que ça m'amusait beaucoup de jouer le rôle de criminel. Le rôle que j'ai joué récemment m'a mis, si j'ose dire, en appétit. Ça a été pour moi un plaisir de tous les instants encore que je doute fort de jamais trouver une raison suffisante pour étrangler les gens.

— Soyons sérieux un instant, Vidal, insista Barksdale. Vous avez positivement refusé de nous donner le chiffre et les lettres qui figuraient sur le morceau de papier que vous a donné Gan Lanckewiscz en 1918. Refusez-vous encore?

Vidal se leva, le sang à la figure.

— Je n'ai jamais refusé, déclara-t-il, de donner tous les renseignements qui me paraissent avoir un rapport avec l'affaire. Je leur ai demandé de me fouiller et de chercher ce fameux morceau de papier. Ils ne l'ont pas trouvé. Vous venez, maintenant, je suppose, pour me dire que ma vie est en danger et que, à moins que je ne le sois moi-même, l'homme au manteau noir, ce mystérieux gentleman connu aussi tantôt sous le nom du cavalier noir, tantôt sous celui de l'étrangleur noir ou je ne sais quoi encore, pourrait sans doute essayer de me tuer pour tâcher de rentrer en possession de ce papier, ou plutôt de ce fragment de note.

— C'est exact, dit le détective, si vous n'êtes pas l'homme au manteau noir, vous avez une chose que l'homme au manteau noir désire avoir. Je crois que votre vie est menacée et que vous êtes en danger.

Vidal sourit.

— Ah! si je pouvais seulement le croire. J'ai parcouru les rues, tout seul, avec l'unique compagnie de vos anges gardiens, espérant, contre tout espoir, qu'au détour de quelque allée obscure, votre noir étrangleur allait fondre sur moi!

— Réellement vous voulez dire que vous aimeriez à entrer en contact avec cet homme?

Vidal répondit vivement :

— Monsieur, vous pouvez me traiter de hâbleur, de vantard, de tout ce que vous voudrez. Soit! Mettons que je me vante maintenant! Vous ne m'aimez pas parce que vous croyez que je suis tout bluff! Mais je vous assure que je pense ce que je dis : rien ne pourrait me donner plus de plaisir que de rencontrer l'homme au manteau noir et de vous donner la main dans votre chasse. Je le dis sincèrement : je crois que vous, et vous seul, êtes capable de l'arrêter. La police ne sait marcher qu'avec des gros souliers et à pas d'éléphant, c'est vous-même qui me l'avez dit un jour.

Barksdale se leva et dit :

— Donc, vous seriez prêt à m'aider?

— Quand vous viendrez à moi, dit nettement le Français, avec une hypothèse solide, et quelque chose de précis contre une personne déterminée.

La fumée de sa cigarette enveloppait de spirales bleuâtres le visage souriant de Vidal.

Barksdale évoqua soudainement Murff. En termes différents, le petit homme avait dit à peu près la même chose. Ces deux hommes, sur qui pesaient de graves soupçons, qui avaient, tous deux, des motifs suffisants pour commettre le crime, l'avaient assuré, dans l'espace de quelques minutes, qu'ils étaient prêts à lui donner leur concours quand il leur apporterait des précisions.

— Quand j'aurai mon affaire bien en main, Vidal, dit Barksdale, je reviendrai.

Dix minutes après, Barksdale avait réveillé, d'un profond sommeil, Breck Huddkeston, le reporter de *The Call* et l'emmenait, dans son auto, vers l'aérodrome de Linton. En arrivant, ils se rendirent dans le hall et déployèrent une carte sur la table.

— Un avion part d'ici à minuit, Breck, dit Barksdale. Vous allez le prendre. Il vous déposera à Memphis avant le lever du jour. Là, vous aurez un autre avion pour vous transporter dans cette petite ville, ici.

De son ongle, il soulignait le nom d'une petite ville au sud de Memphis.

— Là, vous ferez une enquête au sujet du nommé Halz Lanckewiscz. Prenez tous les renseignements possibles sur lui. Tâchez de le joindre, si possible, et mettez-le au courant de tout ce qui est

arrivé et, s'il se trouve qu'il le sait déjà, demandez-lui pourquoi il ne s'est pas mis en communication avec la police de Linton?

Breck fronça le sourcil.

— Entreprendre une expédition comme cela pour un salaire de reporter, Dave? Et sans rien dire à mon patron?

— L'agence couvrira les frais, Breck et, quand vous reviendrez, vous aurez une jolie histoire à raconter. Rien ne transpirera avant votre retour, je vous le promets. Téléphonez dès que vous aurez quelque chose.

Breck regarda Barksdale avec un air d'admiration où se mêlait un peu de doute.

— Mais, alors, Dave, maintenant, vous avez trouvé?

— J'ai trouvé, dit Barksdale avec conviction.

L'employé de l'aéroport reçut un chèque de l'agence Jacob Morris, signé par Barksdale et Breck Huddleston, pas rasé et sans bagages, son ticket pour Memphis, et une somme d'argent suffisante.

Un quart d'heure après, Barksdale descendait devant son agence. Les fenêtres étaient éclairées. Il sortit de sa voiture et monta. Jacob Morris le regardait à travers la fumée de son cigare, tandis que Barksdale s'asseyait. La figure de Morris avait une expression inaccoutumée.

— Qu'y-a-t-il, chef? demanda Barksdale.

— Avez-vous vu l'édition de cinq heures? demanda Morris.

Au ton de sa voix, Barksdale sentit que quelque chose de grave s'était passé. Il eut un frisson. Debout, il se pencha sur la table et demanda anxieusement :

— Qu'y a-t-il, chef? Qu'y a-t-il?

— Asseyez-vous, Dave. Prenez sur vous. Quand je vous l'aurai dit, vous serez capable de perdre la tête. Asseyez-vous.

Barksdale, tous ses nerfs tendus, se laissa tomber sur sa chaise, dévorant des yeux Morris.

— Il faut tenir le coup, dit Morris. Il s'agit de Miss Colby.

— Frances, s'écria Barksdale, le visage envahi d'une pâleur mortelle. Que lui est-il arrivé?

— On ne sait pas, Dave. Asseyez-vous. Il faut que vous restiez là parce qu'il n'y a rien d'autre à faire pour vous. Toutes les agences de la ville sont sur l'affaire. Si on peut la trouver, on la trouvera sans que vous en deveniez fou.

Le poing de Barksdale s'abattit sur la table.

— Dites, dites, cria-t-il.

— Elle a disparu, dit Morris. Du calme, Dave. Vous et moi, ne pouvons courir le pays à sa recherche. Il nous faut peser les choses avec sang-froid.

— Mais qu'est-il arrivé? Comment a-t-on su?

Ces mots partaient comme des coups de feu.

— Elle a quitté son appartement vers 8 h. 45, dit Morris. Comme elle n'était pas revenue au bout d'un quart d'heure, Miss Hardy a appelé la police. Vers 9 heures à peu près, juste après que le n° 36 eut envoyé un appel du 1452 avenue Lemore concernant Murff,

un vendeur de journaux au coin de l'avenue et de la Neuvième rue avait vu une jeune fille sauter d'une auto — une Chevrollet. Il n'avait pas pris le numéro. Elle avait un mouchoir sur la bouche.

Elle trébucha et tomba. La voiture s'arrêta et un homme, en complet gris avec un chapeau à larges bords, en sortit et la fit remonter. Le n° 36 (il était à cette adresse où vous avez eu cette rencontre avec Murff, Graham vient de me mettre au courant), le n° 36, donc, téléphona pour qu'on arrête la voiture s'il était encore temps de la repérer. On la rejoignit en effet, mais elle échappa à nouveau. On ne l'a plus revue depuis.

— Mais comment a-t-on su que c'était Frances? demanda Barksdale.

— Le vendeur de journaux a décrit son costume et, en sautant, elle a laissé tomber une petite bourse en cuir que Miss Hardy a reconnue.

Barksdale faisait appel à toute son énergie et à toute sa force de volonté pour se contenir. Une fois encore, comme cela s'était produit la nuit où le corps du Dr Rentner avait été découvert à Mahannock, le temps lui donnait l'impression d'être arrêté sur place à ce moment tragique.

Frances, victime de la folie criminelle de l'homme au manteau noir! Comment Morris pouvait-il concevoir qu'il restât ici immobile et sans rien faire?

— Vous êtes un détective, David. Vous devez rester là. C'est votre tâche. Vous ne pouvez pas la refuser. Vous ne pouvez lui faire aucun bien, sauf en découvrant l'identité de l'assassin.

— Je ne suis pas un détective, gémit Barksdale. Je suis un homme, un homme qui aime une jeune fille.

CHAPITRE XX

. . . . . .

La lampe posée sur la table répandait une lumière ambrée sur les visages de Jacob Morris et de David Barksdale penchés sur l'échiquier. Le jeune détective s'était ressaisi. Une froide résolution le possédait tout entier. Volontairement, il s'interdisait de se laisser aller à penser au danger que courait Frances Colby pour concentrer toute son attention sur le problème laissé par le Dr Rentner et dont les données reconstitués par Jacob Morris, s'étalaient devant lui.

Il essayait de suivre ce que son chef lui disait. Il lui fallait un grand courage. Il pouvait entendre les émissions de la police

décrivant la Chevrollet et donnant le signalement de Frances Colby. Il brûlait d'agir. Et il fallait qu'il restât tranquille, à écouter le bourdonnement monotone de la voix calme de Jacob.

Morris manipulait les pièces.

— Voyez, Dave, voici exactement l'échiquier dans l'état où vous l'avez trouvé. Et voici qui cadre avec votre hypothèse. Le problème, en lui-même, n'est pas difficile une fois que le cavalier noir est enlevé. Il se trouve sur la ligne du fou. C'est là que l'a placé, le brave homme, qui a pensé que nous le verrions et que nous comprendrions sa pensée, et, maintenant enfin, nous commençons à comprendre.

Morris touchait les pièces sur l'échiquier.

— Nous avons le Roi en grand danger d'être mis en échec par le troisième cavalier noir. Nous avons aussi la dame en position de parer à l'échec en deux mouvements.

Morris, à ce moment, souleva le cavalier noir. Ses petits yeux noirs brillaient.

— Et vous avez celui-ci, dit-il triomphant, son regard cherchant celui de Barksdale. C'est comme vous l'avez dit.

— Oh! s'écria Barksdale, c'était si subtil que cela! Oui, vous avez raison, c'est le Dr Rentner et non le meurtrier qui a placé la pièce.

— Il y a un homme qui a ce que veut le cavalier noir, dit Jacob Morris. Il y a un autre homme qui peut explorer toutes les tanières où se cache le cavalier noir— sans se laisser tromper par les apparences. Il me semble qu'il n'est pas difficile de lui tendre un piège, si Vidal n'a pas bluffé quand il a dit qu'il souhaitait voir à travers le manteau noir.

Barksdale tournait et retournait la pièce noire entre ses mains.

— Vous avez raison, chef. Mon affaire tient debout. Voilà ce que je n'avais pas pu comprendre, ce que vous non plus n'aviez pas vu jusqu'à présent. Oui, je tiens mon affaire et Vidal me croira!

— Notre homme a enlevé la jeune fille cette nuit, dit Morris. C'est lui qui est parti pour Mahannock avec l'idée du meurtre dans le cœur. C'est lui qui était à Mahannock avec l'idée du meurtre dans le mort au bout d'une corde. Cette nuit, quand il l'a enlevée, il était en route pour voir Murff. Il est monté par l'échelle de secours. Il vous a vu parlant à Murff. Il a tiré sur lui, mais l'a manqué. Et Murff, dites-vous, est disposé à passer dans notre camp. En êtes-vous sûr?

— Je n'affirme rien, dit Barksdale. Mais je vais essayer. C'est la seule chance de la retrouver vivante.

— Soyez extrêmement prudent, conseilla Morris. Pour peu que l'homme au manteau noir soupçonne un piège, il se rappellera qu'il tient la vie de la jeune fille entre ses mains. Il n'avait, jusqu'à présent, qu'un manteau noir et deux morceaux de corde. Il nous menace maintenant d'une arme autrement terrible : la vie de la jeune fille est entre ses mains.

. . . . . .

Barksdale téléphona à Gustave Vidal et lui donna rendez-vous dans un petit restaurant, situé dans une rue écartée où ils ne seraient pas dérangés.

Il se rendit ensuite à la clinique où il avait laissé Murff et obtint la permission de l'emmener avec lui pour trois heures. Il savait quel risque qu'il courait et qu'il tirait une traite sur la confiance que Graham avait mise en lui. Si l'affaire manquait, il s'aliénait pour toujours le département de la police.

Il y avait une douzaine de points faibles dans son hypothèse. Il n'était pas absolument sûr d'avoir arraché complètement ce fatal manteau et ce chapeau qui voilaient la véritable figure du meurtrier. Il n'avait aucune preuve. Pas un jury au monde n'aurait ajouté foi à ses présomptions.

Barksdale, l'esprit indécis et accablé de fatigue par ses insomnies, conduisit Murff au restaurant. Le propriétaire leur indiqua un cabinet au fond. Vidal était là. Un regard singulier fut échangé entre Vidal et Murff, et pendant un instant, Barksdale se demanda s'il n'avait pas fait fausse route. Se tromperait-il sur l'identité de l'homme au manteau noir?

Tous trois s'assirent devant une table. Barksdale commença :

— Je joue une terrible partie cette nuit, risquant tout ce que j'aime au monde, sans parler de ma réputation professionnelle, et je la joue avec des dés qui appartiennent à un autre homme. Il se peut qu'ils soient truqués, mais je risque le coup. Je suis presque fou, je crois. Si fou, Vidal, que je vais miser la vie de Frances Colby, la femme que je dois épouser, sur votre courage! Si fou, Murff, que je vais tenter la même gageure sur vous, sur votre bonne volonté.

Murff se passa la langue sur les lèvres :

— Bien, dit-il, je ne sais pas ce que vous allez me demander, mais j'ai assez de jugeotte pour ne pas chercher à éviter la police. Une gueule comme la mienne est trop facile à retrouver.

— Voilà sur quoi je compte, Murff, dit Barksdale. Vous vous mettrez à mon service cette nuit et je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qu'une cure de six mois à l'hôpital. Murff, vous n'avez été qu'un simple instrument.

— Je le jure, dit Murff avec énergie.

— Très bien, Murff, continua Barksdale, en jetant un regard sur Vidal qui continuait à fumer avec calme. Je vous envoie dehors cette nuit. Vous allez trouver l'homme au manteau noir. Vous lui direz que vous m'avez échappé et que vous ne m'avez rien révélé. Vous lui expliquerez que vous vous êtes fait panser chez un pharmacien.

« Vous lui expliquerez encore que vous avez vu Vidal et que Vidal est prêt à traiter avec lui. Il comprendra. Vidal a un renseignement dont il a besoin. Il a besoin aussi d'un autre renseignement que j'ai, moi : le nom de l'Etat où se trouve Halz Lanckewiscz. »

Barksdale se tourna vers Vidal qui inclina la tête.

— Et après? demanda Murff.

— Vous revenez, ici, donner la réponse à Vidal. Vous lui direz ce que l'homme au manteau noir vous aura dit. S'il accepte de voir Vidal, je crois que Vidal ira. Mais il faut que vous fassiez bien atten-

tion, Murff. Je vais vous expliquer, en détail, ce que vous aurez à dire. Il faudra bien vous le rappeler et vous y tenir. Il faut qu'il soit convaincu que Vidal est prêt à se laisser prendre dans un piège. Et Vidal est prêt à mettre sa tête dans ce piège.

— Non, monsieur, dit vivement Vidal, tant que je n'en saurai pas plus long.

— Vous voulez en savoir plus long, n'est-ce pas? dit Barksdale. Attendez...

Puis, se tournant vers Murff.

— J'ai là une auto. Murff, pour vous. Vous me promettez d'aller voir notre homme. Vous lui direz que vous avez volé la voiture. Dites-lui aussi que Vidal veut le rencontrer avant le jour, et que Vidal rompra les pourparlers s'il n'a pas obtenu une proposition ferme avant quatre heures du matin.

— Si vous n'êtes pas de retour avant cette heure-là, Murff, je mettrai la police à vos trousses et vous serez vite en prison sans votre drogue. Six mois de traitement dans un hôpital sont une perspective préférable à vingt ans de travaux forcés ou, qui sait, peut-être à la potence.

— Je vois, dit Murff, je tente ma chance. J'ai à lui faire avaler quelque chose de difficile. Il faut qu'il croit que je ne vous ai rien dit. Mais je ne démordrai pas de mon histoire.

Vidal intervint soudain :

— Si Murff est au courant, Barksdale, pourquoi ne le suivez-vous pas et ne vous faites-vous pas conduire par lui près de l'homme au manteau noir?

Murff se leva. Sa figure exprimait la terreur.

— Non, il me tuerait. Je veux bien faire ce que vous me dites, mais, s'il me tue, on perd le seul témoin qui puisse l'envoyer à la potence ou aux galères.

Barksdale dit à Vidal :

— C'est la seule solution, Vidal. Nous devons en courir la chance.

Dix minutes après, Murff, en possession d'une vieille voiture délabrée, s'engageait dans l'allée qui s'étendait devant l'hôtel et disparaissait au tournant de la rue.

Barksdale et Vidal rentrèrent dans la salle.

— Vous ne le reverrez plus, dit Vidal.

— Je ne crois pas, dit Barksdale. Murff n'osera pas prendre de l'essence en ville et je lui en ai laissé juste pour son aller et retour. Petite précaution, je l'avoue, mais la seule que je pouvais prendre.

— Eh! bien, monsieur le détective, me convaincrez-vous, maintenant, que je dois aller exposer ma précieuse personne à l'étreinte d'un nœud coulant?

Barksdale détailla alors, soigneusement, l'enchaînement des événements qui s'étaient déroulés depuis mardi, et lui révéla le nom de l'homme qu'il croyait coupable. Vidal fut d'abord incrédule, mais, à mesure que Barksdale avançait dans son exposé, méthodiquement, point par point, le doute s'effaçait de son esprit et, à la fin, le Français s'écria :

— C'est étourdissant, incroyable et, pourtant, c'est vrai! Je suis prêt à vous aider de toutes mes forces.

— Breck Huddleston est parti à minuit en avion, dit Barksdale. Demain matin, il atterrira non loin de l'endroit où vit Haez Lanckewiscz si, toutefois, le frère de Gan vit encore. J'espère que, quand nous aurons de ses nouvelles, nous aurons ôté, à ce fou dangereux, son manteau noir.

Vidal acquiesça joyeusement. Les minutes semblaient des heures. Barksdale essayait de tromper son attente en fumant. Vidal vidait forces verres d'un vin quelconque et prédisait, toutes les cinq minutes, qu'on ne reverrait pas Murff.

Mais, à 2 h. 46, Murff était de retour.

— Vous l'avez vu? demanda Barksdale.

— Oui, je l'ai vu. J'ai appelé un numéro dont il s'était servi. Je n'ai pas eu de réponse. J'en ai appelé d'autres que je connaissais, sans le trouver. Mais à la fin, je l'ai rejoint. Je suis allé auprès de lui et je lui ai dit ce que nous avions convenu. Il est entré dans une colère folle et...

— La jeune fille, l'avez-vous vue?

— Non, dit Murff. Mais elle est là, à Mahannock.

— Mahannock! C'est un mensonge, s'écria Barksdale.

— Elle y est! affirma Murff. Il y a un escalier dérobé dans le mur, derrière une grande vitrine qui se trouve dans cette chambre du second où tous les meubles sont couverts d'une housse. Il est difficile de trouver la porte. Il a fallu qu'il me la montre. Il m'a attrapé pour l'avoir rejoint avant qu'il m'ait dit où elle était.

— Et qu'a-t-il dit? demanda Vidal.

— La jeune fille, comment va-t-elle? interrompit Barksdale.

— Je ne sais pas, dit Murff. Tout ce que je sais c'est qu'elle est là. J'ai vu un de ses gants dans la chambre où nous étions.

— Qu'a-t-il dit au sujet de Vidal?

— Ça l'intéresse, dit Murff. Mais il est prêt à tuer quiconque interviendra. Vous comprenez, il ne veut laisser savoir à personne...

— Mais, enfin, qu'a-t-il répondu? interrompit brusquement Vidal, bouillant d'impatience.

— Il m'a donné cette note :

Il tendit une feuille de papier. Vidal lut :

Venez à Skull Cliff et arrêtez votre voiture au pied de la falaise. Attendez jusqu'à ce que je vous appelle. Apportez avec vous ce que je désire. Si vous me tendez un piège, la jeune fille mourra. L'homme au manteau noir.

Barksdale se sentit étreint par une angoisse terrible. Une arme terrible, Jacob Morris l'avait dit. Le moindre faux pas pouvait entraîner la mort de la jeune fille, ou peut-être, quelque inhumaine torture. Il évoquait la corde de l'étrangleur autour du tendre cou de Frances.

— Murff, ne mentez-vous pas? Cet homme est-il à Mahannock?

Je ne puis le croire. La police a fouillé la maison du haut en bas.

— Je ne mens pas, affirma Murff. Il n'y a pas un flic au monde qui aurait pu trouver cette porte.

— Vous mentez! répéta Barksdale.

— Non, cria Murff, vous pouvez amener là toute une bande de flics et voir si je dis vrai.

— La police, dit Barksdale, dont la bouche se contracta. C'est bien la dernière chose que je voudrais voir à Mahannock! Mais puis-je y aller, moi, Vidal, avec vous?

— Oui, avec moi, dit Vidal, Vous pouvez vous cacher dans le porte-bagages de ma voiture — un geste sans élégance, j'en conviens — et quand j'arriverai à Skull Cliff sur le chemin couvert de verglas, il n'y aura certainement aucun autre voyageur assez fou pour m'y rencontrer à cette heure matinale où j'ai rendez-vous avec l'homme au manteau noir. Et je vous assure que je me tiendrai sur mes gardes.

— La première chose qu'il fera sera de vous désarmer, dit Barksdale.

— Je n'ai pas l'intention d'emporter une arme, monsieur le détective, dit le Français. Dites encore que je me vante, mais je dis la vérité. Rien ne pourra me faire plus de plaisir (ses yeux brillaient d'une sorte de joie sauvage) que de rencontrer l'homme qui a dissimulé ses crimes sous un manteau noir.

CHAPITRE XXI

La route était couverte d'une épaisse couche de glace. Le vent soufflait, mais le ciel avait tendance à s'éclaircir, de sorte que, de temps à autre, la clarté de la lune se glissait entre deux nuages. Le petit roadster de Gustave Vidal avançait doucement sur le terrain glissant.

Barksdale, le corps courbé dans l'étroit compartiment, ne voyait ni le ciel ni la lune et ne percevait que les secousses de la voiture; c'était une obscure et étroite prison où il s'était enfermé aussitôt que lui et Vidal avaient reconduit Murff à la maison de santé de façon à ce que personne n'assistât à son installation.

Il se rendait bien compte du risque que lui et Vidal couraient et du danger auquel il exposait la jeune fille qu'il aimait. Mais il savait aussi que si on ne l'arrachait pas au fou qui l'avait enlevée, elle ne pourrait éviter la mort. La seule chance qui lui restait était que son ravisseur fût sûr qu'elle ne l'avait pas reconnu et c'était bien peu probable.

Barksdale n'avait aucune idée du déguisement que l'homme au manteau noir avait pris pour procéder à l'enlèvement, mais il était

sûr que la jeune fille l'avait reconnu et que le meurtrier le savait.

Il n'y avait donc pas d'autre parti à prendre que celui qu'il avait pris. Il changeait, de temps en temps, de position pour détendre ses muscles. Vidal avait dit — avec cette désinvolture qui le caractérisait — : « Je suis comme un homme qui charrie des légumes en contrebande. » Mais cela ne l'avait pas empêché de diagnostiquer, avec perspicacité, les éventualités qui pouvaient se présenter.

— La cachette n'est pas sûre, avait-il dit à Barksdale. Si notre homme ouvre le couvercle, alors il ne vous reste qu'à faire feu immédiatement. D'un autre côté, par crainte que je ne dissimule quelque dangereux excédent de bagages, il peut avoir l'idée de faire rouler la voiture jusqu'à la mer et de l'y précipiter; dans ce cas, il vous faudra sauter immédiatement.

Barksdale se rendit compte que l'auto venait de dépasser le sommet de la colline et descendait la pente où, dans la nuit de mardi, la voiture du Dr Springer avait commencé à ne plus fonctionner. Un moment après, il sentit qu'on remontait. C'était l'instant décisif. Vidal mit le moteur en seconde vitesse pour franchir le passage le plus dangereux.

Puis l'auto stoppa. Vidal arrêta le moteur et éteignit les phares. Le silence, coupé seulement par le bruit des vagues déferlant sur Skull Cliff, enveloppa la voiture et ses occupants. Barksdale respirait convulsivement. Sa main serrait fortement la poignée de son automatique — une arme capable de tuer un homme à trente pas.

Vidal attendait silencieusement. La voiture restait immobile, sauf une légère secousse imprimée par Vidal au frein. Barksdale supposa que c'était pour consolider la stabilité de la voiture sur le sol glissant lorsque Vidal serait forcé de descendre et d'abandonner la pédale.

Pour Barksdale, les minutes s'étiraient interminablement, ponctuées seulement par le tic-tac de sa montre et le battement monotone des vagues. Il serra les dents pour maîtriser une violente envie de bondir hors de sa prison.

— Levez les mains, dit soudain une voix basse mais menaçante. Ne regardez pas autour de vous.

Barksdale retint sa respiration. Il sentit la secousse imprimée à la voiture quand Vidal se leva.

— Descendez, tournez-vous vers le Nord dit la voix de l'homme au manteau noir.

Il y eut encore une secousse qui lui annonça que Vidal venait de sauter à terre. Barksdale sentait le sang battre à ses tempes tandis qu'il attendait. Le meurtrier allait-il fouiller la voiture? Remettrait-il le moteur en marche pour la faire glisser doucement jusqu'au bord de la route à l'endroit où il n'y avait pas de garde-fou et la lancer dans la mer?

Un bruit de pas feutrés parvint à son oreille et une voix dit :

— Marchez droit au nord et levez-vos mains sur la tête.

Le bruit des pas diminua et fut bientôt couvert par celui de la mer. Barksdale attendit, compta lentement jusqu'à dix. Dix autres

secondes encore. Puis il commença avec de grandes précautions à se dégager de sa prison.

Il raidit ses jambes, avec le dos, souleva doucement le panneau, s'appliquant à ne faire aucun bruit. Il entendit le grincement du métal et s'arrêta. Il continua avec plus de précautions, entendit encore un léger grincement qui pouvait déceler sa présence. Il compta jusqu'à dix et reprit son travail de dégagement.

Il sortit, avec précaution, sa main gauche, et parvint à saisir le bord de la banquette. Il put se dresser, alors, sur ses genoux. Toujours courbé, il se tourna dans la direction de la maison. Elle était plongée dans l'obscurité.

Toujours aux aguets, il avança un pied sur le marchepied de la voiture. Enfin, il se trouva debout sur le sol de la route et respira profondément. Par précaution, il remit tout en place dans la voiture.

Après quoi, il avança sous l'arche formée par la falaise — cette gigantesque accumulation de rochers — en se dirigeant vers le Nord, s'arrêtant, de temps en temps, pour écouter. Mais aucun bruit ne lui parvint. Quand il eut atteint le sommet, il fit halte et tourna ses regards vers Mahannock.

A une fenêtre donnant tout en haut de l'étage mansardé, à l'est de la maison, il perçut une faible lueur. Donc, Murff avait dit vrai. Il devait y avoir un escalier secret. C'était là, sans doute, que l'homme au manteau noir avait séquestré la jeune fille, là qu'il avait dû emmener Vidal.

Il fut saisi d'une soudaine admiration pour le courage de Vidal. Le Français avait affronté un risque que peu d'hommes auraient osé courir. Combien de temps Vidal pourrait-il éviter la catastrophe qui ne manquerait pas de se produire quand, tôt ou tard, l'homme au manteau noir découvrirait qu'il n'avait aucunement l'intention de se faire son complice. Cette idée du courage de Vidal renforça encore sa résolution.

Il fallait qu'il seconde Vidal. Il n'avait fait aucun plan à l'avance. Il leur était impossible de rien calculer puisqu'il aurait fallu connaître les desseins du meurtrier. Vidal avait froidement aventuré sa vie. Et Barksdale avait conscience du devoir qui lui incombait de ce fait.

Il laissa le chemin et s'avança vers la maison. Il marchait lentement, évitant autant que possible de froisser les buissons gelés qui auraient pu déceler son approche. Il rampa, avec précaution, jusqu'à la porte et s'arrêta. On avait remplacé par de minces lattes de bois, les vitres qu'il avait brisées deux jours auparavant.

Barksdale fouilla dans sa poche et en tira sa lampe électrique. Il projeta un rayon de lumière sur la porte. Il eut l'impression qu'il pourrait passer. Les lattes étaient minces et avaient été placées, là seulement, pour empêcher la pluie de pénétrer à l'intérieur.

Il enfonça la pointe de son couteau dans une de ces lamelles de bois. Sous une pression graduellement accentuée, elle finit par céder. Barksdale passa la main par l'étroite ouverture. Il parvint à saisir le loquet à l'intérieur et la porte s'ouvrit sans bruit. Il entra. Il n'y

avait pas de feu allumé. Il s'avança en rasant le mur et prenant garde d'éviter les meubles dont il connaissait la place.

Il arriva ainsi sans encombre au bas de l'escalier et allait commencer à monter quand il entendit un cri.

Il reconnut tout de suite, la voix de Frances Colby. C'était un cri perçant, angoissé, qui venait du haut de l'escalier. Il ne pensa, d'abord, qu'à se précipiter à son secours.

Mais le sentiment de la gravité de la situation lui revint aussitôt. Il s'arrêta en haut de l'escalier, domptant, à force de volonté, l'émotion qui était sur le point de paralyser ses facultés. Il resta là, l'oreille à l'écoute. L'obscurité l'enveloppait comme d'un manteau. Ses doigts se crispaient sur la crosse de son revolver.

Il se dirigea, rapidement, en faisant le moins de bruit possible, vers la chambre des armures. Un bref examen suffit pour lui montrer qu'elle était fermée. Il s'avança alors dans le couloir tous ses sens en éveil. Il alluma un instant sa lampe et ne vit partout que portes closes et une fenêre fermée au fond du corridor.

Il revint sur ses pas jusqu'à la chambre des armures et essaya encore de tourner la poignée. A sa grande surprise, la porte roula tout de suite sur ses gonds.

Il recula, alarmé. Quelqu'un avait ouvert le verrou pendant les quelques secondes où il s'était écarté. Cette personne était-elle sortie ou se trouvait-elle à l'intérieur? Il eut une seconde d'indécision. Puis, il tourna sur lui-même levant son arme.

Mais il était trop tard. Un bras puissant enlaça son cou, serrant sa gorge. Il essaya de se dégager, mais l'étreinte se fit plus forte. Il essaya de tourner son arme vers l'assaillant. Il tira mais se rendit compte que son agresseur avait esquivé le coup. Il perçut le froissement des plis d'un lourd manteau.

Presque aussitôt, un coup violent lui fit lâcher son arme qui roula sur le plancher. Quelque chose en glissant derrière sa tête entourait sa gorge. Barksdale essaya de saisir le bras qui tenait la corde. Il lui échappa et la corde serra davantage son cou.

Il tâta cette corde, de ses doigts crispés, remontant jusque derrière sa nuque; il sentit les deux nœuds, ses genoux faiblissaient. Le sang envahissait sa tête et il entendait comme le tintement d'une énorme cloche dans les ténèbres envahissantes.

Il allait mourir comme le Dr Rentner était mort. Il entendit un rire aigu et sentit qu'il tombait par terre. Il allait mourir, éprouvant ce que le Dr Rentner avait éprouvé avant la mort.

Il tira sur la corde sous l'effort désespéré qu'il faisait pour se dégager, il la sentit s'enfoncer dans sa chair. Il donna une secousse. Il serrait d'une main les deux nœuds et de l'autre sur la partie libre. Il réussit a glisser un doigt sous le second nœud. Il fit alors l'effort surhumain de tirer davantage sur la corde.

Et, alors, au moment précis où il allait perdre connaissance, il réussit à se dégager. Mais il continua à se débattre par terre comme dans des effors désespérés. Il entendit une porte se fermer. Il restait encore étendu, aspirant à grand traits l'air qui pénétrait dans ses

poumons, c'était pour lui la sensation délicieuse d'un vin réconfortant.

Le tintement de cloche dans sa cervelle diminuait graduellement. Mais il se sentait toujours enveloppé d'une ombre épaisse, traversée de temps en temps par des éclats de lumière. Il attendit et, petit à petit, cette sensation s'atténua, puis disparut. De la main, il explora le plancher, trouva son arme... s'en saisit et se leva, en chancelant, sur les genoux.

Il se tourna vers la chambre des armures. La porte n'était pas entièrement fermée. Il pouvait voir de la lumière à l'intérieur. Un pâle rayon arrivait jusqu'au plancher à côté de lui. Il se dressa sur ses pieds et alla jusqu'à la porte. Jetant un regard précautionneux à l'intérieur de la pièce, il vit les meubles enveloppés de leur housses blanches et une bougie brûlant sur une vieille armoire... Il saisit, soudain, le mouvement d'une masse noire. Il changea un peu de place mais il était trop tard pour voir que l'homme au manteau noir avait disparu derrière une vitrine et ouvert une porte secrète qui donnait dans l'escalier dérobé au fond de la chambre des armures.

Barksdale ouvrit complètement la porte et se précipita à l'intérieur, cherchant la trace de son ennemi. Il se blottit à genoux derrière une chaise drapée de blanc et inspecta rapidement la pièce. Entre deux rideaux, se trouvait une vitrine massive en palissandre. Derrière sa porte ouverte, on voyait une étroite ouverture.

Par derrière, on devinait la spirale d'un étroit escalier, creusé dans l'épaisseur du mur. A la clarté douteuse de la bougie, Barksdale perçut une ombre presque imperceptible qui se dessinait sur le seuil.

Puis, un bruit léger de pas se fit entendre. L'ombre à l'intérieur du mur se dessina plus nettement. Le haut d'un manteau noir surgit. Barksdale s'avança, davantage, en s'abritant derrière sa frêle barricade blanche, ne découvrant que son arme et une partie de sa figure.

Le manteau noir grandit. On entendait des pas lourds dans l'escalier. Barksdale, en levant les yeux, vit une main armée d'un revolver émerger du fond de la porte secrète. Les plis noirs d'un manteau s'enroulaient autour du poignet.

Barksdale couvait du regard son revolver. Mais il ne tira pas. Peu à peu, oùt le corps émergea. Encore un dernier pas, et l'homme au manteau noir avança à l'intérieur de la vitrine.

Les plis du manteau bougèrent soudain. La main gauche de l'homme sortit des plis et s'agita autour du canon levé de son arme; dans ce mouvement, la figure de l'homme dissimulée derrière le manteau apparut, coiffée du bonnet noir.

Barksdale, abasourdi, contempla cette figure. C'était un visage étroit avec, une moustache noire surmontant fièrement des lèvres à l'expression arrogante. La face était pâle et tendue, les yeux promenaient sur la chambre un regard furtif et prudent.

Cette figure était celle de Gustave Vidal.

Barksdale crut qu'il devenait fou. S'était-il trompé sur l'identité de l'homme au manteau noir? Vidal avait-il fait semblant d'arriver

au rendez-vous, de rencontrer quelqu'un? Etait-ce sa propre voix qui avait parlé, s'ordonnant à lui-même de descendre, de tourner au nord, de tenir les mains sur sa tête. Murff et Vidal avaient-ils joué la comédie au restaurant, pour l'amener à Mahannock, afin de lui arracher le nom de l'Etat où vivait Halz Lnckewiscz?

La main qui errait se fixa soudain sur la bouche du revolver, les yeux de Vidal exprimaient le comble de l'anxiété.

Barksdale fronça le sourcil, tenant toujours son revolver braqué sur l'homme. Il n'avait qu'à abaisser le doigt et la balle atteignait Vidal. La main gauche du Français s'écarta lentement dégageant l'extrémité du canon de son arme. Un coup de feu retentit.

Et, tout d'un coup Barksdale, comprit pourquoi l'homme au manteau noir avait placé la bougie sur l'armoire, il comprit le sens de la dernière scène organisée par ce génie diabolique. Il savait bien que Barksdale n'avait pas succombé, dans le corridor, sous l'étreinte de la corde.

Barksdale pressa la détente, à deux reprises. Les deux balles firent voler en éclats les glaces de la vitrine. Au milieu des débris, Vidal poussant un cri s'accroupit dans l'étroit espace laissé par le fond de la vitrine. Ses yeux fixaient Barksdale avec une expression intense. Le détective, le corps complètement allongé sur le parquet, serrait convulsivement son arme tandis que ses yeux ne quittaient pas l'étroite ouverture de l'escalier. Une ombre s'y mouvait. Barksdale cligna des yeux pour mieux voir.

Une silhouette vêtue de gris apparut dans l'ouverture derrière le corps inerte de Vidal. La main brandissait un revolver. Barksdale visa et tira. L'homme poussa un cri de rage et riposta. Barksdale continua à tirer visant avec sang-froid. Une tache rouge apparut sur la manche grise. Un autre coup et l'homme s'écroula, l'épaule fracassée.

Son arme roula par terre, Vidal se remit sur ses pieds, ramassa le manteau et le chapeau noir, en couvrit le corps de l'homme étendu à terre. Puis, il ramassa le revolver et se pencha vers le blessé.

— Ne bougez pas, mon malicieux ami, dit-il. Autrement, je serai obligé de recommencer l'exploit du détective.

L'homme gris se retourna à moitié en gémissant, son bras droit couvert de sang pendait inerte à son côté.

— Votre petite diablerie a fait long feu, mon ami, lui dit Vidal. La chandelle en place pour que mon ami, le détective, puisse voir le manteau et le chapeau placés sur moi. Vous, derrière, me menaçant de votre arme. Vous comptiez bien que le détective tirerait sur moi avant que je puisse l'avertir. Dans tous les cas, vous vous teniez prêt à me tirer dessus. Si le détective m'avait atteint, vous l'auriez ensuite tué et vous étiez tiré d'affaire. Moi, Gustave Vidal, j'aurais passé pour l'homme au manteau noir mais, une fois de plus, vous avez sous-estimé la perspicacité de Barksdale. Il a suffi du geste de ma main devant le canon du revolver pour l'avertir que vous étiez derrière moi avec votre arme chargée. Vous avez tiré, vous vous êtes découvert, et c'est vous qui êtes pris à votre piège.

David Barksdale n'avait rien entendu de ce discours que le Français, malgré sa surexcitation, n'avait pu s'empêcher de prononcer sur le ton gouailleur qui lui était habituel. Il s'était précipité dans l'étroit escalier poussiéreux, avait délivré Frances Colby de ses liens et il revenait, portant, dans ses bras, la jeune fille saine et sauve.

— Il m'a emmenée ici, dit-elle. J'avais peur de lui laisser voir que j'avais reconnu. Il portait un masque noir dans la voiture et il m'avait bandé les yeux. Il avait teint ses cheveux. Il portait toujours ce manteau noir quand il venait me voir.

Elle regarda l'homme dont les cheveux paraissaient tout noirs alors qu'ils étaient blonds auparavant, elle le contempla longuement tandis que celui-ci détournait les yeux.

— Comment avez-vous pu commettre ces crimes horribles, docteur Springer? demanda-t-elle.

Le Dr Ralph Springer regarda son bras ensanglanté, tourna ses yeux vers la figure sévère de Barksdale et dit :

— Appelez Graham et le médecin de la police, Dave, dit-il, et je vais essayer de vous expliquer ce qui m'est arrivé, pourquoi j'ai commis ces crimes.

CHAPITRE XXII

Le Dr Ralph Springer, son épaule et son bras dûment pansés par un médecin du quartier-général et présentant un aspect un peu étrange avec ses cheveux teints en noir autour de sa figure pâle, commença avec calme son récit.

Autour de lui, dans le grand salon de Mahannock se tenaient David Barksdale, l'inspecteur Graham, Frances Colby, Gustave Vidal, Karl Greig et le médecin. L'inspecteur Graham avait insisté sur la nécessité de transférer le blessé à l'hôpital de la prison, mais l'intéressé avait protesté :

— Il faut, dit-il, que la dernière scène soit jouée ici!

Et d'une voix redevenue naturelle, il entama tranquillement le récit de ses crimes diaboliques.

— Je commence par déclarer que je n'entends pas me soustraire au châtiment et que je reconnais, à la société, le droit de m'appliquer la loi.

« Depuis l'enfance, j'ai été en proie à des instincts criminels. Je les ai combattus, mais je sentais, tout le temps, que je devais un jour devenir réellement criminel. J'étais criminel dans l'âme à

douze ans. Je n'attendais qu'un concours de circonstances qui me permette de donner libre cours à ces instincts. Quand j'étais étudiant en médecine et que je pratiquais la dissection des cadavres, j'étais dévoré par le désir insensé de porter la mort dans un organisme vivant.

Les doigts minces et adroits du docteur dessinaient, dans le vide, le geste d'étrangler. Frances Colby se serra auprès de Barksdale, s'accrochant à son bras.

— Ce concours de circonstances s'est présenté à moi quand le Dr Rentner me parla de Gan Lanckewiscz, de Vidal, de Greig et du trésor qui devait revenir à l'homme qui apporterait à Halz Lanckewiscz les trois morceaux déchirés de la note originale. C'en fut assez pour faire tomber toute résistance de ma part.

Le Dr Springer s'arrêta pour jeter un regard sur le cercle de ses auditeurs. Il fronça le sourcil devant les expressions allant du mépris glacial à l'incrédulité qu'il lut sur leurs traits.

— Je ne me flatte pas de vous convaincre, reprit-il, que j'ai été conduit au crime par une puissance comparable à cette force peu connue qui pousse certains hommes au sadisme, au meurtre, à la perversion!

« Mais mes motifs ne vous intéressent pas, ni les excuses que je pourrais me trouver. Vous désirez seulement savoir comment j'ai combiné mes crimes et comment je comptais égarer les soupçons. Mais je vous assure que le trésor qui se trouve entre les mains de Halz Lanckewiscz — si jamais on le trouve — ne m'intéresse pas du tout. Je ne m'en suis jamais soucié.

« Ce que je voulais, c'était commettre une série de crimes parfaits. La seule faute que j'aie commise, a été de me fier à un homme qui m'a trahi. Je parle de l'homme que vous connaissez sous le nom de Murff. Il vint me trouver, il y a plusieurs semaines, comme il était allé trouver le Dr Rentner. J'écoutai son histoire et j'obtins de lui la note qu'il avait volée à Greig à l'hôpital. Je sentis, alors, que j'étais en mesure de commettre un crime parfait.

« Je payais Murff, non en argent, mais en morphine. Je calculai que je pouvais le rendre mon esclave, mon complice dans le crime, en me l'attachant par cette étrange camaraderie qui lie les passionnés de la drogue à ceux qui ont le pouvoir de la leur fournir. Je sais quel affreux esclavage entraîne ce vice détestable.

« La nuit de mardi dernier, mon plan était arrêté. Je savais que le Dr Rentner m'appellerait. Il m'attendait, tous les mardis soirs, pour sa partie d'échecs, Je savais aussi que Karl Greig se retirerait de bonne heure dans sa chambre, que Gustave Vidal, à son habitude, se cloîtrerait dans la sienne pour suivre la chronique du bridge de la radio.

« Je savais aussi que Miss Colby et David Barksdale partiraient en auto, vers 8 heures. J'avais entendu Miss Colby l'annoncer.

« Quand Meeks, le butler, me téléphona, j'étais dans mon appartement. Murff m'attendait à deux cents mètres du garage de « Black and White » où j'avais décidé de m'arrêter en allant à Mahannock,

de façon à ce que quelqu'un pût jurer m'avoir vu. Mon manteau noir et le chapeau, héritage de ma grand-mère, et une paire de grands souliers étaient déjà dans la voiture.

« Je m'arrêtai au garage, fis mon plein d'essence et roulai jusqu'à l'endroit où Murff m'attendait. Il monta dans la voiture avec moi. Je lui fis mettre une paire de gants de coton pour éviter qu'il ne laissât des empreintes qui auraient dérangé ma combinaison. Je n'avais pas fait de confidence à Murff mais il savait que j'avais des desseins meurtriers.

Nous allâmes ainsi, avec Murff, le long de Shore Road jusqu'au point où j'avais décidé de placer la première scène du drame. Je sortis de la voiture, revêtis le manteau noir et le chapeau, quittai mes souliers et les remplaçai par une plus grande paire. Murff portant une paire de souliers à moi, identiques à ceux que je venais d'ôter, monta dans la voiture et prit la direction de Mahannock.

« Murff arrêta le moteur juste au moment où il arriva au sommet de la côte suivant mes instructions. Je lui avais expliqué soigneusement tout cela, ce qu'il avait à faire et comment il devrait le faire, lui recommandant surtout de ne rien dire de crainte d'être entendu par quelque personne qui aurait pu se trouver accidentellement sur les lieux.

« Quand la voiture commença à diminuer de vitesse, Murff la dirigea sur le côté du chemin et s'arrêta exactement au point que je lui avais désigné.

Le Dr Springer regarda autour de lui. Sur sa figure, se peignait une expression de satisfaction. Son sourire reflétait le plaisir qu'il éprouvait de dérouler le détail de ses ingénieuses combinaisons. Mais Barksdale se pencha sur son siège.

— Puis-je suggérer, Dr Springer, que c'est là que vous, ou bien Murff firent votre première faute?

— Que voulez-vous dire? demanda le docteur.

— Murff prit le mauvais côté du chemin, dit Barksdale. Il roulait dans la direction du nord et il arrêta la voiture du côté ouest de la route, c'est-à-dire à gauche. Presque tous les conducteurs suivent la règle qui est de prendre la droite. Or, les traces ont été trouvées à gauche, du côté du marais entre Shore Road et le West Road.

Le Dr Springer réprima un mouvement de colère. Graham dit, d'un ton bourru :

— Continuez, docteur.

— Bien, dit le meurtrier. Murff descendit et leva le capot comme je lui avais dit de le faire.

— Deuxième erreur, docteur Springer, interrompit de nouveau Barksdale. Il résulte de votre propre témoignage, le mardi soir, que c'était le carburateur, d'après vous, qui avait flanché. Murff leva le capot du côté gauche. C'est du côté droit que se trouve le carburateur de ce type de voiture.

L'inspecteur Graham eut un sourire en regardant Barksdale. Le Dr Springer parut vexé.

— Si vous savez mon histoire mieux que moi, déclara-t-il, alors, racontez-là.

L'inspecteur Graham changea son cigare de place et dit :

— Je parie qu'il pourrait le faire très bien, docteur Springer, mais allez toujours et laissez-le interrompre quand il voudra. Il nous tarde à tous de savoir comment il vous a démasqué.

Le Dr Springer continua :

— J'avançai sur le côté de la route, mis mon revolver dans le dos de Murff, lui ordonnai de me suivre dans le marais. Il obéit ponctuellement jusqu'au moment où je glissai la corde autour de son cou. Il protesta que ce n'était pas nécessaire, mais je le fis taire aussitôt, en lui faisant signe de jouer la scène exactement comme il était convenu. Il se conforma à mes instructions en se laissant tomber par terre et se dégageant ensuite du nœud coulant, exactement comme Barksdale l'a fait cette nuit.

— Un instant, dit l'inspecteur Graham. Quand vous avez raconté votre histoire, mardi soir, vous avez répété exactement les paroles échangées entre vous et Murff. Dans quel but?

— Pour le cas où, par impossible, quelqu'un s'étant trouvé à portée pour nous entendre, cette personne aurait pu porter témoignage et je voulais que ce témoignage corresponde exactement à ce qui avait été dit et fait.

Le Dr Springer fit une pause, puis il reprit :

— Murff resta là par terre et attendit, puis il se remit sur pied, pataugea dans la boue avec mes souliers, gagna la route et rentra en ville. J'en avais fini avec lui pour cette nuit.

— Je retournai à la voiture, remis le moteur en marche et me dirigeai vers Skull Cliff. Là, je me débarrassai des souliers remplis de boue ainsi que du manteau et du chapeau noir, remis mes propres chaussures et continuai ma route jusqu'à ce que la voiture arrivât dans l'allée devant le studio. Le bruit de la radio m'assura que Vidal était dans sa chambre. Je m'assurai également de la présence de Greig dans la sienne par la lumière qui filtrait à travers sa fenêtre. Je n'avais que Meeks, le butler, à éviter. Un coup d'œil jeté dans le studio m'assura que le Dr Rentner était là seul.

Je frappai à la porte. Quand il l'eut ouverte je le forçai, sous la menace de mon revolver, à fermer la porte du salon. Je lui fis ouvrir son coffre-fort et je me saisis du morceau déchiré de la note et de la lettre de Gan Lanckewiscz. Je vis que le Dr Rentner avait coupé le nom de l'Etat : aussi je laissai l'agenda avec la lettre dedans. Ces morceaux de papiers — les trois parties de la note — contiennent l'indication du pays. J'ai déjà rendu, à Barksdale, le morceau que j'ai pris dans le coffre et celui que Murff, de son côté, avait volé à Greig. Quand Vidal sortira le sien, la note originale sera reconstituée.

Gustave Vidal se leva, ôta un anneau de son doigt. De l'intérieur, il sortit un petit morceau de papier et le tendit à Barksdale qui l'examina.

— C'est le morceau manquant, dit-il. Halz Lanckewiscz réside

section 23, Township Range 11 Est, dans l'Etat de Mississipi Je ne connaissais pas le numéro de la section quand j'ai envoyé Breck Huddeston par avion, il y a cinq heures. Mais il pourra retrouver l'homme sans ce renseignement.

Graham posa une question :

— Qu'est-ce que c'était que ce morceau de bande de caoutchouc accroché à un clou de cuivre que Barksdale a trouvé dans une des parois de la voiture?

— Je l'avais placé là, expliqua le Dr Springer, uniquement pour égarer les recherches. J'avais vu, lorsque j'avais fait le récit de mon soi-disant accident que l'histoire de l'arrêt subit de mon moteur avait intrigué Barksdale. Il allait certainement faire une enquête pour savoir la cause de cet arrêt. Je voulais le persuader que quelqu'un avait délibérément cherché à jeter la suspicion sur moi et que j'étais sûr que — la suite m'a donné raison — qu'il ne songerait jamais à admettre que j'avais inventé cette histoire d'arrêt pour en faire un des anneaux d'une chaîne d'événements soigneusement combinés.

— C'est là, dit Barksdale la difficulté contre laquelle j'ai toujours buté. Le fait que la voiture avait été conduite du mauvais côté de la route, alors qu'elle était pilotée par un homme ayant l'habitude de conduire, m'avait donné à penser. Mais j'admets volontiers que ce n'est que, depuis hier, que j'ai suspecté le Dr Springer. Je croyais, jusque-là, comme tout le monde, qu'il avait été tué et précipité du haut de la falaise.

— Revenons au meurtre du Dr Rentner, dit Graham.

— Certainement, dit le docteur, manifestement heureux de voir l'attention se reporter sur lui. Quand Meeks frappa à la porte, je lui fis dire par le Dr Rentner que moi, le Dr Springer, était là et que nous n'avions besoin de personne. Meeks en fut convaincu. Il jura à la police que j'étais là — c'est-à-dire qu'il avait vu ma voiture — *mais il ne m'avait pas vu, moi.* Il ne pouvait jurer cela. J'avais pris toutes mes précautions pour que personne n'ait pu me voir à Mahannock, excepté l'homme que j'avais décidé de tuer. Je fermai un certain rideau entrebaîllé puis la porte donnant sur l'allée, le tout en usant de gants de caoutchouc.

— Je tuai le Dr Rentner, mais pas avant qu'il eut placé cette damnée pièce sur l'échiquier. Ce fut une autre erreur. Je ne pensai pas à l'enlever. Il fit cela exprès pour attirer l'attention sur moi et me dénoncer — et Jacob Morris avec David Barksdale ont découvert la solution du petit problème que le Dr Rentner, sur le point de mourir, leur avait posé. C'était si simple qu'ils faillirent échouer, mais enfin ils y arrivèrent.

— Le Dr Rentner mourut par strangulation. Je plaçai son corps sur une chaise et je sortis. Je conduisis la voiture dans le petit bois de pins au nord de Mahannock. Je l'abandonnai là et je descendis le long de West Road jusqu'à un endroit où les traces laissées par Murff étaient marquées par un mouchoir blanc accroché à un buisson. Cet endroit avait été, d'ailleurs, convenu entre nous depuis

plusieurs jours. Là, je m'administrai une assez forte dose d'apomorphia pour me donner des vomissements et des signes de fatigue, je me roulai dans la boue et retournai sur la route où les pieds de Murff chaussés de mes souliers, avaient laissé leurs traces dans la boue.

— La première voiture qui passa fut celle de Barksdale. Je le vis faire halte et arrêter Meeks, le butler, qui s'était enfui de la maison. La seconde fut celle de l'inspecteur Graham. Il me trouva gisant sur le chemin, me releva et m'amena ici. L'histoire que je racontai avait toute l'apparence de la vérité. Elle dirigeait les soupçons loin de moi. Elle était écrite dans les traces des souliers laissées dans la boue, la place où le corps de Murff avait été étendu, les marques des pneus sur la route. Tout concourrait à en confirmer la vérité.

— Ce n'est que trop vrai, affirma l'inspecteur Graham. Mais vous aviez apporté une corde avec vous?

— Une corde toute tachée de boue, dit le Dr Springer. Ah! j'en ai toute une collection avec ces ingénieux petits nœuds.

— Très bien, mais vous avez enlevé le corps, dit Graham.

Barksdale sentit la main de Frances chercher la sienne. Il la saisit doucement et attira la jeune fille plus près de lui sur le divan.

— Oui, dit le Dr Springer, quand Barksdale partit vers minuit, je descendis au rez-de-chaussée et enlevai le corps, non sans être allé, dans ma cachette, revêtir ce que Vidal a appelé mon costume de diablerie. Je me servis bien entendu des clés que j'avais volées dans le coffre pour ouvrir la porte du studio. Je n'enlevai pas le corps à cause des marques tatouées mais parce que, dans la nuit, j'avais conçu un plan qui me permettrait d'établir le plus parfait des alibis pour moi-même : ma mort!

— Je jetai le corps par-dessus la falaise, me débarrassai du manteau, du chapeau et des souliers et revins à la maison. Gustave Vidal m'entendit entrer, mais son témoignage à ce sujet ne servit qu'à le rendre suspect lui-même. Cette disparition du corps fut un jalon posé pour vous préparer à croire, plus tard, que j'avais été moi-même la victime de l'homme au manteau noir.

— Je me servis de Miss Colby pour la troisième scène.

— Un moment, docteur Springer, dit Barksdale. La nuit où vous avez reçu un appel téléphonique venant de l'Union Station — vous vous rappelez que j'étais avec vous — était-ce Murff qui téléphonait et sur vos instructions?

— Oui, dit le Dr Springer, et quand je vous ai téléphoné, disant que j'étais à Mahannock, j'y étais réellement. J'avais tout arrangé pour l'arrivée de Miss Colby. Je...

— Autre chose encore, coupa brusquement Graham. Qu'est-ce que c'étaient que ces marques sur votre gorge?

— Ces marques étaient de simples barbouillages de gentiane violette teintée de jaune, dit le docteur. Le maquillage était assez réussi pour convaincre n'importe qui que j'avais été victime d'une tentative d'étranglement.

— Maintenant, continuez, dit Graham, en mâchonnant son cigare.

— J'appelai Barksdale au téléphone dans la nuit de jeudi et lui parlai avec ma voix naturelle, un peu changée, sachant qu'il attribuerait d'abord cette légère altération aux prétendues meurtrissures de ma gorge et qu'ensuite, il se figurerait que quelqu'un en avait profité pour imiter ma voix. Je l'envoyai à la poursuite d'une piste imaginaire et j'appelai ensuite Miss Colby.

— Quand elle arriva à Mahannock, j'étais sur le palier du deuxième étage guettant ses mouvements. J'eus quelques difficultés à lui suggérer l'idée de monter. Mais le fait que j'avais allumé le feu et que tous mes papiers étaient en ordre sur la table, finit par la convaincre que tout allait normalement. Si je n'avais pas pu l'attirer dans la chambre des armures pour être témoin de la mise en scène que j'avais préparée, alors j'aurais été forcé de la tuer.

Il s'arrêta, évitant les regards qui convergeaient vers lui. Frances Colby eut un frisson et Barksdale la serra plus étroitement contre lui.

— Mais elle monta et entra finalement dans la chambre où elle me vit suspendu à la poutre, la figure maquillée pour me donner l'air d'un homme étranglé, les yeux grands ouverts, la bouche tordue. En fait j'étais suspendu, non par une corde serrée autour du cou, mais par une corde attachée à une ceinture solide accrochée sous les aisselles et dissimulée par mes vêtements. La corde autour du cou ne tenait à rien.

Il dépendait d'elle d'avoir la force d'avancer et d'essayer de me délivrer. J'avais prévu que les choses se passeraient exactement comme elles se sont passées. Elle a essayé de faire un pas en avant et est tombée évanouie sous le coup de l'émotion. Si elle avait fait deux pas de plus, je me serais encore trouvé dans la nécessité de la supprimer.

— Mais elle s'évanouit. Je me remis sur pied, tout simplement, en coupant la corde au-dessus de ma tête. J'avais déjà pris la précaution de laisser dans la poussière mes empreintes. Alors, je mis mon manteau noir, mon chapeau et mes souliers et je traçai dans la poussière les empreintes de l'homme au manteau noir.

— Et ce rire? s'écria Frances Colby, ce rire de démon!

Barksdale saisit la jeune fille par les épaules et la calma. Le Dr Springer courba la tête, comme cinglé par un coup de cravache.

Il reprit :

— J'emportai les objets dans une couverture que je promenai à travers la chambre en laissant sortir mes souliers, de façon à simuler la trace d'un corps qu'on aurait traîné. Je transportai ce fardeau au sommet de la falaise, après avoir fermé toutes les portes de la maison et attendit à Skull Cliff que la lumière des phares m'annonçât l'arrivée d'une voiture. J'attendis jusqu'à ce que je fus sûr que quelqu'un pourrait voir l'homme au manteau noir précipiter le corps du Dr Springer dans la mer. Je laissai tomber exprès mon petit calepin pour compléter l'illusion.

CHAPITRE XXIII

« La nuit dernière continua le Dr Springer, je vins en ville. J'avais établi mon quartier-général ici. J'avais revêtu un vieux costume gris. Je guettais, du dehors, l'appartement de Miss Colby. J'avais besoin d'elle comme d'une arme pour arracher à Barksdale ce que je pensais bien qu'il découvrirait tôt ou tard, le nom de l'Etat qui me manquait et à Vidal, qui avait toujours refusé de me dire le nombre porté sur sa note.

« Je vis Miss Colby sortir. Je la vis entrer dans une pharmacie. Je me servis, pour l'enlèvement, d'une voiture que j'avais volée pendant la nuit.

« Je m'embusquai dans une allée où je savais qu'elle devait passer pour rentrer chez elle et, dès qu'elle apparut, je bondis sur elle, la pris à la gorge et la jetai dans la voiture. Là, je la ligottais et lui bandais les yeux pour qu'elle ne puisse pas me reconnaître.

« Je me dirigeai, alors, vers Lemore avenue avec l'intention d'y prendre Murff parce que, depuis quelque temps, je me méfiais de lui. Je garai la voiture dans l'allée donnant sur la maison où demeurait Murff, non sans avoir été forcé de rattraper la jeune fille qui avait sauté de la voiture (c'est alors que le vendeur de journaux nous vit et nous identifia) je grimpai, alors, par l'échelle de secours, ce qui était ma façon ordinaire d'aller trouver Murff dans sa chambre.

« Je le vis causant avec Barksdale et tirai sur lui pour le tuer. Je crus avoir réussi. Je remontai en voiture et conduisis la jeune fille ici. Je n'ai pas fait de mal à Miss Colby, je l'ai seulement effrayée.

— Assez là-dessus, docteur, dit Graham d'un ton âpre et dur. Finissez votre histoire.

— Soit. Ce matin, Murff vint me trouver pour me dire que Vidal était prêt à me rencontrer, à s'entendre pour partager le trésor avec moi. Je n'ajoutai qu'à moitié foi à son histoire mais je le laissai partir avec un mot pour Vidal. Vidal et Barksdale vinrent ici cette nuit. Je fis entrer Vidal dans la maison après l'avoir fouillé pour voir s'il n'avait pas d'armes. Comme j'étais en train d'essayer de lui arracher son secret, Miss Colby, dans une autre chambre, parvint à se dégager de ses liens, vint nous rejoindre et essaya de porter aide à Vidal. Je dus la ligotter de nouveau. Vidal était déjà solidement attaché.

« J'entendis les pas de Barksdale dans l'escalier. Je le pris par surprise, passai une corde autour de son cou, mais je me rendis compte qu'il se dégagerait probablement. Il le fit en effet. Je plaçai

une bougie sur un meuble, me cachai dans la pièce du haut et forçai Vidal à revêtir le costume de l'homme au manteau noir. Je pensai que Barksdale tirerait dessus. Il fut plus avisé que je ne croyais et Vidal aussi.

« Si David Barksdale avait tué Vidal, je me serais ensuite débarrassé de lui et le Dr Ralph Springer, étranglé et précipité du haut de la falaise de Skull Cliff eut été libre de parcourir la terre...

— Pour assassiner, pour voler, s'écria Graham.

— Non, dit Vidal, Springer était brûlé : le patron de David Barksdale, Jacob Morris, connaissait l'identité de l'homme au manteau noir.

— A votre tour, Barksdale, je grille de savoir comment vous avez fait.

— J'ai eu un peu de chance et puis Jacob Morris! dit Barksdale. L'hypothèse que nous avons construite, la nuit dernière, était la seule qui fut admissible. Le Dr Springer connaissait presque tous les détails concernant l'histoire de Gan Lanckewiscz; de plus l'arrêt de la voiture, les truquages du carburateur, rien de tout cela n'était possible sans qu'il y ait mis la main.

« Nous ne pouvions, d'abord, Jacob Morris et moi, trouver un sens à la profanation du corps du Dr Rentner. Mais, quand nous nous aperçumes qu'il ne s'agissait que de créer un parfait alibi pour le Dr Springer, il n'y eut plus de difficulté. Nous avions peine à comprendre pourquoi l'homme au manteau noir avait attiré Miss Colby à Mahannock uniquement, semblait-il, pour contempler un corps pendu qui devait ensuite être jeté ostensiblement par dessus la falaise.

Mais, finalement, nous réfléchîmes qu'un homme aurait eu probablement le courage de couper la corde ou tout au moins de le tenter. C'est ce que ne voulait pas le Dr Springer. Ce qu'il lui fallait *c'était un témoin de sa propre mort.* Et il y était arrivé. C'était un alibi parfait pour tous les crimes qu'il pourrait encore commettre.

— Mais cet avion que vous avez envoyé au Mississipi? demanda Graham... Où avez-vous trouvé le nom de l'Etat?

— Dans l'agenda du Dr Rentner. Il y avait un certain passage dans lequel il se référait à une espèce de fantaisie sur les fleurs. Je devinai que c'était une allusion cachée à l'affaire du trésor de Gan Lanckewiscz. Il mentionnait les tilleuls de Pologne, les chênes de Germanie, les fleurs de lis de France, la verge d'or qui est la fleur nationale des Etats-Unis et finalement les fleurs de magnolia. Et Mississipi est l'Etat du magnolia.

Graham salua et sourit.

— Décidément, cela sert quelquefois d'avoir fait des études, dit-il. Et, maintenant, vous allez nous quitter, docteur. Il y a un voyage gratis en ville pour vous!

Le Dr Springer se leva sans aide et alla vers la porte sans regarder personne. Deux policiers en uniforme l'attendaient, et se saisirent de sa personne. On entendit un bruit de menottes et la porte se referma.

L'inspecteur Graham se tourna vers Barksdale qui s'était levé et se tenait debout devant la jeune fille.

— Plus qu'une question, Dave, dit-il. Qu'est-ce que c'était que cette énigme du problème d'échecs? Et ce cavalier noir?

Barksdale regarda l'inspecteur, fouilla dans sa poche et en retira une petite pièce d'ivoire. Le jeune détective la lança en l'air, la rattrapa puis la tendit à Graham.

— Je vous le dirai, inspecteur, si vous me promettez de garder la chose pour vous jusqu'à ce que Breck Huddeston soit revenu du Mississipi. J'ai promis qu'il en aurait la primeur pour son journal.

— C'est promis, dit l'inspecteur.

— Ce n'était pas, du tout, du problème qu'il s'agissait et nous l'avions déjà résolu de ce côté. Jacob Morris et moi avons cherché longtemps. La chose était si simple que nous ne la voyions pas. Morris attira mon attention là-dessus, vers minuit. C'était ce que nous avions besoin de savoir non pas pour prouver la culpabilité du Dr Springer, mais pour établir que le Dr Rentner avait voulu nous indiquer le nom de son meurtrier.

En allemand, inspecteur, le cavalier au jeu d'échecs, s'appelle « Springer ».

. . . . . .

Tard, dans l'après-midi du samedi, David Barksdale reçut un télégramme de Breck Huddeston qui revenait à Linton par avion. Barksdale montra le message à Frances Colby le soir chez Katherine Hardy.

Halz Lanckewiscz n'est pas un mythe. Il existe en chair et en os, - stop - avait un frère nommé Gan et dit qu'il a les pierres dans son coffre. - Stop - Dit qu'elles attendent depuis longtemps leurs destinataires. - Stop - Halz vit à l'écart et ne lit que le journal du dimanche ainsi il n'a rien su des meurtres. - Stop - Les banquiers disent que si Halz déclare avoir les pierres c'est qu'il les a. - Stop - Halz a la meilleure scierie du pays. - Stop - Si vous avez découvert la solution de l'affaire réservez-la moi. Breck.

— Alors, c'était vrai, dit la jeune fille. Je n'y avais jamais beaucoup cru.

— Oui, dit Barksdale, c'est vrai. Il vous revient une part des pierres. Vidal est d'accord pour réserver un quart pour le frère de Gan.

— Je ne veux pas y toucher ni recevoir quoique ce soit, déclara Frances, mais j'en suis heureuse pour Greig. Il pourra se livrer à ses expériences.

— Greig.

— Ne le savez-vous pas? Greig se rappelle maintenant qu'il était chimiste et que, pendant deux ans, il a vécu comme un ermite à Chicago, travaillant dans son laboratoire de fortune, presque sans ressources. Imaginez combien cette fortune vient à point pour lui.

— Est-ce que Greig écrivait? demanda Barksdale.

— Je ne crois pas, répondit la jeune fille.

— J'avais pensé, quelquefois, que peut-être, il avait écrit un livre sur la chimie sous le pseudonyme d'Anton Gelchy, dit Barksdale.

— Un si grand malheur, dit Frances, et si horrible. Je suis heureuse de penser qu'il en résultera pour lui quelque bien. Vous allez envoyer Murff à un hôpital. Et l'on a l'espoir de guérir Meeks de sa phobie.

— Et puis-je espérer qu'un jour vous parviendrez à oublier, dit Barksdale. Je voudrais tant voir ce cher visage sourire de nouveau. Je voudrais...

— Quand voulez-vous que nous nous marions, Dave? demanda-t-elle.

— Voulez-vous, voulez-vous le mois de juin? demanda-t-il timidement.

— Dave!

— Oui, Pâques est si proche. Vous voudriez peut-être attendre jusqu'à...

— Dave, dit-elle, ne voulez-vous pas que nous nous marions tout de suite?... Je sais que les gens trouveront que c'est trop vite, mais ne vous ai-je pas souvent répété que je voulais être une bonne femme de détective?

FIN

Nous publierons le mois prochain un roman du grand romancier Arthur Chase : Mort d'un Inconnu :

MORT D'UN INCONNU

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER MEURTRE

Dès son entrée dans l'appartement de son cousin, Barclay Leland comprit qu'il allait se passer quelque chose. Incapable de se rendre compte d'où lui venait cette idée, Barclay la sentit qui s'imposait à lui comme une obsession. Dieu, qu'il détestait son cousin! Depuis leur plus tendre enfance, il avait souffert par lui, l'avait craint, malgré le masque rendu nécessaire par la vie pour dissimuler ses sentiments.

Enfoncé dans un fauteuil confortable, Pierre, un grand gaillard brun, absorbait des boissons variées. Pierre buvait jour et nuit sans jamais s'enivrer. Barclay, mal à son aise, assis en face de lui, écoutait la voix ironique, discordante, qui avait toujours eu le pouvoir de le cingler comme un fouet. Il observait également le visage lourd, les joues et le menton d'un bleu noir malgré la barbe fraîchement faite, les yeux froids, métalliques.

Un rayon venu de la lampe éclaira la main gauche de Pierre. Par quel caprice, se demanda Barclay, portait-il ces deux alliances d'or souvenirs de ses deux femmes, dont l'une était morte, l'autre séparée de lui, toutes deux chassées hors du mariage par la brutalité de Pierre. La première avait été la camarade de jeux de Barclay, dans son enfance. Sans qu'il y ait jamais eu d'accordailles, les deux jeunes gens s'étaient épris l'un de l'autre. Mais Pierre survint écarta son frère avec toute l'impétuosité de sa nature et enleva le prix. Barclay n'avait pu qu'assister, impuissant, aux désillusions de la jeune femme, comprenan peu à peu la gravité de son erreur. Il se réveillait quelquefois la nuit en pensant à Pierre et à elle, et des bouffées de colère lui montant à la gorge...

C'était de la première femme qu'ils parlaient.

— Comme je viens de vous l'expliquer, disait Pierre, je suis fauché, littéralement fauché. Comme tout le monde, je me suis fait sonner à la Bourse, et, cette fois, c'est le krach. Mon agent de change va m'exécuter demain matin... Il me faut donc de l'argent liquide.

— Oui, fit Barclay.

— Pas beaucoup, mais enfin, une certaine somme, continua Pierre, lourdement. Soixante mille m'arrangeraient.

— Eh bien! pouvez-vous les trouver?

Pierre remplit son verre, le but et garda le silence.

— Oui, chez vous, dit-il enfin.

Barclay secoua la tête.

— Vous savez bien, protesta-t-il, que je ne peux disposer d'une somme pareille.

Pierre le dévisagea froidement.

— Au contraire. Lorsque Marie, ma première femme, mourut, j'appris avec surprise qu'elle léguait à son cher ami et beau-frère — vous — cent mille dollars, le tout placé en valeurs de premier ordre. En d'autres termes, je fus roulé et c'est vous qui bénéficiâtes de la majeure partie de sa petite fortune. Je ne m'en suis jamais plaint, je n'en ai même jamais parlé. Mais j'estime avoir le droit, maintenant que les circonstances fâcheuses pour moi l'ont rendu nécessaire, de vous demander de m'aider.

Barclay secoua la tête.

— Pas cet argent, murmura-t-il.

— Je sais que vous l'avez toujours, ironisa Pierre. Vous êtes un garçon sérieux, économe. Même en faisant la part de la baisse des valeurs, ce paquet de titres vaut encore soixante mille.

LES LIVRES POLICIERS

LA PAROLE EST AU MORT, par O. Sorensen (*Le Portulan*).

Ce roman qui vient de recevoir le Prix de la « Littérature Policière » mérite la distinction dont il est l'objet. Il a des qualités littéraires indiscutables, une sorte de netteté et de décision dans le mouvement qui satisfait tout de suite le lecteur. Le début est excellent. Chacun de ces courts chapitres est composé avec un art dépourvu de bavures. On y sent un auteur sans naïveté, qui domine son sujet, qui le regarde même d'un peu haut, avec un léger sourire. Ce qui n'exclut pas une consciencieuse application à l'ouvrage. Tout cela a du charme.

En tant que roman policier « La Parole est au Mort » manifeste une originalité inconstestable. Il ne fait penser ni à Simenon, ni à Edgar Wallace, ni à Agatha Christie, ni à quiconque. Il est pourtant classique. Le criminel est à choisir parmi une demi-douzaine de personnes. Toutes sont vivantes et bien dessinées. Qui donc parmi elles offre du thé à l'arsenic? Peut-être le devine-t-on un peu trop aisément et une certaine déception accompagne-t-elle la solution. C'est que, lecteurs de romans policiers, nous demandons à être intrigués et surpris. Plaisir inférieur sans doute aux yeux de cette ancienne élève d'Alain qu'est Mlle Sorensen, mais exigence tyrannique, elle le sait bien, pour qui, jouant le jeu, veut gagner la mise.

SAMMY.

On se souvient que nous avions signalé en son temps la parution de « Puzzles à Mexico » et rendu hommage à la parfaite traduction qu'en avait fait M. B. Endrèbe. Le texte s'accordait très bien au talent de cet écrivain et l'ensemble constituait une excellente réussite.

En décernant à M. M.-B. Endrèbe le prix de la meilleure traduction, le Jury de Littérature-Policière n'a pas galvaudé ses lauriers.

S.

LA MORT TE CHERCHE, par Melba Marlett (coll. *Le Limier*).

Le dernier ouvrage de la collection le Limier est embarrassant à juger.

C'est qu'au courant de sa lecture, l'opinion qu'on s'en fait évolue; et par la suite il est difficile de faire le partage entre la première impression très heureuse d'un style excellent, d'une atmosphère dense et vraie; et la petite déception en fermant le livre d'avoir trouvé sous cette présentation si réussie une intrigue peu satisfaisante, peu cohérente, au fond invraisemblable, et dont par surcroît nous avons pénétré les ressorts depuis assez longtemps déjà.

Si notre impression n'est pas inexacte, et qu'il s'agit d'une œuvre de début, nous pouvons imaginer soit que dans ses œuvres suivantes, Mme Melba Marlett ayant plus d'expérience saura trouver une intrigue plus humaine et plus astucieuse, ou bien qu'elle fera des ouvrages d'un genre un peu différent, s'éloignant du policier pur pour se rapprocher d'un roman d'aventures terrifiant, ou peut-être d'un roman tout court.

Car nous pouvons imaginer que les caractères de ses personnages ne sont forcés et invraisembables que par la difficulté qui se présentait à l'auteur d'écrire une œuvre qui n'était pas tout à fait dans ses cordes. Le personnage principal, la narratrice, pour n'être pas aussi sympathique que le veut le genre, et que le souhaitait l'auteur (mais la grâce exquise des héroïnes de Shakespeare est difficile à approcher) est vivant, et n'est pas sans rappeler bien des jeunes femmes mises en scènes par Mrs. Gaskell,

Jane Austen et tant d'auteurs féminins anglo-saxons.

Tant de réticences ne doivent point faire imaginer qu'il ne s'agit pas d'un roman de très bonne classe : je crois qu'elles ne peuvent que le servir, et ajouter au plaisir du lecteur. Mis au courant de ces quelques défauts, il ne lui restera plus que l'agrément de vivre avec l'héroïne l'atmosphère étrange et effrayante d'une riche famille un peu déséquilibrée, de trembler pour elle, et de respirer avec elle quand la lumière se fera.

Cet ouvrage est un succès de plus à l'actif de cette collection d'une excellente tenue littéraire et dramatique qu'est *Le Limier*.

J. E.

DORS, MON AMOUR, de Léonard Ross. L'Enigme, *Hachette*, 120.

Alice Cordeley va-t-elle sombrer dans la folie? On le dirait! Elle est somnanbule : elle part en voyage sans s'en souvenir, t a une fâcheuse tendance à se promener la nuit sur son balcon du 2e étage. Tout le monde est aux petits soins pour elle, son mari, ses amis, son docteur. Chacun s'empresse de venir en aide à une aussi jolie femme, tel ce Bruce Elcott, du 2e bureau américain, plein de fantaisie et de présence d'esprit qui ne demande qu'à la prendre sous sa protection. Alice Cordeley est-elle en danger? Quel danger? Sa tendance à la folie ou... ???

L'horreur dans laquelle se débat Alice, nous le ressentons profondément. Nous vivons avec elle ces heures où l'esprit vide de tout son contenu cherche à capter une parcelle de l'ancienne vie pour recouvrer son équilibre. Cette densité dans l'horreur et la frayeur fait le grand mérite de ce roman. Pourquoi faut-il que, comme tant d'autres, la psychologie des personnages soit un peu sommaire? En dépit de cette critique on lit ce roman dont l'intérêt ne faiblit jamais, tout d'une traite :

Au total, un bon roman policier.

J. P.

RÉSERVEZ UN RAYON DE VOTRE BIBLIOTHÈQUE

A LA COLLECTION " LE YARD "

Si vous vous trouvez trop éloigné d'un dépôt du Yard, *nous pouvons vous adresser les numéros déjà parus ou vous inscrire sur la liste de nos abonnés. Vous n'avez qu'à nous adresser le montant de l'envoi à notre C. C. P. PARIS 22.31 15 en indiquant au dos du mandat, en même temps que vos* nom et adresse, *vos desiderata.*

Envoi franco

Déjà parus :

La Doublure du Mort	**55 fr.**	**Cardby contre fantôme**	**65 fr.**
Le Chat connaît l'assassin. . . .	**55 fr.**	**Le Diner d'Anniversaire.**	**65 fr.**
Un Cas Pendable	**55 fr.**	**Défense de fumer sous peine de mort.**	**65 fr.**
Trois Hommes morts.	**65 fr.**	**L'Homme qui se rencontra**. . .	**65 fr.**

Abonnement (6 numéros à paraître) : **360** fr.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6940
Dépôt légal N° 76 : 3e trimestre 1949.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

" LE YARD "

Publication policière mensuelle

La Collection policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

" LE YARD "
publie tous les mois
Un Roman policier complet traduit de l'anglais
suivi d'un
Panorama de l'actualité policière : Articles, comptes rendus, enquêtes auprès du public.

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines,** aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs

N. M. P. P.

N° 9 — **LE YARD**
Publication policière mensuelle

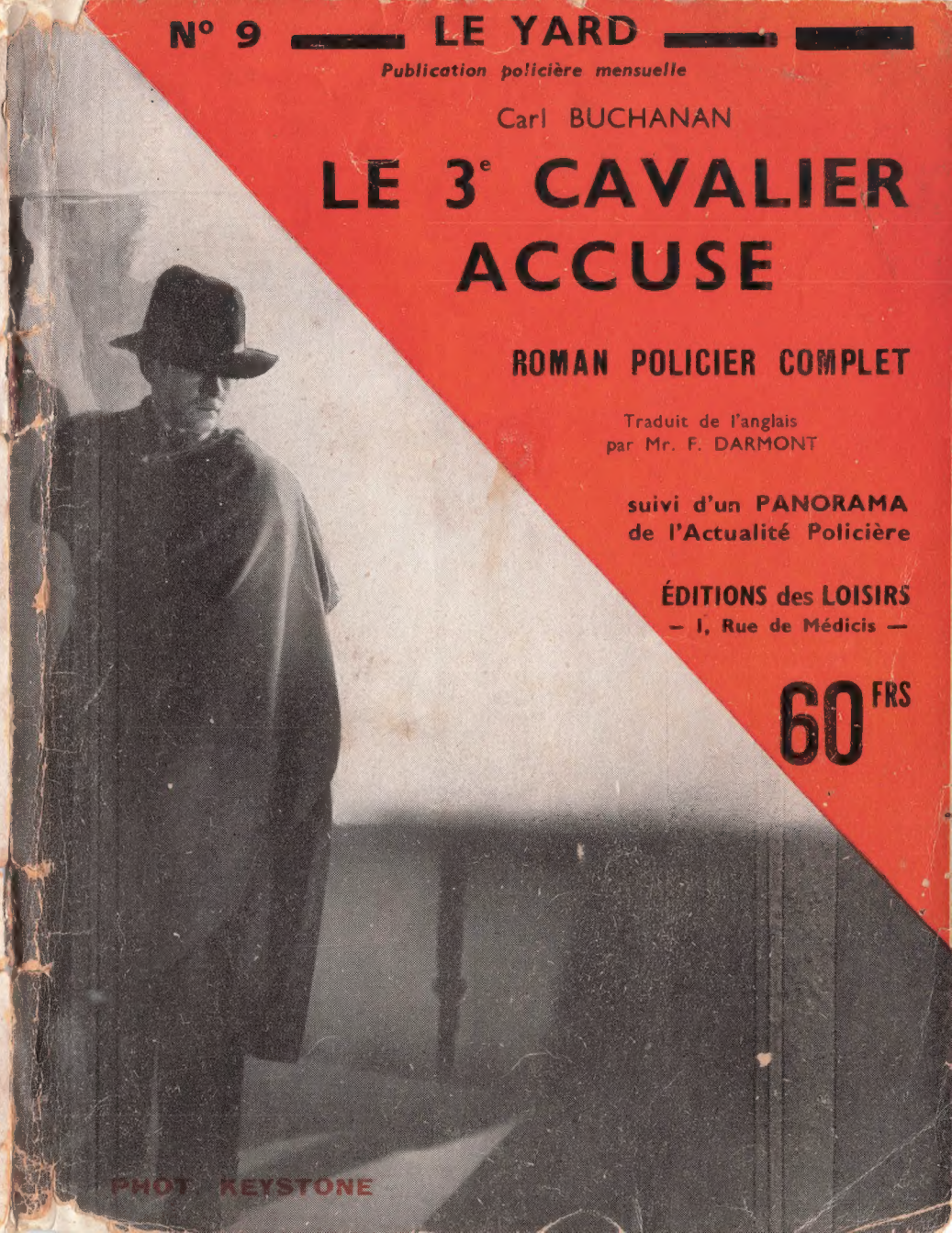
Carl BUCHANAN

LE 3e CAVALIER ACCUSE

ROMAN POLICIER COMPLET

Traduit de l'anglais
par Mr. F. DARMONT

suivi d'un PANORAMA de l'Actualité Policière

ÉDITIONS des LOISIRS
— 1, Rue de Médicis —

60 FRS